

BATAILLES
& BLINDÉS

N°44

HORS
SÉRIE

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1950-8751

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

PANZER EN NORMANDIE

AUTOPSIE D'UN GACHIS



SOMMAIRE

CHAPITRE

1

LES **DIRECTIVES
TYCHSEN**

P.08

CHAPITRE

2

LA BATAILLE
DE NORMANDIE

VUE PAR
LE **GÉNÉRAL
GUDERIAN**

P.20

CHAPITRE

3

**ROMMEL ?
VISIONNAIRE ?**

P.28

CHAPITRE

4

L' **ENFER
DU
BOCAGE**

P.40

CHAPITRE

5

LA BATAILLE DE NORMANDIE

VUE PAR
LE

**KOMMANDEUR
DE LA 2. PANZER-DIVISION**

P.60

CHAPITRE

6

**TANKS ALLIÉS
VERSUS
PANZER**

P.70

CHAPITRE

7

LE **GRAND
GÂCHIS**

P.88

CHAPITRE

8

LA **CONTRE-ATTAQUE
LA MORTAIN**

P.104

PANZER

EN NORMANDIE



Batailles & Blindés hors série n°44
Octobre / Novembre 2020

ISSN : 1950-8751
Dépôt légal (BNF) : à parution

Magazine bimestriel édité par
Caraktere SARL
Immeuble Maunier
3 120, route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence - France
SARL au capital de 100 000 euros
RCS Marseille B 450 657 168

www.caraktere.com

Service Commercial : 04 42 21 06 76
contact@caraktere.com

Service des ventes et réassort :
Pagure Presse : 01 44 69 82 82

Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur-en-chef : Yannis Kadari
Secrétaire de rédaction : Loïc Becker
Relations clients : Naïma Aguilera
Direction artistique : Alexis Gola
Infographie : Nicolas Bélivier
Malgosia Mioduszevska

Responsable de la publication
pour la Belgique : Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B-1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par :
Aubin Imprimeur, à Ligugé



- Origine géographique du papier principal de la publication : Allemagne (750km)
- Taux de fibre recyclé : sans fibre recyclées
- Certification des papiers / fibres utilisées : PEFC
- Eutrophisation : Ptot 0.016 kg/tonne

© Copyright Caraktere. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41 ; Code Pénal, art. 425.

INTRO

0

LA CAMPAGNE DE NORMANDIE

L'ÉCHEC DES PANZER

Un cimetière de blindés : voilà ce qui vient à l'esprit en examinant les pertes de la bataille de Normandie. Du côté des Alliés, ce sont presque 4 000 véhicules blindés (automitrailleuses, chars, semi-chenillés...) qui sont rayés des listes entre le 6 juin et le 30 août 1944. Sur les pertes allemandes, les avis divergent entre 1 500 et 2 400, soit la quasi-totalité de leur parc blindé. Ces chiffres montrent le lourd tribut que paient les deux camps lors de cette terrible campagne... mais surtout l'affrontement de deux modèles et le déclin de la *Panzerwaffe* à l'Ouest.

■ LA SURPRISE EN FAVEUR DES ALLIÉS

Si l'éventualité d'un débarquement en Europe est considérée comme acquise dès la fin de l'année 1943 par les Allemands, la question de sa localisation demeure. Pas-de-Calais, Normandie, Bretagne... toutes les possibilités sont étudiées, et ce très tôt dans le conflit. Les Allemands répartissent donc leurs *Panzer-Divisionen* de manière à pouvoir intervenir rapidement sur les secteurs clés, sans toutefois prendre en compte l'intervention plus que probable de l'aviation alliée...

Et quand les premiers parachutes se déploient dans le ciel normand dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, c'est la sidération. Hans von Luck, de la 21. *Panzer-Division*, écrit : « Vers minuit, je remarque de plus en plus de passages d'avions au dessus de notre position. Je me demande si cette attaque vise les itinéraires routiers ou l'Allemagne. Les appareils semblent toutefois voler assez bas, peut-être à cause du mauvais temps ? »

Je jette un œil par la fenêtre. Ce que j'aperçois me glace le sang : de nombreuses fusées éclairantes, attachées à leurs parachutes, descendent doucement dans le ciel. Au même moment, mon téléphone



► Le Cromwell britannique est vulnérable à la plupart des Panzer mais sa rapidité et sa robustesse en font un char apprécié. Une unité polonaise détruira quand même un Tiger avec un de ces engins en juillet 1944 !

Sauf mention contraire, toutes photos US Nara

◀ L'acheminement par voie maritime des blindés alliés est essentiel : sans eux, la percée ne peut pas être exploitée. La logistique alliée fera des miracles, que ne pourront pas espérer les *Panzer-Divisionen*...



Par Loïc Becker



sonne ; c'est mon aide de camp. « Major, ce sont des parachutistes, me dit-il. *Des planeurs atterrissent dans notre secteur. J'essaie de joindre le 11. Battalion, dès que j'ai des nouvelles je reviens vers vous.* » Je n'hésite pas un instant pour les ordres. « *Toutes les unités doivent passer en état d'alerte.* » [...] »

Cependant, Feuchtinger, le « patron » de la 21. Panzer-Division, fait partie des officiers persuadés que l'offensive n'aura pas lieu en Normandie. Devant ce qui est pour lui une attaque de diversion, il décide de ne pas donner d'ordres et de laisser ses *Panzer* inactifs. Retrouvons von Luck : « Les heures passent.

Condamnées à l'inactivité, nos troupes ont pris des positions défensives. Le reste de la division, notamment le *Panzer-Regiment* et le *Panzergranadier-Regiment 192*, est dans la même situation... mais en état d'alerte maximal. Mon aide de camp appelle à nouveau la division. Le Major Forster est incapable de changer les ordres. Le *Heeresgruppe B* nous prévient que l'attaque est une diversion, et que les parachutistes sont en fait des poupees. À l'aube, mon aide de camp se rend au PC de la division pour demander un feu vert à une contre-attaque. À son arrivée, Liebeskind tombe un Feuchtinger passablement énervé

au téléphone : « *Général, je viens juste de revenir de Paris et j'ai aperçu une énorme armada près de Cabourg ! Des navires de guerre, de ravitaillement, et de débarquement. Je souhaite lancer une offensive avec ma division entière à l'est de l'Orne avant de pousser vers la côte.* » Mais l'autorisation n'est jamais venue. [...] Dans mon PC, je soupire de rage et je maudis intérieurement l'indécision du commandement : que leur faut-il de plus ? Si Rommel avait été avec nous, il aurait pris les mesures nécessaires [1]. »

■ DEUX VUES INCONCILIABLES

Le témoignage de Hans von Luck, bien que partial [2], montre le problème principal des Allemands en Normandie. À partir de la fin de l'année 1943, deux visions s'affrontent : pour Rommel, il faut concentrer les *Panzer-Divisionen* près du littoral et les envoyer dès le débarquement pour repousser les Alliés à la mer. Au contraire, pour von Rundstedt, les amener aussi près du front ne ferait que les exposer inutilement à l'artillerie de marine alliée, et donc à une annihilation certaine. Les *Panzer* restent donc immobiles dans les premières heures du débarquement. Ce n'est qu'au petit matin que les premiers ordres arrivent, mais il est déjà trop tard. « Au même moment, écrit von Luck, tout le monde se rend compte que l'invasion a réussi et que ce n'est maintenant qu'une question de jours ou de semaines avant que les Alliés n'amènent suffisamment de matériels pour pousser vers Paris, et ensuite vers le *Reich*. Si seulement il n'y avait pas cette supériorité aérienne des Alliés !

[1] - Von Luck (H.), *Panzer Commander*, Dell, 1991, p.147.

[2] - Von Luck est un proche de Rommel, qu'il connaît depuis la campagne de Pologne.



Les fusées éclairantes chassent l'obscurité chaque nuit. Les attaques aériennes vont *crescendo* ; la marine pilonne nos positions et bombarde la ville de Caen, point essentiel dans nos lignes de communication. La situation s'empire de jour en jour : n'importe quel mouvement en plein jour, même d'un seul véhicule, est impitoyablement traité par les chasseurs-bombardiers ou les tirs d'artillerie de marine. [...] Tous nos renforts et notre ravitaillement, à Paris, sont obligés de ne voyager que de nuit [3]. »

Il s'avère qu'aucun des deux points de vue n'est véritablement le bon ; mais, assurément, la stratégie de von Rundstedt est un échec. Le 9 juin, la *Kampfgruppe* « von Luck » passe à l'attaque contre les Britanniques à Escoville, au nord-est de Caen. « Ce jour est l'un des pires de notre guerre, raconte un participant. Nous nous rassemblons avec environ 10 *Panzer* à l'abri des arbres d'une avenue au sud d'Escoville. Chacun roule toutes trappes fermées, un char après l'autre, jusqu'au château où le terrain est découpé par des haies. Nous commençons à prendre une formation en coin, avec les *Panzergradiere* derrière nous et sur nos flancs. Puis l'enfer se déchaîne. En quelques minutes, quatre de nos *Panzer* sont détruits par l'artillerie navale. Le mécanisme de rotation de ma tourelle se bloque, et je n'ai que ma mitrailleuse pour balayer les haies. Le bombardement s'intensifie de minutes en minutes. Soudain, le *Major* von Luck ordonne le repli, mais l'artillerie continue son travail de mort. Environ 30 à 40 *Panzergradiere* ont déjà perdu la vie. Ce 9 juin au soir, nous savons tous qu'il sera dorénavant impossible de rejeter les Britanniques à la mer [4]. »

[3] - *Ibid.*, p.151.

[4] - *Ibid.*, p.154.

[5] - *Ibid.*, p.175.



◀ Le 3 août 1944, ce Panther de la 2. SS-Panzer-Division « Das Reich » est neutralisé aux alentours de Villedieu-les-Poêles. Des civils, de retour dans leurs foyers, observent ce monstre d'acier maintenant muet...

► La plupart de l'artillerie automotrice allemande en Normandie est très vulnérable aux attaques aériennes, notamment parce que les compartiments de combat sont ouverts. Ce *Sd. Kfz. 165 Hummel* a été neutralisé sur une route normande, et semble avoir brûlé.

▲ Les *StuG.* seront des alliés de poids pour les *Panzer* en Normandie. Ce véhicule, amplement camouflé, semble être un très récent *StuG. IV*, même si le canon est entièrement recouvert par une *Zeltbahn*.



■ DES PANZER SACRIFIÉS ?

Pendant deux mois, les combats en Normandie vont être terribles. Caen, Coutances, Mortain... Autant de noms qui résonnent aujourd'hui comme les témoins de grands affrontements. Malgré le bocage, malgré le paysage cloisonné, les Alliés vont mettre à profit leur supériorité aérienne et la frilosité de l'OKW pour retourner contre les Allemands leurs tactiques. Bientôt, des chefs alliés expérimentés comme Maurice Rose vont lancer leurs unités blindées sur les flancs des Allemands, percer leurs lignes et utiliser la mobilité de leurs troupes pour réaliser des encerclements. N'importe quel déplacement de *Panzer* souffrira des sorties des « Jabos », malgré quelques tentatives de contre-mesures ; la nuit, la désorganisation frappe les *Panzer-Divisionen*. Les QG des unités allemandes sont triangulés un à un avant de disparaître sous les bombardements alliés. Si les Sherman, avec leurs pièces de 75 mm, sont incapables de rivaliser avec les *Panzer*, ces derniers pâtissent du cloisonnement du terrain qui les empêche d'utiliser à bon escient leurs canons. Taillés pour l'*Ostfront*, la plupart

des *Panzer* ne sont pas employés comme ils devraient l'être, accentuant l'hémorragie des *Panzer-Divisionen*. Les contre-attaques allemandes ne renverseront pas la vapeur, bien au contraire ; la plupart des véhicules blindés sera abandonnée dans les poches, comme à Falaise, et les Allemands ne se replieront qu'en toute hâte vers Paris et le *Reich*. Plus qu'un simple duel entre deux armées, la bataille de Normandie est aussi le choc de deux modèles industriels. Face à une industrie allemande désorganisée, manquant de ressources et devant fournir du matériel toujours plus vite, les Alliés font montre de toute leur puissance industrielle. Bénéficiant de ressources quasi-illimitées et de techniques de fabrication modernes, l'industrie américaine tourne à plein régime, préférant la standardisation à la spécialisation. C'est en étant confrontés aux *Panzer* que les blindés alliés vont commencer à évoluer, et la campagne de Normandie n'est pas une exception.

Au début du mois d'août, les Allemands tentent encore une fois de repousser les Alliés, mais c'est peine perdue. Les *Panzer* doivent être entretenus, et la logistique est défailante. Les ponts sont détruits, chaque mouvement de train est épié, et

les longues colonnes de ravitaillement terminent mitraillées par les « Jabos ». De plus, la bureaucratie allemande n'épargne rien ni personne. Von Luck raconte les péripéties d'un de ses hommes parti chercher du carburant dans un dépôt à l'ouest de Rouen : « À notre arrivée au dépôt, me dit notre homme, nous demandons du carburant pour notre *Kampfgruppe*. Le préposé nous répond sur un ton presque administratif qu'il est impossible de nous confier quoique ce soit en l'absence d'un ordre écrit. À bout, je lui demande ce qu'il va faire quand les Américains arriveront sous peu. Calmement, l'homme me répond qu'il suivra les ordres et fera sauter le dépôt. Mes hommes, d'abord estomaqués, commencent à bouillir. Je les retiens à grand peine. Je préviens le responsable du dépôt que si je ne reçois ni munitions, ni carburant dans la demi-heure, alors je me laverai les mains de ce qui lui arrivera. L'homme s'exécute alors de mauvaise grâce [5] ».

L'emploi des *Panzer* était-il donc un échec annoncé en Normandie ? Assurément non. Mais la tactique allemande montre ses limites à de nombreuses reprises, notamment lors de la bataille de Mortain. C'est alors déjà trop tard... ■

CHAPITRE

1

LES DIRECTIVES TYCHSEN

PRÉCONISATIONS D'EMPLOI DES BLINDÉS DE LA « DAS REICH » EN NORMANDIE

Considéré comme l'un des meilleurs *Panzeroffiziere* de la *Waffen-SS*, le *SS-Obersturmbannführer* Tychsen, chef du *SS-Panzer-Regiment 2*, révèle, fin juin-début juillet 1944, toute une série de consignes sur l'engagement imminent de la *2. SS-Panzer-Division* « Das Reich », arrivée tardivement sur le front normand, dans son ordre secret du 3 juillet. Les premiers mouvements offensifs vont pourtant échouer quelques jours plus tard, empêtrés dans le bocage manchois et malmenés par la puissance des forces américaines. La division ne brillera seulement que dans la défensive, trois semaines durant, jusqu'à son encerclement dans la fameuse poche de Roncey.

Cet ordre régimentaire du *SS-Panzer-Regiment 2*, rédigé début juillet, sur les tactiques de combat à appliquer en Normandie montre comment l'Arme blindée allemande pouvait s'adapter à des terrains spécifiques comme celui, très compartimenté, du bocage, et ce d'une manière flexible et prévoyante, tout en essayant d'en tirer avantage face au dispositif défensif adverse. Le style parfois

emphasé de Tychsen, avec de forts relents d'endoctrinement, contraste avec l'énoncé technique et précis des préconisations. Voici le contenu du document d'époque qui permet de comprendre la façon dont un officier allemand des blindés appréhende l'opposition ennemie et en déduit ses règles propres d'engagement, document reproduit, pour davantage de clarté, avec les annotations et précisions de l'auteur :

PRÉCONISATIONS POUR L'ENGAGEMENT DES GROUPEMENTS BLINDÉS SUR LE FRONT D'INVASION

I. GÉNÉRALITÉS

Ici, sur le front d'Invasion, nous faisons face à un ennemi supérieur à nous par son équipement, mais en aucun cas par son état d'esprit, et comme l'esprit combatif est décisif dans toutes les batailles, nous sortirons une fois encore vainqueurs de cet engagement. Je tiens à ce que cela soit évident pour nos hommes à chaque point de situation et à chaque énoncé des directives. J'attends de mes commandants de compagnie (*Kompanieführer*) qu'ils sachent galvaniser leurs soldats. Un enthousiasme fanatique doit leur être insufflé. Chaque homme doit être convaincu que nous sommes en mesure de surpasser l'aviation

et la supériorité matérielle ennemies. Nous exploiterons l'infériorité du combattant individuel adverse qui nous fait face. Si le char ennemi est hésitant, nous l'aborderons énergiquement, nous le ferons courir à sa perte.

II. TACTIQUE DE COMBAT

1/ Nous n'aurons pas ici le combat de chars dont nous rêvons. Les terrains, constitués de bocages, à visibilité réduite, vont nous contraindre à combattre en petits groupes tactiques ou d'assaut. Pour cela, les *Panzer*, les *Panzer-Grenadiere*, les *Panzer-Pioniere* et la *Panzer-Artillerie* devront opérer en étroite collaboration.

2/ L'artillerie ennemie est la composante la plus désagréable pour tous les éléments divisionnaires. Nous devons réussir à la détruire, en tant que cible d'attaque prioritaire, dans un assaut sans pitié, énergique et brutal. Chaque commandant (*Führer*) [Comprendre supérieur hiérarchique.] combattant indépendamment doit avant tout s'en occuper avant d'entrer en action.

Une fois l'attaque lancée, l'artillerie adverse ne doit plus pouvoir nous arrêter. [Dans le cas contraire,] cela signifierait seulement la mort et la destruction pour nous. Après la suppression de la position de l'artillerie ennemie, l'adversaire se retrouvera forcément ébranlé, et nous devons exploiter cette faiblesse pour poursuivre l'assaut sans tenir compte des forces à sa disposition.



Par Stephan Cazenave



◀ Exercice dans le secteur de Caylus lors de l'inspection de Guderian du 3 au 6 mai 1944. Le *SS-Obersturmbannführer* Tychsen, avec ses lunettes de soleil, est au tourelleau de son *Befehlspanther* codé « 99 ». Deux agents de liaison (en tenue camouflée « feuilles de chêne ») et deux officiers restent auprès de lui dans l'attente des ordres. À noter que ce Panther de commandement dispose de deux antennes parapluies (pour deux *FuG 8* au lieu d'une seule) et d'une antenne sur le toit de la tourelle pour une radio *FuG 5*, spécificité des engins de commandement de ce régiment.
S.Cazenave via C.Rupp

Pendant l'attaque, nous ne devons pas nous en tenir strictement aux limites fixées et aux objectifs, mais plutôt utiliser les conditions du terrain se présentant et les faiblesses de l'adversaire pour l'attaquer dans sa profondeur. Les brèches pourront être fermées et les flancs légèrement couverts, du fait que l'attaque sera échelonnée en profondeur.

3/ Les *Panzer-Grenadiere* porteront la charge principale [de l'engagement] dans ce terrain constitué de bocages. La tâche pour nous, tankistes, sera de continuer à les appuyer dans ce combat et d'exploiter chaque occasion se présentant pour attaquer indépendamment vers l'avant et forcer les succès.

4/ Pour l'attaque à prévoir seront vraisemblablement subordonnés au *Panzer-Regiment* :

III./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 4 « Der Führer », *SS-Panzer-Aufklärungs-Abteilung 2*, *I./SS-Panzer-Artillerie-Regiment 2*, éléments de la *III./SS-Panzer-Artillerie-Regiment 2*, *SS-Flak-Abteilung 2* et une ou deux compagnies du *SS-Pionier-Bataillon 2*.

5/ La division a l'intention d'engager le combat avec les deux régiments de *Panzer-Grenadiere* [*SS-Panzer-Grenadier-Regiment 3* « Deutschland » et *SS-Panzer-Grenadier-Regiment 4* « Der Führer »] contre le front déjà consolidé,

dans la ligne la plus avancée, avec le soutien de la *Sturmgeschütz-Abteilung* et de l'*Artillerie-Regiment*.

J'ai proposé [d'utiliser] deux compagnies de chars en appui des régiments de *Panzer-Grenadiere*. Mon intention est de faire suivre l'attaque des *Panzer-Grenadiere* par ces deux compagnies engagées comme des *Sturmgeschütze*. Elles auront aussi mission de reconnaître l'itinéraire pour les groupes blindés suivants, de le baliser et d'utiliser chaque occasion qui se présente pour effectuer une attaque avec leurs chars.

[Détail intéressant : le *SS-Ostufaf*. Tychsen a décidé d'utiliser ses chars comme des *StuGe*, c'est-à-dire en appui direct de l'infanterie.



Pour ce faire, il a choisi d'engager ses deux meilleures compagnies, toutes deux sur *Panzer IV* : la 5./SS-Pz.Rgt. 2 commandée par le SS-Obersturmführer Karl-Heinz Himme et la 6./SS-Pz.Rgt. 2 du SS-Obersturmführer Karl-Heinz Boska. Tychsen connaît bien ses deux subalternes, puisqu'il a été leur commandant de bataillon pendant près d'une année alors qu'il dirigeait la II. Panzer-Abteilung.

L'expérience au feu et le niveau d'instruction de ces deux compagnies sont les meilleurs, la majorité des *Panzerkommandanten* et des membres d'équipages étant des vétérans de Russie. Or, le transfert de Boska à l'état-major de la 7. Armee, comme aide de camp du SS-Obergruppenführer und General der Waffen-SS Paul Hausser, survient à cette même période. Une perte pour le bataillon et un

fâcheux imprévu sur lequel n'avait pas compté Tychsen. Son suppléant, le SS-Ostuf. Dürr, va devoir mener au combat la 6./SS-Pz.Rgt. 2 pour son baptême du feu dès son premier jour de remplacement, alors qu'il n'est pas aussi expérimenté ou compétent que son prédécesseur... L'engagement de cette *Panzer-Kompanie* se révélera par conséquent catastrophique dès son premier combat, dans la nuit du 8 au 9 juillet.]



► Rare photographie d'un Sd.Kfz. 251/16 *Flammenpanzerwagen* du III.(gép.)/SS-Panzer-Grenadier-Regiment 4 « Der Führer » disposant de deux lance-flammes embarqués. S.Cazenave

◄ Progression de plusieurs Sd.Kfz. 251 parfaitement camouflés avec exercices de tir sur cibles (dont l'une est visible sur la gauche). Le semi-chenillé codé « 130 » désigne l'engin du chef de la 3^e section de la 1^{re} compagnie du bataillon (la 9.(gép.)/SS-Pz. Gren.Rgt. 4). Le blindé est un Sd.Kfz. 251 armé d'un canon de 2cm, modification effectuée par l'unité. S.Cazenave

► Évolutions sur le terrain des *Panzer IV* de la 6./*SS-Panzer-Regiment* 2. À l'arrière-plan sur la droite, le *Befehlspanzer IV* « 778 », l'un des trois chars de commandement de la *II. Abteilung*. A.J.

▲ Deux officiers en discussion lors d'une pause. À droite, le *SS-Untersturmführer* Marquardt de l'état-major du *SS-Panzer-Regiment* 2. Notez les insignes de grade sur sa *Tarnjacke* non réglementairement cousus très bas, près du pli du coude. S.Cazenave



Les *Kommandeure* (commandants) des deux groupements blindés suivront avec leurs compagnies d'état-major légèrement en retrait de ces deux compagnies blindées engagées à l'avant. Les compagnies d'état-major seront renforcées par une section de pionniers (*Pionier-Zug*) supplémentaire.

Missions attribuées aux deux *Kommandeure* (commandants des groupements blindés) :

- a/ liaison étroite avec les détachements de *Panzer-Grenadiere*,
- b/ effectuer une exploration et reconnaissance préalables,
- c/ explorer les chemins d'approche pour les groupes de combat et les faire baliser par les pionniers,
- d/ exploiter chaque occasion pour une attaque de chars et pénétrer impitoyablement le front adverse avec les forces à disposition.

6/ Les groupements blindés, dirigés par les *Abteilungskommandeure*, se formeront en deux détachements indépendants : Le commandant (*Führer*) du détachement avancé sera le *Kommandeur* du *SPW-Bataillon*, et le *Kommandeur* de l'*Aufklärungs-Abteilung* pour le second. [Le *Kommandeur* du *III. (gep.)/SS-Pz.Gren.Rgt. 4* sur SPW (pour *Schützenpanzerwagen*, acronyme allemand désignant les semi-chenillés blindés) est le *SS-Hauptsturmführer* Werner, qui remplace provisoirement le *SS-Sturmbannführer* Helmut Kämpfe tué par la Résistance française à Cheissoux le 10 juin 1944. Il s'agit d'un nouvel exemple montrant l'affaiblissement de la division au niveau du commandement avant même son engagement en Normandie. Werner est l'officier en second du *SS-Pz.Gren.Rgt. 4*

et a le niveau requis pour diriger une simple compagnie et non un bataillon mécanisé. Le commandant du groupe de reconnaissance est alors le *SS-Stubaf*. Heinrich Wulf.]

En me basant sur la composition [de ces éléments], j'ai gardé le détachement avancé fort en grenadiers et plus faiblement en *Panzer*. Les grenadiers qui seront engagés combattront débarqués, leurs semi-chenillés blindés serviront alors comme véhicules de munitions, la majorité étant parquée [en retrait]. En effet, sur le front d'Invasion, un combat monté n'est pas envisageable pour ce dernier. La mission de ce détachement sera d'amener l'adversaire au repli et de permettre ainsi l'approche des éléments complètement blindés. Le combat [souligné

dans le document original] de ce détachement se déroulera de zone en zone – on ne peut pas dire de haie en haie. Le terrain est si varié que seule une tactique flexible, adaptée à chaque situation, aura du succès. Si un commandant (*Führer*) [Comprendre supérieur hiérarchique] de ce groupement n'y arrive pas à cause du manque de visibilité sur le terrain, il sera nécessaire de scinder à nouveau le détachement en deux autres groupements tactiques indépendants (de l'effectif d'une compagnie renforcée), qui seront alors dirigés par le commandant de l'ensemble du groupement. À cet égard, les commandants de compagnie de grenadiers prendront la responsabilité principale du combat. Les compagnies de chars seront réparties et engagées en appui.



Le second détachement [sera] composé d'éléments complètement blindés [qui] se tiendront prêts à poursuivre l'ennemi battu et forcé au repli. Ils seront également engagés si le détachement avancé est bloqué ou s'il y a une meilleure chance de succès à un autre endroit ou dans une autre direction. Des poussées localisées sur les flancs en l'air seront nécessaires pour assurer leur couverture. Dans ce détachement, les commandants des compagnies de chars prendront la responsabilité des combats, les grenadiers et les pionniers leur seront subordonnés.

Les *Panzer-Kompanien* combattront avec de 8 à 12 chars. Tous les autres chars [il s'agit des autres *Panzer* des compagnies engagées.] seront regroupés comme réserve du *Panzer-Regiment* et formeront, avec le *Regiment-Aufklärungs-Zug* [section de reconnaissance du régiment] et la *Panzer-Flak-Kompanie*, un groupe d'intervention supplémentaire placé en réserve. [Par manque d'engins disponibles dans le parc, il semble que le *Regiment-Aufklärungs-Zug* n'a pas pu être constitué. Selon toute vraisemblance, l'*Aufklärungs-Zug* de la II./SS-Pz.Rgt. 2 a été provisoirement subordonné à l'état-major



régimentaire. Cette section, composée de cinq *Panzer IV*, était commandée par un ancien sous-officier expérimenté, promu officier sur le terrain par Tychsen, le SS-Ostuf. Willy Simke.]

III. INSTRUCTION ET PRÉPARATION

Les quelques jours restants seront mis à profit pour une instruction intensive. [La remise sur pied du *Panzer-Regiment* battait encore son plein à l'annonce du débarquement le 6 juin 1944. Toutes les compagnies n'avaient

pas encore reçu leur dotation complète en *Panzer*, voire encore aucun pour trois *Panzer-Kompanien* (les 2., 7. et 8./SS-Pz.Rgt. 2).] Les hommes doivent s'habituer aux fatigues. Les lignes directrices dans le détail :

1/ Accent portant sur l'instruction de nuit :

a/ Une étroite coopération *Panzer*, *Panzer-Pioniere* et *Kradschützen* [fusiliers-motocyclistes] devra être atteinte, et malgré toutes les difficultés de terrain, l'attaque des *Panzer-Grenadiere* devra pouvoir être suivie de manière fluide par les *Panzer* qui appuieront ces derniers. Il me paraît évident que les chars ne peuvent pas combattre de nuit, de manière isolée, sur la ligne la plus avancée. Ils devront malgré tout exploiter chaque occasion se présentant et pousser en avant si possible, même seuls. [Comprendre sans appui d'infanterie.]



◀ Le correspondant de guerre est monté sur un Panther de commandement pour accompagner la manœuvre. Il prend le semi-chenillé de commandement, sur le capot duquel a pris place Tychsen, légèrement en contre-plongée. On reconnaît Guderian (2^e à partir de la gauche), le *General der Panzertruppen* Walter Krüger et Lammerding. A.J.

▶ Autre vue des *Sd.Kfz. 251* de la 9.(*gep.*)/SS-Pz. Gren.Rgt. 4 à l'exercice. Pascal/Arromanches Militaria

▲ Des *Panzer* de la 6./SS-Pz.Rgt. 2 du SS-Ostuf. Boska participent également à l'exercice dans ce paysage typique du Quercy. Arromanches Militaria

▲ Fin de l'exercice de la journée ? Le *Generaloberst* Guderian prend congé du corps des officiers du SS-Panzer-Regiment 2. En retrait, le SS-Ostuf. Tychsen observe son supérieur prononcer ses derniers mots avant, certainement, un débriefing. S.Cazenave



b/ De nuit, la double liaison avec les grenadiers et les pionniers est primordiale. Il est nécessaire que un ou deux agents de liaison montent sur tous les chars de commandant. [Comprendre commandant de compagnie ou chef de section.]

c/ Les chars, en particulier ceux des commandants [Comprendre supérieurs hiérarchiques.], sont à équiper de projecteurs [Il était préconisé dans les unités d'installer le projecteur de bord comme un « projecteur de tir »]. L'allumage du projecteur ne peut se faire seulement que sur ordre du chef de compagnie ou du chef de section indépendant. Un éclairage court est suffisant pour reconnaître l'adversaire – à suivre d'un changement de position – ; doivent s'ensuivre désignation de l'objectif et ordre de tir, ce en allumant tous les projecteurs, puis tirs de tous les *Panzer*, même s'ils n'ont pas précisément reconnu leur cible. Juste après l'ouverture du feu par surprise des chars, pousser sur les cibles à combattre en commun avec l'infanterie. [Le SS-Ostuf. Tychsen évoque les procédés de tir de nuit et de concentration de feu développés dans le manuel H.Dv.470/19 *Schiess-Fibel für Kommandanten und Richtschützen von Panzerkampfwagen...*, validé par l'inspecteur général des troupes blindées Heinz Guderian et diffusé à la troupe depuis quelques mois.]

d/ Les fusées éclairantes ne seront pas tirées depuis les chars. Les grenadiers engagés, spécialement dévolus à cette fonction, commenceront à les tirer progressivement à couvert d'une position favorable afin que les *Panzer* ne soient pas repérés par l'ennemi. S'il est nécessaire de les tirer du char, cela devra être fait seulement perpendiculairement à la cible et seulement sur l'ordre d'un commandant (*Führer*). [Comprendre supérieur hiérarchique.]

e/ Les chefs de char observeront le terrain tête en dehors du tourelleau (observation à la jumelle).



« KOMMANDEUR TYCHSEN »



◀ Le visage marqué, telle une « gueule cassée », par un éclat d'obus reçu en février 1942 à l'Est, le SS-Ostuf. Tychsen sera tué le 28 juillet 1944 de plusieurs balles de différents calibres dans le thorax. Les Feuilles de chêne ont été retouchées sur ce portrait datant de l'automne 1943. S.Cazenave via H.Lange

▲ Le SS-Brigadeführer Lammerding s'entretient avec le SS-Ostuf. Tychsen avant une démonstration prévue devant Heinz Guderian, Generalinspekteur der Panzertruppen. S.Cazenave

une nouvelle réorganisation de la 2. SS-Panzer-Grenadier-Division, et son bataillon est versé en masse pour former les rangs de la II. Panzer-Abteilung du SS-Panzer-Regiment 2 en cours de constitution. La conversion se fera en partie au camp d'instruction de Coëtquidan, en Bretagne. Tychsen, promu au grade de SS-Sturmabführer au 1^{er} septembre 1942, suit une formation à la Panzer-Truppendschule de Wünsdorf (école des troupes blindées de la Heer), près de Berlin, du 26 octobre au 14 novembre 1942. Il devient l'Abteilungskommandeur de la II. Abteilung du SS-Pz-Rgt. « Das Reich », officiellement mise sur pied avec effet au 1^{er} novembre 1942. Issu des troupes rapides, fait pour commander ses troupes de l'avant, Tychsen va mener ses compagnies au combat en appliquant le fameux adage de Guderian « Klotzen, nicht Kleckern! » (« Foncez, ne piétinez pas ! »). Il se distingue à la tête de son bataillon pendant les engagements dans le secteur de Kharkov en février et mars 1943, au cours de l'été lors des

Fils d'un charpentier, Christian Tychsen est né en 1910 à Flensburg, près de la frontière du Danemark. Il rejoint les rangs de la SS en décembre 1931 et sert dans le I./SS-Standarte « Germania » puis dans le SS-Sturmabführer « N » (N pour Nürnberg/Nuremberg) avant d'intégrer la SS-Verfügungstruppe. Il est versé dans les troupes dites rapides au SS-Kradschützen-Ersatz-Bataillon comme chef de la 1. Kompanie après avoir fait un stage du 15 au 26 mai 1939 à la Panzer-Truppendschule de Putlos, une école d'application des troupes blindées de la Heer.

Dans l'attente d'une affectation, ou dans le cadre d'échanges d'officiers entre la Heer et la SS-Verfügungstruppe, il se trouve un temps dans une formation de chasseurs de chars (Panzerjäger). Tychsen est en charge de la 3./SS-Aufkl.Abt. 2 pendant la campagne à l'Ouest, puis il participe à l'opération « Barbarossa » en tant que SS-Hauptsturmführer et chef de la 3. Kompanie du SS-Kradschützen-Bataillon 2 (bataillon de fusiliers motocyclistes). Le 12 février 1942, il est grièvement blessé au visage sur le front russe, un éclat d'obus manquant de peu de lui emporter la mâchoire inférieure. Il en gardera une importante cicatrice au menton et un bridge, avec pas moins de huit dents en or à la mâchoire du bas. S'ensuivent une convalescence et un passage comme instructeur de tactique à la SS-Junkerschule de Braunschweig.

Mais Tychsen est un officier de terrain, il veut reprendre le service actif dans une unité de campagne le plus rapidement possible. Il est alors placé à la tête du II./SS-Infanterie-Regiment 4 « Langemarck ». Le régiment est dissous suite à



opérations près de Bielgorod (opération « Zitadelle »), puis sur le Mious et à nouveau en Ukraine en novembre 1943. Le 30 à Jitomir, le *Kommandeur* du régiment blindé, le *SS-Obersturmbannführer* Albin von Reitzenstein, se suicide, impliqué dans une obscure affaire liée à son orientation sexuelle ou plus vraisemblablement à des soupçons de participation à des viols collectifs sur des civiles russes.

Le *SS-Stubaf*. Tychsen prend alors le commandement du *SS-Panzer-Regiment 2* « Das Reich ». Il est décoré des Feuilles de chênes le 10 décembre 1943, devenant le 353^e soldat à recevoir cette distinction. Après les terribles pertes subies en hommes et en matériels jusque dans le courant du mois de décembre, l'ensemble de la 2. *SS-Panzer-Division* est transférée en Allemagne pour y être reconstituée, une *Panzer-Kampfgruppe* « Das Reich », dirigée par le *SS-Stubaf*. Weidinger, étant formée pour rester en opération en Ukraine. Tychsen est détaché à l'état-major de ce groupement tactique constitué pour faire face à la gravité de la situation. Le 28 décembre, le *SS-Oberführer* Heinz Lammerding arrive tout juste sur le front pour prendre le commandement de la *Panzer-Kampfgruppe* « Das Reich ». Promu *SS-Obersturmbannführer* le 30 janvier 1944, Tychsen s'efforce alors de remettre sur pied une unité exsangue, à l'image de la division, son régiment disposant

certes de tankistes aguerris, mais de seulement quelques engins. La reconstitution et la réorganisation se poursuivent encore après le 6 juin 1944, de sorte que le *SS-Panzer-Regiment 2* alignera, lors des combats en Normandie, 83 *Panzer IV* et 80 *Panzer V*. L'unité sera engagée dans le dispositif défensif allemand, sans réelle cohésion, au grand dam de son *Kommandeur*. Dans ces conditions, la bataille de matériels livrée face aux Américains ne peut avoir aucune issue favorable. Aux pertes matérielles et humaines du régiment s'ajoute une réorganisation interne rendue nécessaire par des mutations et des transferts de commandement. Le 24 juillet, le *SS-Brigadeführer* Lammerding, *Divisionskommandeur* de la « Das Reich », est grièvement blessé par un éclat d'obus d'artillerie près du poste de commandement du *SS-Panzer-Regiment 2*. Le commandement de la division est alors transmis dans la soirée au *SS-Ostufaf*. Tychsen, de manière temporaire, jusqu'à l'arrivée d'un divisionnaire remplaçant. Le *SS-Stubaf*. Enseling, commandant de la *I./SS-Pz.Rgt. 2*, prend la tête du régiment blindé alors qu'il a été muté dans la *Panzerwaffe* seulement depuis fin juin ! Tychsen, devenu l'un des plus jeunes divisionnaires allemands à l'âge de 34 ans, est tué quatre jours plus tard dans une embuscade d'éléments avancés de la *2nd Armored Division* au croisement Les Hauts Vents à Trelly.

f/ Progresser par bonds avec un appui feu en alternance n'est pas possible sur ce terrain. Le danger d'entre-tir est trop grand [L'équivalent militaire de rigueur de nos jours est « tir ami » ou « tir fratricide »]. Donc, il faut attaquer en ligne de feu au niveau de la section.

▲ *Panzer IV* de la *5./SS-Pz.Rgt. 2* procédant à un feu de concentration (formation en *Reihe*). Au premier plan, un *Sd.Kfz. 251* radio de la *I./SS-Panzer-Artillerie-Regiment 2*, engin baptisé « Erich Hoffmann », du nom d'un camarade tombé au front, une tradition dans cette unité. A.J.

Le reste de la compagnie suit en rangée [c'est-à-dire formation en *Reihe*, en allemand] pour la couverture des flancs.

2/ Des exercices de jour à petite échelle seront effectués. Dans cette optique, notez ce qui suit :

a/ Les chars devront tous être camouflés au soir du 6 juillet, c'est-à-dire que toutes les surfaces des *Panzer* seront à recouvrir de treillis

métallique [Le grillage à poule a été utilisé plus systématiquement sur les *Panzer IV* de la *II./SS-Pz.Rgt. 2* que sur les *Panther* de la *I. Panzer-Abteilung*.] pour y fixer de la végétation. Les jupes latérales [les *Schürzen*] sont aussi à recouvrir.

b/ En plein jour, le char bondira de couvert en couvert. Toutes les positions [de tir] devront également lui servir de couvert. [...]





▼ Août 1944, casse de Trévières. Le Panzer IV Ausf. H « 622 » de la 6./SS-Pz.Rgt. 2, détruit et récupéré par les Américains, dispose encore du grillage à poule autour de son canon de 7,5cm. Cette pratique facilitant la fixation de branchages et du feuillage pour le camouflage était généralisée dans tout le régiment 2. US Nara via Lee Archer, *Panzerwrecks*

► Sd.Kfz. 251/3 de commandement codé « 000 ». S'agit-il du semi-chenillé du chef du SS-Pz.Gren.Rgt. 4, le SS-Osturbannführer Stadler, ou plus vraisemblablement celui du SS-Sturbannführer Kämpfe, commandant le III.(gep.)/SS-Pz.Gren.Rgt. 4 ? Le juge de tir, identifié par son bandeau blanc porté autour du bonnet de police noir, est le SS-Ostuf. Hargesheimer de la 4. Kompanie. S.Cazenave via Dr. A.Hargesheimer



▼ Nous retrouvons le *Sd.Kfz. 251* de la *9.(gép.) / SS-Pz.Gren.Rgt. 4* armé, après modification en atelier, d'un canon de *2cm*, photographié juste à côté d'une cible. S.Cazenave

► Ce *Sd.Kfz. 251* radio pourrait appartenir à la *I./SS-Panzer-Artillerie-Regiment 2*, unité dont relève par contre avec certitude le *Beobachtungspanzer III Ausf. H* qui roule juste à côté de lui au cours de l'exercice. A.J.



c/ Les armes principales sur ce terrain sont les mitrailleuses (MG), compte tenu du fait que tous les chars sont pourvus d'au moins 5 500 cartouches. Pour lutter contre l'infanterie ennemie, 20 grenades à main seront transportées dans chaque char. [Lire notamment, dans l'ouvrage de l'auteur, *Panzers Normandie 44 serie – SS-Panzer-Regiment 2 DR*, le témoignage de Karl-Heinz

Hellmann, membre d'équipage du *Panzer IV* n° 631, concernant l'attaque de nuit sur Saint-Fromond qui s'est déroulée du 8 au 9 juillet 1944. Son chef de char, le *SS-Standartenoberjunker* Bucher, jettera à plusieurs reprises des grenades à main, pensant à tort être pris à partie par des équipes antichars de combattants rapprochés américains. Or, les *GIs* n'attaquaient pas directement les engins

comme pouvaient le faire les Soviétiques sur le front oriental, puisqu'ils avaient le bazooka à leur disposition.]

3/ Des attaques de diversion sur ce même terrain sont faciles à simuler et particulièrement efficaces ; de cette manière, l'artillerie ennemie et l'aviation seront dupées. Il faut s'y exercer au préalable !





◀ Mi-juin 1944. Réunion des officiers commandants pendant la marche de la division vers le front de Normandie. De gauche à droite, le SS-Sturmabführer Reimann (SS-Flak-Abt. 2), le SS-Sturmabführer Stückler (Ia), le SS-Hauptsturmführer Krag (SS-StuG-Abt. 2), le SS-Brigadeführer Lammerding et le SS-Sturmabführer Kesten, commandant la II./SS-Pz.Rgt. 2. Tim Willemsen

▶ Photographie prise pendant la montée vers le « front d'Invasion », un Sturmgeschütz de la SS-StuG-Abt. 2 dépasse un Panzer IV avec un numéro atypique pour l'unité. Il s'agit du dernier Panzer IV de la section de reconnaissance (Aufklärungs-Zug) de la II./SS-Pz.Rgt. 2 commandée par le SS-Obersturmführer Simke. Les engins de cette section étaient codés de « 561 » à « 565 ». Tim Willemsen

4/ La 9.(Pz.Flak)/SS-Pz.Rgt. 2 se mettra en position le 3 juillet dans le secteur situé au nord de Percy et, les 4 et 5 juillet, engagera les chasseurs-bombardiers attaquant la division selon l'ordre émis. D'autres positions sont à explorer et à rapporter jusqu'au soir du 4. Au cours de l'attaque, la 9. Kompanie accompagnera le détachement le plus avancé par bonds successifs et lui fournira la couverture aérienne nécessaire contre les attaques au sol. La SS-Flak-Abteilung 2 suivra à hauteur du deuxième détachement et protégera l'ensemble du secteur du SS-Pz.Rgt. 2 renforcé. Cette proposition est à fournir au commandant de la SS-Flak-Abt. 2.

5/ L'abattage aux explosifs des murs et des chemins creux est à exécuter le plus

rapidement et le plus efficacement possible avec des charges 3x3 kg. Les munitions disponibles ne sont pas suffisantes. Il est donc nécessaire d'y remédier en préparant des charges en barres ou en tubes qui seront enfoncées dans les parois et auront le même effet à peu de frais de munitions. Chaque section du génie (Pionierzug) devra préparer au moins 50 de ces charges.

6/ Liaison radio dans le détachement de chars avec le FuG 8 jusqu'au niveau des compagnies. [Le FuG 8 est l'équipement radio installé dans les chars de commandement au niveau bataillon et dispose d'une portée plus importante. Son emploi nécessitait une antenne-étoile, appelée aussi parapluie, la fameuse Sternantenne ou Stabantenne.]

En cas d'échec de la liaison, il faudra continuer à combattre dans tous les cas de façon autonome. La liaison avec les grenadiers est seulement possible par-dessus bord. [Du côté des Panzer-Grenadiere, contact était généralement pris directement avec le chef de bord se tenant dans son tourelleau. L'équipage du char devait rester à bord de son engin pendant les opérations, mais la communication pouvait aussi se faire avec un des Panzerschützen se tenant à sa trappe ouverte. Un contact direct avec le chef de bord était toutefois préférable, de manière à éviter une perte d'informations lors de la retransmission au Bordführer par un autre membre d'équipage, sachant que toute communication était loin d'être aisée à cause du bruit du moteur du char tournant, auquel pouvaient se rajouter ceux des combats, ainsi que le fait d'être pris sous le feu adverse.] Pendant le combat, les agents de liaison motocyclistes de la Stabs-Kompanie seront dévolus à cette tâche.



Dans le régiment, un char de l'*Aufklärungs-Zug* [Selon toute vraisemblance, la section de reconnaissance commandée par le *SS-Obersturmführer* Simke.] sera employé comme char d'interception [radio] et occupé par un interprète, qui transmettra immédiatement tous les messages ennemis. [Il sera en] Liaison avec le char du *Kommandeur* sur FuG 5. [Équipement radio de base installé dans tous les chars avec antenne courante.]

7/ Des points quotidiens sur le terrain auront lieu pour tous les commandants (*Führer*) [Comprendre supérieurs hiérarchiques.] sous la direction des *Abteilungskommandeure*. À cette occasion, l'esprit de décision et la transmission d'ordres quelque temps après seront à inculquer spécialement. Les commandants (*Führer*) des unités subordonnées sont à rapprocher.

Par la présente, j'ordonne la collaboration suivante :

I./SS-Pz.Rgt. 2 avec les *SS-Panzer-Aufklärungs-Abteilung 2*, *III./SS-Artillerie-Regiment 2* et une compagnie du *SS-Pionier-Bataillon 2*

II./SS-Pz.Rgt. 2 avec les *III./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 4* « Der Führer », *I./SS-Artillerie-Regiment 2* et une compagnie du *SS-Pionier-Bataillon 2*.

Dans les compagnies, des points quotidiens avec les commandants [Comprendre supérieurs hiérarchiques.] auront lieu sur tout type de terrains.

Les tableaux de services journaliers sont à soumettre au régiment.

8/ J'ordonne les exercices :

a/ Le 5 juillet 1944, à 21h00

Exercice d'une troupe d'assaut d'après les consignes des lignes générales.

UNITÉ :

- 1. *Kompanie* de la *I./SS-Pz.Rgt. 2*,
- 1. *Kompanie* de la *SS-Panzer-Aufklärungs-Abteilung 2*,
- 1 *Batteriechef* et *Batterie-Führer* de la *III./SS-Artillerie-Regiment 2*,
- 1 *Pionier-Zug* de la *SS-Panzer-Aufklärungs-Abteilung 2*.

OBSERVATEURS :

- Chefs de compagnie de la *I./SS-Pz.Rgt. 2* et de l'*Aufklärungs-Abteilung*,
- *Kommandeur SS-Aufklärungs-Abteilung 2*,
- *Kommandeur III./SS-Artillerie-Regiment 2*.

DIRECTEUR :

- *Kommandeur I./SS-Pz.Rgt. 2*.

b/ Le 6 juillet, 21h00

Exercice d'une troupe d'assaut comme ci-dessus.

UNITÉ :

- 1. *Kompanie* de la *II./SS-Pz.Rgt. 2*,
- 1. *Kompanie* du *III./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 4* « Der Führer »,
- 1 *Batteriechef* et *Batterieführer* de la *I./SS-Artillerie-Regiment 2*,
- 1 *Pionier-Zug* du *III./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 4* « Der Führer ».

DIRECTEUR :

- *SS-Hstuf.* Werner

OBSERVATEURS :

- *Kommandeur* et chefs de compagnie de la *II./SS-Pz.Rgt. 2*,
- *Kommandeur* de la *I./SS-Artillerie-Regiment 2*,
- Chefs de compagnie du *III./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 4* « Der Führer ».

c/ Le 7 juillet, 21h00

Exercice d'une troupe d'assaut comme ci-dessus.

UNITÉ :

- 1. *Kompanie* du *III./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 4* « Der Führer »,
- 1. *Kompanie* de la *II./SS-Pz.Rgt. 2*
- 1 *Batteriechef* et *Batterieführer* de la *I./SS-Artillerie-Regiment 2*,
- 1 *Pionier-Zug* du *III./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 4* « Der Führer ».

DIRECTEUR :

- *SS-Hstuf.* Werner

Tous les ordres et instructions précédemment émis sont caducs et à détruire.

En projet

signé : Tychsen

SS-Obersturmbannführer

et *Regimentskommandeur*

F.d.R.

SS-Hauptsturmführer et *Regimentsadjutant*
Rupp

[Le *SS-Hstuf.* Claudius Rupp, commandant en second du régiment, était l'adjoint de Tychsen. Il le suivra lors de la prise de fonction de ce dernier à la tête de la division. Il occupera le poste de O1 (1^{er} officier de liaison dans l'état-major de division) de la « Das Reich » jusqu'en 1945.]

POUR ALLER PLUS LOIN

- Cazenave (S.), *Panzers Normandie 44 serie - SS-Panzer-Regiment 2 DR*, Maranes Éditions (maranes.editions@gmail.com)

► Fin juin 1944, secteur de Percy. Le *SS-Brigadeführer* Lammerding s'entretient avec des gradés de son unité peu de temps avant l'engagement de la 2. *SS-Panzer-Division* dans la Manche. Au centre, le *SS-Sturmbannführer* Stückler (Ia, officier des opérations).
Pascal/Arromanches Militaria



CHAPITRE

2

LA BATAILLE DE NORMANDIE

VUE PAR
LE GÉNÉRAL
GUDERIAN

DES ANALYSES « SURPRENANTES »

La partie de la bataille de Normandie qui s'est déroulée dans le bocage, ou *Buschkrieg* (guerre de buissons) dans la terminologie allemande, du 6 au 25 juin 1944, est analysée dans un rapport par l'*Inspekteur der Panzertruppen* Heinz Guderian, à la tête de la *Generalinspektion der Panzertruppen*. Selon lui, la *Wehrmacht* aurait pu faire beaucoup mieux face aux tanks alliés ! Un compte-rendu sans concession qui outre le fait de battre en brèche bien des idées reçues sur les capacités des forces allemandes engagées dans des combats défensifs, montre également les lacunes du renseignement germanique, et qui est complété par des analyses parfois « surprenantes » !

■ UN SOLDAT ALLEMAND
PEU « STUDIEUX »

La *Generalinspektion der Panzertruppen* du *Generaloberst* Heinz Guderian n'est pas tendre avec le niveau d'instruction du soldat allemand de juin 1944. Ainsi, les rapports qui remontent du front normand sont pointés pour leur manque de rigueur, voire sur les erreurs qu'ils comportent, notamment en termes de reconnaissance des chars anglo-américains. Ainsi, si la plupart de ces derniers sont en service depuis 1943 (Sherman, Churchill, Stuart...), trop de soldats allemands n'ont pas appris leurs tables d'identification et confondent les engins au point que leurs compétences sont décrites comme « inexistantes, peu maîtrisées ou vieillissantes » ! Pour faire simple, les formations de combat ne savent pas ce qu'elles affrontent ! Et dans ces conditions, les caractéristiques techniques et autres points faibles sont très mal connus, aussi bien de la troupe que des états-majors dont est souvent pointée une certaine forme d'incompétence. Par conséquent, les armes antichars déployées sont parfois peu adaptées à la menace, causant bien des échecs. Et ces derniers accentuent la *Panzerschreck*, forme de peur du char causée par « l'invulnérabilité » de celui-ci. Le rapport insiste sur la nécessité

pour le soldat allemand d'acquérir de plus solides connaissances dans l'identification des véhicules ennemis pour mieux les affronter. Est aussi pointée la nécessité d'interroger systématiquement les prisonniers sur leurs matériels et de rédiger des comptes-rendus. Ceux-ci doivent ensuite être synthétisés, puis renvoyer aux soldats combattant en premières lignes afin qu'ils corroborent les informations... les dires des prisonniers devant être systématiquement vérifiés, car parfois jugés fantaisistes. Un processus long et fastidieux qui n'est visiblement pas mené avec tout le sérieux nécessaire.

■ DES ANALYSES
« SURPRENANTES »

Lors de la bataille de Normandie et l'entrée en service de nouveaux matériels alliés, les Allemands revoient leurs tables d'identification... avec toutefois un lot d'erreur dont certaines assez surprenantes. Ainsi, ils rayent définitivement des effectifs alliés le *Medium Tank*, M3 Lee (mais aussi sa version anglaise, le Grant), le *Tank, Infantry, Mk. III*, Valentine et l'*Infantry Tank Mk. II*, Matilda, des engins largement utilisés en Afrique du Nord de 1942 à 1943 et qui sont effectivement remplacés par des matériels plus modernes.

Par ailleurs, les Allemands notent l'apparition de deux nouveaux blindés : le Sherman Firefly et le *Tank, Cruiser, Mk. VIII*, Cromwell (A27M). La *Generalinspektion der Panzertruppen* procède alors à une analyse de ces deux machines et note, sur la première, la présence d'une « pièce à haute vitesse initiale de 58 calibres » (55 en réalité) et un renforcement de la protection, qui n'est toutefois pas jugée comme « inquiétante » du fait de la puissance des armes antichars allemandes. Pour sa part, le Cromwell est vu comme un croisement entre un *Cruiser* (châssis) et un *Tank, Infantry, Mk. IV* (A22) Churchill (tourelle). Mais son apparition sur le champ de bataille n'inquiète pas plus que cela l'état-major allemand, car s'il est considéré comme « seulement » protégé des coups de 5cm, un *Pak 40* de 7,5cm en venant facilement à bout. Ce qui est faux dans l'absolu, car si ce dernier peut effectivement détruire un Cromwell, le 5cm est également en mesure de la faire : sa *Panzergranate 39* perce 78 mm d'acier à 500 m sous un angle de 90° et la version *Mk. IV* du tank britannique n'affiche qu'une protection frontale maximale de 76 mm. Encore plus « déconcertant » est le raccourci effectué sur le Churchill dont la version « char de combat » est considérée comme retirée du service actif au profit de la variante « Petard »



Par Laurent Tirone



◀ Le Generaloberst Heinz Guderian, alors inspecteur des *Panzertruppen*, lors d'une tournée d'inspection des Tiger de la « Leibstandarte SS Adolf Hitler ». L'homme livre un rapport sans complaisance sur les performances de l'Armée allemande en Normandie après le débarquement de juin 1944, mais il est difficile de ne pas y déceler des contingences politiques. Sans le nommer, il égratigne notamment le travail de Rommel. NAC-2-1179 (Wiesebach)

Sauf mention contraire, toutes photos US Nara

armée d'un mortier 22 cm (de 290 mm en réalité). En effet, les Allemands considèrent que les Anglais ne sont pas satisfaits de ce char et que les rapports russes, l'Armée rouge a déployé 263 Churchill au sein de plusieurs régiments de tanks lourds de la Garde opérant notamment sur le front du Don au cours de l'hiver 1942-1943, ont convaincu Londres de ne plus les utiliser ! Une analyse pour le moins erronée puisque la version « de base » de ce tank opère en premières lignes au sein de l'Armée britannique jusqu'en 1945. Il n'est pas étonnant que les soldats allemands soient surpris au moment de combattre cette machine qui n'est théoriquement plus en service ! Les erreurs se poursuivent avec par exemple le *Light Tank*, M5, considéré comme un engin de reconnaissance et/ou de commandement, qui est crédité d'un blindage frontal de 90 mm (63,5 mm en réalité) ! Ce qui fait qu'en théorie, il ne pourrait être

détruit au-dessus de 1 000 mètres par un *Pak 40* dont la *Panzergranate 39* perce 89 mm d'acier sous 30° à cette distance. Alors que sur le terrain, le M5 est vulnérable à 2 000 mètres...

Des questions restent également en suspens, car l'interrogatoire de prisonniers fait apparaître l'existence d'un nouveau char léger aérotransportable : le *Tank, Light Mk. VII*, Tetrarch dont les caractéristiques techniques demandent à être confirmées. Par ailleurs, la *Generalinspektion der Panzertruppen* s'attend à voir surgir, tôt ou tard, le *Heavy Tank* M6 sur le champ de bataille. Les manœuvres de propagande réalisées par ces blindés (40 exemplaires assemblés) ont clairement porté leurs fruits.

Au final, les rapports portant sur les blindés alliés sont parsemés d'erreurs techniques, d'analyses faussées et « d'intoxications » ennemies. La *Generalinspektion der Panzertruppen*

a beau jeu de pointer l'incompétence des soldats allemands sur l'identification des tanks alliés, alors qu'elle-même leurs transmet des informations erronées !

■ ANALYSE DES TACTIQUES ALLIÉES

Le comportement au feu des tanks alliés est décrit de manière minutieuse. Ainsi, les Allemands pointent l'utilisation, dès le débarquement, de chars, d'où la nécessité d'utiliser en premières lignes, sous abris bétonnés, des canons antichars pour à la fois ouvrir le feu sur les barges de transport et sur les blindés ayant réussi à débarquer. Le rapport insiste sur la nécessité de protéger les points d'appui avec des mines ou des fossés antichars afin que l'ennemi ne puisse les tourner.

Par ailleurs, l'artillerie de campagne (10,5 et 15cm) doit repérer les axes de progression pour effectuer des tirs d'interdiction destinés à bloquer une attaque. Enfin, si l'utilisation de pièces antichars sous bunker est demandée, il est également préconisé leur « démontage » rapide pour les envoyer sur les secteurs du front nécessitant une puissance de feu accrue.

■ ANALYSE DU MORAL DES TANKISTES ANGLAIS

Les équipages de sa Gracieuse Majesté, utilisant des tanks américains, ne sont pas épargnés par les Allemands. Ces derniers ne leur prêtent pas un grand moral, car ils rebroussement chemin à la première perte et font intervenir leur artillerie ou effectuent des tirs à longues distances pour neutraliser la menace. Deux conclusions sont alors avancées. Si les défenses allemandes sont faibles, l'ouverture d'un feu nourri peut dissuader les Britanniques d'avancer et donc de renoncer à leur attaque, puisque persuadés d'affronter un *Pakfront* très important. Est toutefois soulignée l'excellente formation des tireurs ennemis capables d'effectuer des tirs précis à longues portées. Si les défenses allemandes sont « conséquentes », il est recommandé de laisser s'approcher les tanks ennemis pour les détruire par surprise avant qu'ils ne fassent demi-tour. Pour le futur, il est demandé d'encore améliorer la

formation au tir, l'acquisition d'objectif et le réglage soigneux des dispositifs de visée pour maximiser les chances de faire mouche du premier coup, et ainsi en partie compenser l'importante infériorité numérique de la *Wehrmacht*.

■ LE DANGER DES UNITÉS DE RECONNAISSANCE

La *Generalinspektion der Panzertruppen* souligne le caractère très offensif des unités de reconnaissance américaines jugées très audacieuses, agressives ou... insouciantes ! Celles-ci n'hésitent pas en effet à percer en force avec des M5 ou des *Half-Tracks* et foncer sur les arrières du front. Par ailleurs, des équipages de *Half-Tracks* n'ont pas peur de monter des opérations isolées, parfois menées par un seul engin, ce qui tend à désorganiser le dispositif allemand. En effet, les bruits de chenilles effrayent les *Landser* qui imaginent que des tanks alliés sont à proximité et ils ont tendance à se replier alors qu'il s'agit d'engins peu blindés « aisés » à détruire avec des armes légères. Par ailleurs, un secteur « calme » ne veut pas dire qu'il soit vide de forces de reconnaissance adverses. Ainsi, les officiers d'état-major doivent se déplacer avec la plus grande prudence pour ne pas être capturés par un raid ennemi inenvisageable pour les Allemands... mais que

les Américains, mais aussi les Anglais, vont tenter ! La *Generalinspektion der Panzertruppen* met donc en garde la troupe qu'elle ne doit pas jauger l'adversaire à l'aune de ses propres tactiques, mais qu'elle doit tenir compte du tempérament des soldats ennemis. Dans toutes les mémoires est présente la capture inopinée de l'état-major du *Panzer-Lehr-Artillerie-Regiment 130*, le 8 juin 1944 au sud de la petite commune de Cristot, par un détachement blindé du *Inns of Court Regiment* de la *9th Armoured Division* anglaise.

■ LA DÉFENSE EN ZONE OUVERTE

Les seuls « boulevards à chars » sont situés dans la zone de Caen et les Allemands préconisent de se servir de l'expérience de l'*Ostfront* (front de l'Est) avec une défense antichar échelonnée en profondeur et ne reposant pas exclusivement sur des *Panzer* regroupés en masse. Néanmoins sont pointées les faibles quantités de canons antichars et la nécessité d'utiliser l'artillerie de campagne (10,5 et 15cm) et les pièces antiaériennes lourdes (canons de *Flak* de 8,8cm) pour bloquer les attaques ennemies. Ce qui ne sera pas sans causer des tirs fratricides, les servants des tubes antiaériens ayant été formés à identifier des avions, pas des chars évoluant dans la poussière à plus de 1 000 mètres.



◀ Un canon américain 155 mm *Gun M1A1 « Long Tom »* ouvre le feu sur les positions allemandes. La puissance et l'excellente coordination de l'artillerie alliée sont reconnues par les Allemands. Il faut dire que les Alliés disposent de pièces très performantes comme le « Long Tom » qui peut expédier un puissant obus explosif de près de 43 kg à plus de 23 km. Par ailleurs, cette arme utilise un vaste panel de munitions comme des obus (séparés : ogive et gorgousse en 2 fardeaux) perforants à coiffe balistique (AP M112 *Shell*), explosifs (HE M101 *Shell*), fumigènes (WP M104 *Shell* et FS M104 *Shell*) et chimiques (H M104 *Shell* contenant du gaz moutarde), dont le poids oscille entre 42,96 à 45,36 kg, à une portée variant de 22 000 à 23 700 m.

■ LA DÉFENSE SUR LES CHEMINS/ROUTES

Là encore, ce style de combat est bien connu des Allemands qui préconisent de manière classique, s'inspirant là encore du front de l'Est, la concentration d'armes antichars positionnées en profondeur et la constitution d'une réserve blindée (avec des canons d'assaut, des chasseurs de chars ou encore quelques chars de combat) pour contre-attaquer les tanks adverses ayant réussi à percer.

■ LE COMBAT DANS LE BOCAGE

La *Generalinspektion der Panzertruppen* pointe l'inadaptation des *Panzer-Divisionen* au combat dans le bocage, une zone très cloisonnée qui empêche les équipages allemands de mettre en avant leurs qualités manœuvrières, car les murs et les chemins creux canalisent la progression, favorisent les rencontres frontales et limitent, voire empêchent, les manœuvres de débordement. Ce qui au passage favorise le défenseur qui n'a pas à se soucier d'être facilement tourné...

Elle met également en avant l'entraînement des tankistes alliés qui auraient eu de longs mois pour se préparer. Dans le cas présent, les Allemands surestiment largement leurs adversaires comme en témoigne les difficultés rencontrées par les Alliés, et mises en évidence par le général Omar Bradley dans ses mémoires, pour s'extraire des compartiments de combat aussi étriqués et le recours à des bricolages comme l'*Hedge Cutter* : des lames de métal fixées sur l'avant des



tanks alliés permettant d'arracher les pieds des haies. Les Allemands mettent en avant les moyens spécifiques utilisés par les Alliés comme des cartes plastifiées et colorées

avec des lignes claires illustrant les obstacles répertoriés, des outils pour découper des ouvertures le long des haies afin de pouvoir tirer ou encore la coopération avec l'infanterie.

▼ Des soldats américains posent un fil téléphonique dans un chemin creux. Cette photo illustre bien les compartiments de combat étriqués du bocage et les difficultés rencontrées par les deux camps. La *Generalinspektion der Panzertruppen* de Guderian surestime largement l'entraînement des équipages de chars alliés qui sont autant à la peine que leurs homologues allemands pour manœuvrer leurs lourds engins sur un terrain aussi cloisonné.

► Pièce d'artillerie allemande sous casemate, sans doute un canon antichar Pak 43 de 8,8cm. Cette arme est capable de détruire tous les chars alliés tout en pouvant engager les barges de débarquement avant qu'elles n'atteignent le rivage. La concentration de feu réunie par la *Wehrmacht* est toutefois insuffisante pour bloquer l'opération alliée.





Mais la *Generalinspektion der Panzertruppen* ne fait que décrire les équipements de base des tankistes ennemis... et quant à la coopération infanterie/tank, il faudra encore du temps avant que le combat interarmes ne soit vraiment maîtrisé par les Américains dont beaucoup de fantassins engagés en Normandie manquent d'expérience. D'ailleurs, les Américains ont assez mal anticipé cet environnement si particulier : leurs

Armored Division sont très mal préparées à des conditions de combat aussi spécifiques... tout comme les *Panzer-Divisionen* ! Les deux armées doivent donc revoir leurs tactiques et s'adapter à cette « guerre des haies ». Aucun des deux camps ne s'en sort mieux que l'autre dans cette improvisation permanente qui, rappelons-le, avantage tout de même un défenseur connaissant mieux le terrain et qui peut se préparer.

Cette surestimation de l'adversaire est-elle destinée à masquer les lacunes de la *Wehrmacht* ? Ou un moyen de mettre en avant les qualités des *Landser* et autres *Panzerschützen* face à un ennemi bien entraîné et supérieurement équipé ? À la décharge de la troupe, il est nécessaire de remarquer que cette impréparation est une faute stratégique. En effet, l'Armée allemande occupe le terrain depuis de très longs mois, mais elle n'a que peu entraîné

▼ *Light Tank Stuart*. Son équipage de 4 hommes serait surpris d'apprendre que le blindage de leur engin est capable de stopper un projectile de 7,5cm à 1 000 m ! Il est vrai que les Allemands estiment l'épaisseur frontale à 90 mm alors qu'elle se limite en réalité à 63,5 mm.

► *Sherman Firefly*. Son canon de 17-pdr (76,2 mm) est capable de détruire aussi bien un Panther qu'un Tiger I. Les Allemands découvrent pour la première fois cette redoutable machine en Normandie et recommandent sa destruction en priorité. IWM



► Centaur IV armé d'un obusier de 95 mm progressant sur la plage de la ville normande de Courseulles sur Mer. Il s'agit d'une version *Close Support* (appui-feu à courte portée) que les Allemands analysent dans le rapport, mais sans en donner la véritable fonction à ce stade.

© Conseil Régional de Basse-Normandie/Archives Nationales du CANADA

▲ Des chasseurs de chars germaniques Marder III Ausf.M mis hors de combat dans une ville normande. S'ils sont certes moins discrets que des canons antichars, ils sont en revanche plus mobiles et peuvent donc mieux s'adapter aux changements de situations tactiques. Toutefois, les Allemands déplorent le pointage de leur pièce par ripage des chenilles et leur faible hauteur de feu qui les handicapent dans le bocage normand.



ses troupes dans un environnement aussi cloisonné. Faut-il y voir les effets pervers de la querelle stratégique, et idéologique, entre le combat défensif destiné à bloquer l'expansion de la tête de pont alliée, solution prônée par le *Generalfeldmarschall* Erwin Rommel, et la manœuvre de « grand style », écraser les divisions blindées alliées en rase campagne après

le débarquement, par le *Generalfeldmarschall* von Rundstedt et le *General der Panzertruppen* von Schweppenburg.

En revanche, les compétences de l'artillerie alliée sont remarquées, et cela à juste titre. Les observateurs aériens et l'artillerie de campagne/automotrice parviennent à se coordonner pour frapper la moindre cible détectée

et les batteries allemandes ne sont pas épargnées, car dès qu'elles ouvrent le feu, elles sont repérées grâce aux flammes sortant des tubes, marquées à l'aide de fusées colorées larguées par avions, puis pilonnées. Le rapport insiste alors sur la nécessité d'apporter un grand soin au camouflage et à l'utilisation du terrain.



■ APPUYER LES PANZER

Ceci étant, le rapport insiste sur la nécessité pour de l'infanterie, regroupée en section d'assaut, d'appuyer la progression d'un blindé. Tandis que celui-ci balaye de ses armes automatiques les couverts, les *Landser* lui indiquent les cibles, empêchent les « casseurs de chars » de s'approcher et recherchent les tireurs d'élite qui visent les *Bordführer* évoluant en dehors de la tourelle. Et chaque progression doit se faire en parallèle de celles de nombreux autres groupes d'assaut. Une mission que la *Generalinspektion der Panzertruppen* qualifie de contrainte, mais justifiée par le relief si particulier de cette partie de la Normandie.

■ LE CALVAIRE DE LA LOGISTIQUE

Si le bocage rend difficile le déploiement d'unités blindées, il est en revanche un précieux allié pour les convois de logistique qui souffrent des attaques des chasseurs-bombardiers adverses. Confrontés à la supériorité aérienne ennemie, les hommes chargés du ravitaillement doivent donc eux aussi

À partir de hérissons tchèques, un obstacle antichar en acier composé de pièces soudées entre elles, des mécaniciens américains fabriquent des *Hedge Cutter* : des lames de métal fixées sur l'avant des tanks alliés permettant d'arracher les pieds des haies. Un bricolage de dernières minutes qui bat en brèche le supposé meilleur entraînement des Alliés au combat dans le bocage.

Un *Sd.Kfz. 251/9 mittlerer Schützenpanzerwagen (7,5cm Kanone)* de la 2. SS-Panzer-Division « Das Reich » lors de la bataille de Normandie en juin-juillet 1944. Cet engin est efficace dans un rôle d'appui-feu, mais là encore, le pointage par ripage de sa pièce de 7,5cm l'handicape dans le bocage normand très cloisonné. Archives Caraktère



tenir compte du relief pour se dissimuler. Toutefois, l'inexpérience des soldats et des cadres intermédiaires est pointée du doigt et désignée comme la cause principale des lourdes pertes encaissées.

■ JAGDPANZER ET STUG DANS LE BOCAGE

Tactiquement, la *Buschkrieg* est considérée comme plus favorable au déploiement des chasseurs de chars et autres canons d'assaut

du fait d'un meilleur entraînement en petites unités, au contraire des *Panzer* plus habitués à manœuvrer en groupement plus lourd. Néanmoins, le positionnement en casemate de leur armement principal limite grandement leur efficacité dans les chemins creux et/ou bordés de haies denses. En outre, leur silhouette basse, qui est un avantage en terrain ouvert, car favorisant la discrétion, en fait de très mauvais points d'observation dans un terrain aussi cloisonné et les risques d'être attaqués sur les flancs sont très importants. Dans ces conditions, le rapport préconise un appui encore plus marqué de l'infanterie.



► Un canon antichar *Pak 40* de 7,5cm en position. Sa puissance de feu lui permet de venir à bout de tous les tanks alliés, mais ses servants sont très vulnérables en cas de pilonnage (fréquents) d'artillerie.
Bundesarchiv Bild 101I-721-0359-35 (Vennemann, Wolfgang)

▲ Ces soldats allemands, qui viennent de mettre hors de combat un Sherman, sont armés de toute la panoplie d'armes antichars portables *Panzerfäuste* (à gauche) et *Panzerschreck* (à droite). Le rapport recommande leur généralisation.
NAC-2-413 (Heidrich)



■ PAK DANS LE BOCAGE

Les canons antichars tractés, notamment les plus lourds comme le *Pak 43* de 8,8cm, sont des plus difficiles à déployer, car ils ne peuvent profiter de leur allonge du fait des faibles distances séparant les haies. La troupe les positionne alors en premières lignes pour engager rapidement les tanks ennemis, mais les barrages d'artillerie, préludes « classiques » à tout assaut, les mettent régulièrement hors d'état de combattre et ils peuvent être aisément capturés, du fait de leur position statique, par un ennemi qui mise sur sa mobilité. Il est alors préconisé de les retirer des premières lignes, de les remplacer par des blindés

plus manœuvrables et mieux protégés, et de les concentrer le long des chemins, plus en arrière.

■ PAK EN ZONE OUVERTE

Sur une zone ouverte, comme dans les plaines de Caen, le déploiement des pièces antichars lourdes se fait de manière inverse, comme le prouve l'utilisation faite par la *21. Panzer-Division* de ses *Pak*. De façon tout à fait inhabituelle, Les Allemands préférant la concentration des feux, les pièces sont largement dispersées, dans des positions soigneusement aménagées et camouflées, tout en pouvant se couvrir mutuellement. Par ailleurs, la *Generalinspektion der Panzertruppen*

indique que la transformation en « buisson roulant » des tracteurs d'artillerie a nettement fait chuter le taux de perte lors de leurs lents déplacements sur le champ de bataille.

■ ARMES/OBSTACLES ANTICHARS INDIVIDUELLES

Le rapport souligne la facilité d'utilisation de ces armes antichars portables. En effet, sur 537 coups au but enregistrés, 108 sont le fait de lance-roquettes *Panzerfäuste* et *Panzerschreck*. Ces derniers sont, au passage, largement capables de détruire un tank allié avec leurs munitions à charge creuse. Leur principal point faible se situe

dans la faible distance d'utilisation (aux alentours des 60 mètres), mais dans le bocage normand, il est « aisé » de monter des embuscades à courtes portées. En conclusion, il préconise le renforcement de ces matériels dans la lutte contre les blindés.

En revanche, l'efficacité des obstacles antichars semble difficile à quantifier pour la *Generalinspektion der Panzertruppen*, au point que des doutes sont émis sur le rapport investissement/efficacité. Les moyens consentis à leur érection semblent hors de proportion avec leur impact sur la progression des tanks ennemis. Mais ce constat est-il factuel ou politique ? Guderian ne fait-il pas indirectement le procès de Rommel pour mieux se placer auprès d'Hitler ? S'agit-il là d'une guerre d'égo ? La façon dont le *Führer* « gère » ses généraux est sans nul doute à l'origine de cette « course au favori ». ■



CHAPITRE

3

ROMMEL ? VISIONNAIRE ?

LE DILEMME DES PANZER-DIVISIONEN

Le nom d'Erwin Rommel reste fortement attaché au débarquement de Normandie, et pas seulement à cause de sa « clairvoyance » sur le lieu choisi pour l'opération « Overlord ». Mais le « Renard du désert » va très vite se trouver au centre d'une des plus terribles batailles internes au *III. Reich* : faut-il repousser les Alliés directement sur les plages ou garder les *Panzer-Divisionen* en réserve afin de contre-attaquer en bonne et due forme ? Car avec son évacuation vers l'Allemagne, c'est tout un concept tactique qui disparaît de Normandie.

■ REDÉFINIR LA MENACE

Au début du mois de novembre 1943, la situation est suffisamment difficile pour que Berlin commence à envisager un débarquement allié à l'Ouest. Ainsi, le 3 novembre, l'OKW souligne le risque à travers la directive n°51 en ces termes : « Le combat acharné et meurtrier mené depuis deux ans et demi contre le bolchevisme a soumis aux plus rudes épreuves la masse de nos forces militaires. Cela correspondait à l'ampleur du danger et à la gravité de la situation générale. Cette dernière s'est modifiée entre-temps. Le danger subsiste à l'Est, mais un autre plus grand encore se profile à l'Ouest : le débarquement anglo-saxon. À l'Est, l'immensité du territoire nous permet dans le cas le plus défavorable de perdre du terrain, même sur de vastes étendues, sans que le système nerveux de l'Allemagne soit touché à mort. Il en va différemment à l'Ouest. Si l'ennemi parvenait à y faire une large brèche dans notre défense, les conséquences en seraient rapidement incalculables. Tous les indices montrent que l'ennemi passera à l'attaque contre le front occidental de l'Europe au plus tard au printemps prochain et peut-être déjà plus tôt. »

Quelques jours plus tard, les Alliés débarqueront en Afrique du Nord lors de l'opération « Torch », et aucun officier supérieur allemand

n'est dupe : ce débarquement va aussi servir d'entraînement pour une opération de plus grande envergure en Europe. De plus, depuis le début de l'année, l'Afrique du Nord est perdue, sans aucun espoir de renverser la vapeur. La défense allemande doit donc se recentrer sur l'Europe, avec la France en première ligne. Jusqu'alors considéré comme la base arrière d'un *III. Reich* tourné vers Moscou, le pays devient la première ligne probable pour les

Allemands, qui ont déjà édifié des défenses sur les côtes de l'Atlantique (et méditerranéennes dans une moindre mesure). L'éventualité d'un débarquement allié pousse Berlin à adapter l'équipement de ses unités ; ainsi, les *Panzer-Divisionen* reçoivent davantage de chars et de canons automoteurs, tandis que les *Panzergrenadier-Divisionen* voient leur mobilité être améliorée par l'ajout de véhicules *ad hoc*. En plus de cet apport de matériel, de nouvelles





Par Loïc Becker

► La longueur du mur de l'Atlantique oblige les Allemands à réutiliser en masse des matériels pris à leurs adversaires, comme ici ce canon Bofors modèle 1938 de 40 mm, une arme adéquate pour contrer l'aviation alliée. Archives Caractère

Sauf mention contraire, toutes photos US Nara

► Lors de sa mission d'inspection du mur de l'Atlantique, Rommel trouve une situation alarmante où aucune des composantes des forces allemandes ne travaille en collaboration. Ainsi, la *Kriegsmarine* installe des défenses sans en informer la *Heer* et vice-versa. Ici, Rommel est en grande conversation avec l'amiral Ruge, rattaché à son état-major.



unités alors en formation ou en convalescence sont envoyées en France. Avec un but avoué : si l'adversaire parvient à débarquer (et donc à créer une tête de pont), il faut le renvoyer à la mer en utilisant le plus d'effectifs possibles et les meilleurs matériels. La mobilité est au cœur de ces besoins : comme personne ne sait où le débarquement aura lieu, il faut permettre aux unités d'intervenir rapidement, car la réussite d'une telle opération sera décidée en l'espace de quelques jours seulement. Hitler, lui, ne s'entoure d'aucune illusion : il sait que sur le plan industriel les Alliés devancent l'Axe. Il est donc d'autant plus vital d'empêcher l'ouverture d'un front à l'Ouest depuis lequel les masses blindées alliées se répandraient jusqu'à Berlin !

■ ROMMEL, DÉSIGNÉ D'AVANCE

Se doutant bien que le futur débarquement en Europe approche, Hitler décide de s'intéresser davantage à la défense du littoral atlantique, qui jusque là ne tient que peu de place dans les préoccupations militaires du chancelier du *III. Reich*. Avant toute chose, il faut nommer un inspecteur qui doit établir l'état des lieux et redéfinir les besoins en cas de débarquement allié. Le choix de Hitler se porte sur Rommel, qui sert alors en Italie sous le commandement de Kesselring. Il existe plusieurs raisons à cela : malgré son échec en Afrique du Nord, Rommel demeure aux yeux du chancelier un excellent planificateur et un soldat qui sait

utiliser les blindés à bon escient. De plus – et l'argument est de taille – Rommel est le seul à avoir véritablement ferraillé contre les Alliés lors de la campagne d'Afrique du Nord : il est donc le plus à même à anticiper les possibles actions alliées, et *in fine* à préparer les meilleures contre-mesures. Il ne faut pas non plus sous-estimer le volet politique, car Rommel est très proche du pouvoir nazi et compte de nombreux appuis parmi les hiérarques du *III. Reich*. Enfin, pour le « Renard du désert », c'est aussi l'occasion de redorer son image, ternie par ses échecs au sein de l'*Afrika-Korps*. Mais la nomination de ce maréchal fraîchement distingué ne plaît pas à tout le monde ; comme à son habitude, Hitler rabat les cartes et bouscule l'ordre établi.



À commencer par von Rundstedt : lui, ce représentant de « l'ancien monde » prussien et de ses traditions, va devoir laisser un Rommel aux antipodes inspecter son secteur... sans être prévenu. En résumé, l'ancien chef de l'*Afrika-Korps* doit étudier les défenses littorales et donner des pistes de réflexion, sans oublier l'implication possible d'unités blindées. Mais la tâche s'avère plus générale, car Rommel doit aussi étudier l'organisation entre la *Heer*, la *Luftwaffe* et la *Kriegsmarine* qui seront en première ligne... sans oublier la possibilité d'amener des réserves. En fonction du lieu de débarquement, ces dernières sont plus ou moins éloignées, nécessitant donc de penser à leur acheminement et donc aux aléas qui en découlent. Il

faut penser au ravitaillement et à la manière de l'amener au front, en fonction bien sûr des différentes positions prévisibles des adversaires. Enfin, pour finir, sur le plan tactique, Rommel doit aussi considérer les potentielles opérations alliées et les répliques à mettre en place.

■ UN TRAVAIL DE TITAN

Commence alors pour le « Renard du désert » une véritable tournée d'inspection en Europe, qu'il démarre au Danemark. Mais très vite, alors qu'il termine en France, Rommel se rend compte d'une chose



▀ Les défenses les plus lourdes du mur de l'Atlantique se situent dans le Pas-de-Calais, là où les Allemands attendent le débarquement allié. Mais Londres et Washington connaissent l'état des défenses et n'y risqueraient jamais leurs troupes... AMC#E025191

◀ et ▶

La tournée d'inspection du mur de l'Atlantique de Rommel est un travail faramineux. Il est cependant entouré d'une myriade de conseillers et officiers de toutes armes, car les défenses ne sont pas toutes terminées et des améliorations doivent y être apportées. US Nara et Bundesarchiv Bild 1011-295-1596-12 (Kurth)

► Le choix de Rommel par Hitler pour mener la tournée d'inspection est avant tout pratique, car le « Renard du désert » est le seul à avoir véritablement affronté les Alliés en Afrique du Nord. Mais pas question pour Rommel d'avoir les mains totalement libres : il n'a qu'un rôle d'inspecteur et doit mener ses observations en relation avec les autorités sur place... qui ne voient pas d'un bon oeil ses « ingérences » dans leurs affaires.



importante : le mur de l'Atlantique n'est pas réellement prêt. Impossible, en l'état, de résister à une tentative de débarquement de la part des Alliés. L'inspecteur nommé par Hitler couche sur le papier toute une série de recommandation : améliorer la coordination entre les différentes composantes allemandes du secteur, un meilleur repérage pour faciliter

le travail de l'artillerie côtière, gêner le probable débarquement en installant des obstacles sur les plages... Pour Rommel, une telle opération demande de nouvelles tactiques. À rebours de l'art militaire allemand, il s'oriente donc vers une défense du littoral permettant de bloquer l'adversaire sur les plages, car ce dernier n'aurait pas la liberté de mouvement nécessaire

pour se dégager et ne pourrait pas y amener tout son matériel. Le 31 décembre 1943, Rommel finalise son rapport sur la situation avec des termes presque prémonitoires. Pour lui, le débarquement sera préparé avec de puissantes attaques aériennes, par des chasseurs-bombardiers et des appareils plus lourds, sans oublier les pièces des navires de guerre.





▶ Dans chaque secteur, Rommel inspecte les positions et cherche à rencontrer les officiers et les responsables. Ses bonnes relations avec l'organisation Todt participeront à la légitimation de son travail d'inspection. NAC

▶ Amplement retouchée (la carte est « caviardée »), cette photographie montre une apparente entente entre Rommel à gauche et von Rundstedt, à droite. Or le second, produit de la « vieille école », vit très mal l'inspection de Rommel et la remise en question de sa stratégie d'emploi des Panzer-Divisionen en Normandie. NAC



Le recours à des rideaux fumigènes est aussi envisagé, alors que des unités aéroportées seront transportées dans l'arrière-pays avant le débarquement. L'autre point qu'il souligne est la faiblesse des infrastructures défensives le long du littoral, qui ne sauraient résister à un pilonnage en règle provenant notamment des calibres importants de la flotte alliée. Le pire scénario serait une jonction entre les troupes aéroportées et les troupes débarquées sur les plages, scellant le sort des défenseurs ; c'est pourquoi la réaction allemande doit être rapide, soit en neutralisant les parachutistes, soit en empêchant la jonction. Dépourvus d'armes lourdes (les Allemands ont expérimenté la faiblesse des parachutistes en Crète, notamment), les parachutistes alliés seraient incapables de repousser des blindés et de tenir longtemps. De même, un débarquement sur une plage ne permet pas d'exploiter la profondeur nécessaire aux opérations de la guerre mécanisée.

Le verdict est donc clair : selon Rommel, la défense doit se faire le long des côtes, mais il faut aussi préparer la contre-attaque. Pour qu'elle soit lancée le plus rapidement possible, les réserves doivent donc être amenées au plus près... à une exception près : les Allemands ne savent pas exactement où va débarquer l'adversaire. La logique militaire désigne le Pas-de-Calais comme zone probable, mais Rommel n'est pas véritablement convaincu que les Alliés iraient se jeter sur la partie la plus défendue du front. Non, pour lui, les Alliés débarqueront un peu plus au sud, car l'arrière-pays, vaste et relativement dénué de relief, y permet de rassembler rapidement des unités blindées qui pourraient intervenir dans la réduction de la poche. « Il est très vraisemblable que l'ennemi fera porter son effort principal sur le secteur compris entre Boulogne et l'estuaire de la Somme et des deux côtés de Calais, où il bénéficiera des meilleures conditions de soutien de son artillerie à longue portée, de la route maritime la plus courte pour l'assaut et



le ravitaillement, et de la meilleure utilisation de ses forces aériennes. » écrit Rommel. Cela n'amène pas, au contraire, un relâchement de la défense sur le reste des côtes : la Bretagne et la Normandie demeurent des zones dites « à risque », et sont incluses dans les plans de protection contre une « invasion » alliée. Rommel y demande d'ailleurs le renforcement des mesures défensives, notamment l'arrivée de *Panzer-Divisionen* dans le Calvados... en vain.

■ LA PANZER-DIVISION, L'OUTIL AD HOC

Au vu de ses expériences en France en 1940 et en Afrique du Nord, Rommel n'ignore pas le potentiel offensif d'une unité blindée, d'autant plus que les *Panzer-Divisionen* sont maintenant rompues à l'exercice. Jusqu'alors situées dans la région de Paris, ces unités sont, selon le « Renard du désert », trop loin des possibles lieux de débarquement. Rommel n'ignore pas non plus que les voies de communication seront les premières à être frappées par l'aviation alliée, et ce afin de bloquer toute progression des renforts. Il estime qu'il est donc vital de les transférer non loin des possibles lieux de débarquement, et ce afin de leur permettre d'intervenir sans temps mort inconsidéré. Rommel connaît son adversaire, qu'il a combattu dans les sables d'Afrique du Nord, et notamment sa propension à ne pas lésiner sur le matériel. Déjà dans les sables de Libye et de Tunisie l'aviation alliée a fait payer un lourd tribut à l'*Afrika-Korps*, situation qui risque de se reproduire avec encore plus d'intensité en Europe. C'est en partie pourquoi Rommel veut

▲ Un Jagdpanzer IV de la 116. *Panzer-Division* (l'insigne au lévrier est reconnaissable sur le glacis). Grâce à sa silhouette basse, ce chasseur de chars bénéficie d'une solide protection, mais son emploi dans le bocage n'est pas idéal - le cas étant le même pour tous les *Panzer*. Bundesarchiv Bild_101I-496-3464-06 (Burchhaus)

repousser l'adversaire directement sur la plage, car laisser les Alliés progresser représente pour eux l'occasion d'opérer depuis des terrains d'aviation français. La présence de *Panzer-Divisionen* au plus près de la zone de débarquement est donc, pour Rommel, l'assurance de l'échec des opérations alliées, d'autant plus que ces derniers risquent de créer de grandes brèches localement dans le dispositif allemand. Mais cette tactique d'emploi va à l'encontre de tout ce qui est préconisé jusque là dans les cercles de généraux allemands, c'est-à-dire le recours à de grands enveloppements blindés. Ce qui peut se réaliser sur l'*Ostfront*, grâce à la profondeur du territoire, l'est difficilement en France, et les officiers supérieurs allemands (von Rundstedt le premier) voient d'un mauvais œil cette suggestion de Rommel. Une véritable guerre de tranchées idéologique bouleverse alors le corps des officiers allemands : d'un côté Rommel, de l'autre von Rundstedt ou encore von Schweppenburg, alors à la tête de la *Panzergruppe West*. S'ils sont sur la même longueur d'onde avec Rommel concernant la supériorité matérielle alliée (il serait de toute façon impossible de le nier), ils agitent aussi cet épouvantail : pourquoi masser des unités blindées dans un périmètre réduit et donc les mettre à portée de l'aviation et de l'artillerie de marine alliées ? Les deux parties donnent des arguments qui se neutralisent, retardant encore davantage la prise de décision tant attendue. Heinz Guderian, intronisé « arbitre » par Hitler, tranche : les réserves blindées ne doivent pas être amenées à portée de l'artillerie de marine alliée. La défense sur le littoral, chère à Rommel, est donc abandonnée. De plus, l'auteur de *Achtung Panzer !* ajoute que concentrer les forces en Normandie empêcherait une réponse rapide si le débarquement avait lieu ailleurs.



◀ L'artillerie alliée, qu'elle soit de marine ou terrestre, doit jouer un rôle important dans la réussite de la campagne en pilonnant les axes d'approche allemands.

▶ La circulation de nuit étant source de désorganisation (et de retards), les Allemands vont tenter de protéger leurs colonnes blindées de diverses façons : le camouflage (abondant en cet été 1944), ici un Sd.Kfz. 251, mais aussi la disposition de blindés antiaériens au sein des colonnes... avec plus ou moins de succès. Archives Caraktère

Cependant, Rommel n'en démord pas. Pour lui, laisser les *Panzer-Divisionen* plus loin (en région parisienne dans ce cas) est contre-productif et tue dans l'œuf toute probabilité de contre-attaque efficace. Si, en public, il accepte l'arbitrage rendu par Guderian, en privé c'est une toute autre chose : Rommel fulmine et décide de travailler de son côté. Après avoir identifié le Cotentin comme étant la plus partie la plus vulnérable du front normal, il demande à Jodl le 12 mai d'y déplacer la

12. *SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » ainsi que la 130. *Panzer-Lehr-Division*, en vain. À chaque demande, Rommel se heurte à un mur : soit ses homologues ne souscrivent pas à ses vues, soit ils vont contre son avis à cause de querelles intestines. Il s'avère que Rommel est le seul à véritablement comprendre le style de combat des Alliés occidentaux. Le « Renard du désert » n'est pas dupe à ce sujet : tous les autres généraux qui s'opposent à ses vues ont servi sur l'*Ostfront* et réfléchissent comme

s'ils allaient se trouver face à une vague d'assaut soviétique. Or, les Anglo-américains sont loin d'adapter les mêmes tactiques, et utilisent d'une manière plus appuyée l'artillerie et l'aviation ; de plus, contrairement aux Soviétiques, ils disposent d'une importante quantité de matériels de bonne qualité. Enfin, dernier point : les Anglo-américains sont méticuleux et planifient chaque opération à l'avance, envisageant les possibles variations afin de ne pas être pris au dépourvu.



■ UNE DÉFAITE ACTÉE D'AVANCE ?

Les manœuvres des uns et des autres vont miner les relations entre les généraux allemands en France jusqu'au mois de mai 1944, quand Hitler (qui jusque-là ne s'intéresse pas à la question) tranche à la demande de plusieurs officiers supérieurs. Le résultat final ne contente ni Rommel ni ses « adversaires » : les réserves blindées (quatre *Panzer-Divisionen*) ne seront pas déplacées près du littoral normand, mais devront rester où elles sont, tout en passant sous la houlette de l'OKW. C'est une victoire pour von Runstedt, et un désaveu cinglant pour le « Renard du désert », qui n'a donc sous son commandement que trois *Panzer-Divisionen* (21., 116. et 2. *Panzer-Divisionen*)... et encore : il n'a pas totalement la main dessus, puisque Hitler a le dernier mot sur leur positionnement, et qu'elles sont éparpillées. Si l'hypothèse de Rommel, c'est-à-dire un débarquement allié en Normandie, se réalise, alors seule la 21. *Panzer-Division* est capable d'intervenir dans les temps puisqu'elle est déployée près de Caen. La situation côté SS n'est pas meilleure, car les trois divisions blindées principales (« Leibstandarte », « Hitlerjugend » et « Götz von Berlichingen ») sont réparties entre la Belgique et Poitier, seule la « Hitlerjugend » pouvant intervenir rapidement au côté de la 21. *Panzer-Division*. En mai 1944, le travail préparatoire de Rommel n'a donc servi à rien puisque ses demandes de renfort ou de redéploiement des *Panzer-Divisionen* ont toutes été refusées. Pis : le « Renard du désert », après avoir fait ses calculs, insiste sur le fait qu'une contre-attaque en Normandie ne pourrait pas se dérouler avant J + 2... et pour cause : la division la plus proche, la



12. SS-Panzer-Division, mettrait deux jours à se rapprocher du front en ne voyageant que de nuit pour éviter l'aviation alliée. Ce transfert, s'il est effectué en pleine journée,

serait purement et simplement suicidaire. Rommel n'arrive pas à obtenir davantage que la promesse de récupérer la division si le débarquement allié se déroule en Normandie.



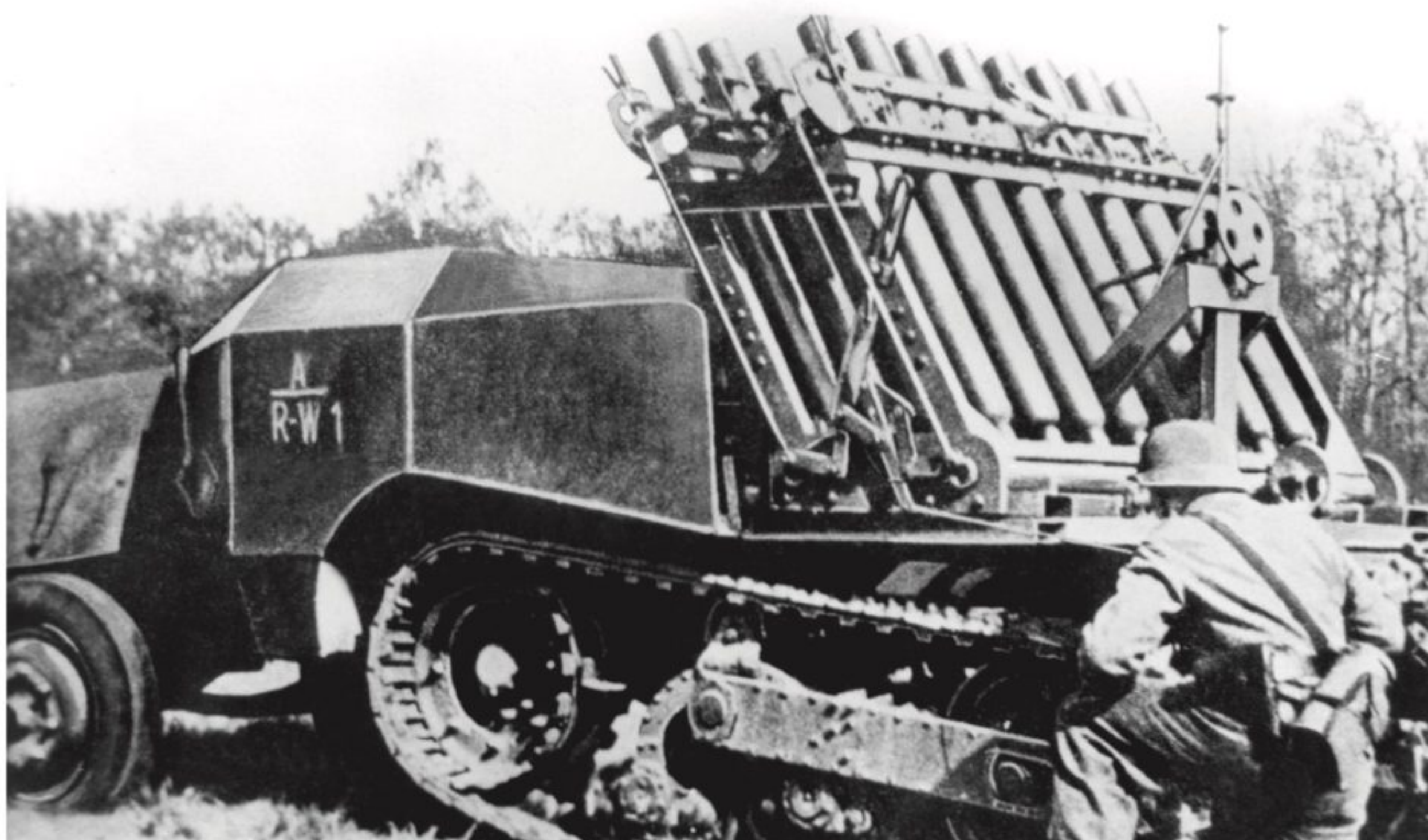
▲ Pour compenser les pénuries en matériels modernes, l'Armée allemande aligne des engins obsolètes comme ce chasseur de chars Panzerjäger 35R mit 4,7cm Pak 36(t).

◀ En plus des habituels Panzer, les Allemands peuvent compter en Normandie sur les « bricolages » du Baukommando « Becker ». Afin de combler le manque de véhicules blindés, Becker va mettre la main sur les chars français capturés en 1940 et les réarmer, à l'exemple de ce 10,5cm le.FH 18 (Sf.) auf Geschützwagen 39H(f), avant de les intégrer à la 21. Panzer-Division. Droits réservés



▼ Lors de sa tournée en Normandie, Rommel inspecte aussi les unités présentes sur zone. Or, seule la 21. Panzer-Division dispose de troupes pouvant réellement être employées en cas de débarquement dans le Calvados. Ici, Rommel inspecte une unité équipée de matériels du Baukommando « Becker ». NAC

► Autre réalisation particulière du Baukommando « Becker », ce Somua MCG de prise blindée et équipé de huit mortiers Brandt modèle 27/31 de 81 mm, eux aussi de prise. Archives Caraktère



Or, depuis 1943, les Allemands ont déjà été confrontés à plusieurs débarquements alliés, notamment en Italie, et à chaque fois leur défense statique a été incapable de repousser les assaillants. La tactique classique est donc à proscrire, et Rommel en est bien conscient, tout comme de plus en plus de généraux. Ces derniers commencent d'ailleurs, dès le mois de mai, à travailler sur des hypothèses

opérationnelles ; car au vu du débarquement allié, les Allemands devront donc agir sur une échelle non plus tactique mais tenant du théâtre d'opérations. Là encore Hitler s'oppose sur le principe : l'affrontement ne sera que tactique, car c'est le littoral qui doit être défendu. Celui-ci ne doit en aucun cas être percé, car cela entraînerait une véritable « inondation » de matériel allié bien difficile à arrêter.

Dans cette cacophonie ambiante, Rommel tient bon et continue de travailler sur le scénario d'un débarquement allié en France. Pour lui, trois cas se détachent par ordre de probabilité. Le premier devrait avoir lieu dans la partie nord de la France, entre la Loire et le Pas-de-Calais, et ce n'est pas un hasard si Rommel choisit des régions ceinturées par des grands fleuves. Ces derniers (Loire, Seine et

Somme) pourraient devenir, à condition d'être « fortifiées », des lignes d'arrêt empêchant les Alliés de progresser plus loin et laissant le temps aux réserves blindées d'être acheminées. Rommel n'exclut pas un débarquement dans le Pas-de-Calais mais le tient pour peu probable au vu des défenses allemandes qui y sont installées.

Le second cas serait un débarquement double, c'est-à-dire à la fois dans le sud de la France et au sud de la Seine. Afin de ne pas risquer l'isolation, les Allemands devraient donc se replier entre Paris et le quart nord/nord-est de la France pour y installer de solides lignes défensives. Enfin, le dernier cas serait un débarquement entre Bordeaux et Nantes. À travers ces études, Rommel comprend (ou a la confirmation) du manque de troupe en France pour les Allemands, qui seraient incapables de couvrir tout le territoire et devraient se retrancher dans le triangle Dunkerque-Paris-Bourgogne.

■ LES FAITS DONNENT RAISON À ROMMEL

Le 6 juin 1944, au milieu de la nuit, les premières troupes alliées atterrissent en France... dans le Calvados et dans le Cotentin. L'histoire est connue : Rommel est alors en Allemagne pour fêter l'anniversaire de sa femme avant d'honorer un rendez-vous avec Hitler. Mais les Allemands sont dans le flou : n'est-ce pas une opération de diversion ? La plupart continuent de penser (notamment grâce aux actions des Alliés) que le débarquement va avoir lieu dans le Pas-de-Calais.



▼ Le rapport rendu par Rommel sur les défenses en Normandie est très critique. De nombreuses incohérences existent, principalement liées à la coopération inexistante entre les armes. NAC



► En juin 1944, alors que Rommel est de retour en Normandie, les réunions s'enchaînent pour tenter de juguler la progression des Alliés. On distingue, sur ce cliché, de nombreux officiers de la Luftwaffe... qui sera pourtant incapable d'apporter son soutien aux troupes au sol. NAC



Alors que les troupes anglo-américaines prennent pied, les Allemands hésitent, lancent des mesures trop légères, et aucune contre-attaque rapide n'est menée. L'absence de Rommel dessert grandement les défenseurs, qui attendent l'arme au pied.

La seule réserve blindée disponible directement

près des plages est la *21. Panzer-Division*, et notamment le *Panzer-Regiment 22* qui peut aligner 117 *Panzer IV* Ausf. H. Mise en alerte quelques dizaines de minutes après que les premiers parachutistes ont touché terre, l'unité ne reçoit pas d'ordre direct de foncer sur les adversaires. Les équipages

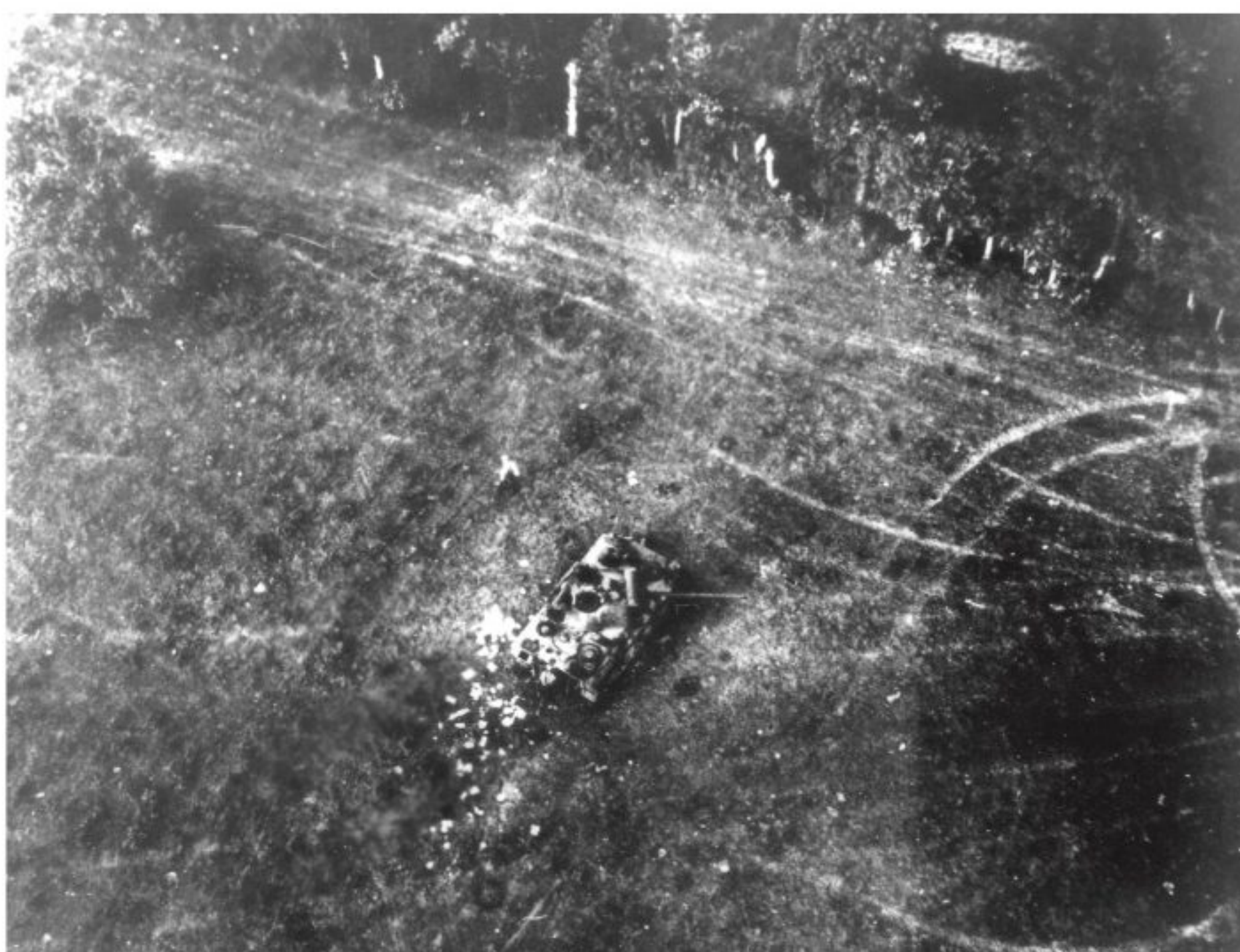
sont pourtant prêts, mais rien ne vient. Le *Generalleutnant* Feuchtinger, à la tête de la *21. Panzer-Division*, prend sur lui d'ordonner de foncer sur les parachutistes britanniques alors installés à l'ouest de l'Orne, mais c'est déjà trop tard : les premiers *Panzer IV* n'atteindront les plages que dans la soirée du 6

► Le Tiger n'a pas de véritable concurrent dans le bocage normand, mais c'est oublier qu'il est d'abord prévu pour le front de l'est. Sa pièce de 8,8cm est difficilement utilisable en espace cloisonné, d'autant plus que les Firefly britanniques, avec leur canon de 17pdr, veillent au grain... Archives Caraktère

► Rommel inspecte une portion du front normand, au début du mois de juillet, en compagnie de Sepp Dietrich, le chef de la *1. SS-Panzer-Division* « Leibstandarte-SS Adolf Hitler » alors présente sur zone. NAC



juin... alors que les troupes alliées ont déjà sécurisé leurs gains. Pis : les *Panzer*, agissant dans la précipitation, se font contourner et détruire par les blindés britanniques sur leurs flancs. C'est un échec flagrant pour Feuchtinger, mais en général pour les Allemands qui perdent la meilleure occasion de repousser les Alliés à la mer. Si les conseils de Rommel avaient été suivis, au moins deux *Panzer-Divisionen* supplémentaires auraient pu intervenir dans le secteur... Il faut cependant noter que l'intervention de la 21. *Panzer-Division* a contribué à ralentir les forces anglo-canadiennes, qui ont alors pour ordre de pousser vers Caen mais ne parviennent pas à atteindre les faubourgs de la ville comme escompté. Ce n'est que le lendemain, le 7 juin, que les renforts allemands arrivent en Normandie, après avoir subi de nombreux dégâts comme l'avait prévu Rommel. La 12. *SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » a parcouru plus de 100 kilomètres harcelée par une aviation alliée omniprésente, tandis que la *Panzer-Lehr-Division* couvre près de 200 kilomètres dans les mêmes conditions. Hommes et machines sont épuisés par ce trajet, qui a parfois mis les mécaniques à rude épreuve : impossible de lancer une contre-attaque dès leur arrivée sur la zone. Les attaques aériennes alliées ont, en plus, totalement désorganisé les convois des *Panzer-Divisionen*, certains éléments étant à des kilomètres les uns des autres. Rommel ne se fait aucune illusion sur le sort du front allemand en Normandie, et s'en ouvre à certains de ses collègues et supérieurs dans les premiers jours de juillet. Arrivant au compte-goutte, les réserves allemandes doivent être réorganisées, mais les Alliés sont si énergiques qu'ils ne laissent pas le temps aux Allemands d'édifier une ligne défensive durable. Tout ce temps perdu est irrattrapable : le flot constant de matériel renforce les Alliés d'heure en heure, alors que les unités allemandes sont constamment sous pression, pilonnées par l'artillerie de marine, pressées par les blindés, harcelées par les *Jabos*. L'aviation alliée fait disparaître sous les bombes le QG de la *Panzergruppe West* le 10 juin, installé alors au château de la Caine. Ce n'est que le début d'une longue descente aux enfers pour les *Panzer*... ■



Les trois clichés de cette page

Rommel ne s'y était pas trompé : l'aviation alliée, omniprésente, va opérer des tailles à vif dans les colonnes allemandes en Normandie. Ces photographies aériennes montrent les ravages des *Jabos* qui attaquent les convois en train de monter au front. Les véhicules allemands n'ont qu'une solution : quitter la route, mais le terrain plat n'est en rien un gage de sécurité... Le Panther a fait les frais d'une explosion interne.



CHAPITRE

4

L'ENFER DU BOCAGE

TACTIQUES DE COMBAT AMÉRICAINES ET ALLEMANDES EN NORMANDIE

À l'aube du mardi 6 juin 1944, les forces alliées prennent pied en Europe continentale, débarquant sur les plages normandes sous la mitraille allemande. Formée de quelques dizaines de milliers d'hommes, cette « avant-garde » a pour mission d'établir une solide tête de pont, depuis laquelle plusieurs armées procéderont à la destruction méthodique des forces allemandes stationnées en Normandie. Ensuite, pour reprendre l'expression de « Ike » Eisenhower, débutera une « croisade en Europe » devant conduire les Alliés jusqu'aux frontières occidentales du Reich. Stratégiquement, il est prévu par Londres et Washington que l'estocade finale soit portée au plus tard au printemps 1945, au plus tôt avant la fin de l'année 1944. Mais avant d'envisager de parader sous les tilleuls d'une célèbre avenue berlinoise, encore faut-il vaincre Rommel et Rundstedt en Normandie et donc vaincre le bocage...

Si l'inquiétude domine pour ce qui concerne le débarquement en lui-même, les généraux britanniques et américains sont en revanche optimistes pour son exploitation vers l'intérieur des terres. Il est ainsi prévu que le *General Sir Bernard Montgomery*, qui préside aux destinées des troupes anglo-canadiennes et qui, depuis El-Alamein, jouit d'un grand prestige, s'empare de la capitale de Basse-Normandie, Caen, la « ville aux cent clochers », dès le premier jour des opérations. Or, on le sait aujourd'hui, non seulement la cité de Guillaume le Conquérant échappera à Monty le 6 juin, mais aussi les jours suivants. De fait, ce dernier mettra plusieurs semaines à se rendre maître de la ville, bataillant ferme contre plusieurs *Panzer-Divisionen* des *Waffen-SS* épaulées par des unités de la *Heer* et des détachements terrestres de la *Luftwaffe*. Au final, à force d'efforts et d'offensives plus coûteuses les unes que les autres, ce n'est que le 20 juillet 1944 que Caen, détruite à presque 70 % par les bombardements aériens, les pilonnages d'artillerie et les combats, sera totalement libérée. Dans les coulisses du *SHAEF* (Haut commandement interallié en Europe), les échecs répétés de Montgomery en feront ricaner plus d'un, à commencer par Patton qui, depuis les campagnes de Tunisie et de Sicile, nourrit un sentiment de mépris à l'égard du Britannique ; ce dernier le lui rendant bien, en le traitant avec condescendance et morgue.

Toutefois, côté américain aussi, les choses se passent mal. Comme les *Tommies* devant Caen, les *G.I's* de la *1st US Army*, commandée par Omar Bradley, vont eux aussi buter plusieurs

LE BOCAGE NORMAND





Par Kadari Yannis



◀ Vue aérienne du bocage normand photographié en 1944 par un appareil de reconnaissance allié. Comme on peut le voir sur ce cliché, le terrain est compartimenté du fait des haies et les axes de progression sont rares. En bref, c'est un véritable paradis pour ses défenseurs et un enfer pour les assaillants !

Sauf mention contraire, toutes photos US Nara

[1] - Contrairement à une idée répandue, le bocage n'est pas présent que dans les campagnes normandes puisque, avant les grands remembrements postérieurs à la guerre puis les bouleversements liés à la mécanisation de l'agriculture, on en trouvait aussi en Bretagne, dans le Maine, en Vendée, dans le nord de la France, dans le Berry, le Limousin, en Poitou-Charentes ou encore en Bourgogne ; de nos jours, des paysages similaires existent toujours dans le sud de l'Angleterre et sur le plateau de Herve, en Belgique.

semaines d'affilé sur le dispositif défensif d'un ennemi déterminé à ne rien lâcher. S'engagera alors dans le bocage – un terrain particulier et naturellement orienté vers la défensive – une effroyable guerre d'attrition. Une lutte sourde, parfois au corps-à-corps, durant laquelle tous les coups, y compris et surtout les plus tordus, seront permis, ce dans l'unique but de provoquer un maximum de pertes à l'ennemi ! Les espoirs alliés d'une victoire rapide en Normandie vont ainsi rapidement s'envoler. Et tandis que le vicomte d'El-Alamein piétinera dans les alentours de Caen, Bradley et ses officiers d'état-major ne pourront que constater l'échec des doctrines de combat académiques de l'*US Army* ; un échec quotidiennement souligné par des taux de pertes très élevés – si élevés, que « Ike » parlera

d'hémorragie – et une quasi-impossibilité de percer les lignes allemandes pour marcher vers le sud. La solution permettant de sortir de l'impasse du bocage viendra des troupes et des chefs œuvrant sur le terrain. Pour faire voler en éclats le cadenas défensif allemand, on verra différentes unités, d'infanterie mais aussi cuirassées, développer des tactiques ou bien des dispositifs techniques adaptés à la configuration du terrain.

■ LE TERRAIN

À leur décharge, il faut dire que les Américains, outre la combativité de « ceux d'en face », sont engagés sur un terrain effroyablement difficile et auquel ils n'ont pas été préparés :

le bocage ; de quoi s'agit-il exactement ? C'est un paysage rural créé et façonné par l'homme, où les parcelles cultivées, les vergers et les prairies, de surfaces comme de formes inégales, sont cernées de levées de terre dans lesquelles des haies de grands arbres ont été plantées afin de borner les propriétés et de limiter l'érosion des sols causée par les vents marins. En Normandie comme ailleurs [1], à leur base, ces haies sont encadrées de barrières en bois assorties de parapets en pierre – hauts de 1 à 2 mètres (voire plus) – recouverts d'une importante végétation faite de buissons d'épineux, de broussailles, de pieds de vigne sauvage. Des talus, des fossés, des mares et de petits canaux y ont été aménagés pour organiser le stockage et la distribution de l'eau.



L'habitat humain se compose généralement de fermes isolées aux murs épais et solides, de hameaux et de petits villages. Bâtisses et bourgs sont reliés les uns aux autres par de petits chemins creux recouverts d'une végétation si envahissante qu'elle forme des « tunnels de verdure ».

Le bocage s'est révélé si bien adapté à l'élevage en pâturages et aux cultures, y compris celle des arbres fruitiers, dont les célèbres pommiers normands, qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles il a artificiellement été implanté dans une bonne partie de la Basse-Normandie, épargnant uniquement les zones côtières et les alentours de Caen [2]. Fossés

et talus entravant le ruissellement et donc la dispersion des eaux de pluies, la végétation, entretenue sans relâche par les paysans, s'est alors faite de plus en plus dense au fil du temps, jusqu'à former un inextricable réseau de haies tout bonnement infranchissables, car épaisses de 2 à 5 mètres. Seuls un voire deux accès (chemins de terre étroits et encaissés) permettent de passer d'un champ à un autre, faisant du bocage un véritable labyrinthe végétal.

Campagne découpée en un immense patchwork de zones « étanches » permettant une défense dans la profondeur ; compartiments de combat variant de 100 à 400 mètres

maximum ; haies d'autant plus denses, que le printemps et le début de l'été 1944 ont été les plus pluvieux depuis ceux de 1900 ; axes de progression tortueux et si étroits que deux véhicules ne peuvent y rouler de front ; succession de collines en pentes douces, jusqu'aux hauteurs d'un plateau courant le long de la ligne Coutances – Saint-Lô – Bayeux et culminant à 200 mètres ; présence de nombreux petits cours d'eau et de zones inondées ou marécageuses ; bâtiments robustes disposant souvent de vastes dépendances idéales pour y camoufler troupes et matériels ; difficultés pour l'aviation de procéder à des repérages du fait de la végétation ; etc.

Bref, le bocage normand est un cauchemar pour ceux en charge de le conquérir et une bénédiction pour ceux qui s'y défendent, tant les possibilités de camouflage et d'embuscade y sont nombreuses, sans oublier que le mouvement tournant y est impossible faute d'espace pour manœuvrer. Ceci est d'autant plus vrai que si l'*US Army* dispose



[2] - *Grosso modo*, il s'agit du secteur britannique de l'été 1944 où le bocage est quasiment absent, même si l'on y trouve quelques bosquets. Les champs y sont plus grands et moins irrigués que dans l'Ouest et les routes goudronnées plus nombreuses. De ce fait, le terrain est plus « roulant ». Cela facilitera aussi bien les mouvements des chars, et donc les opérations mécanisées, que l'établissement de terrains d'aviation avancés destinés aux chasseurs-bombardiers alliés.

◀ & ▶ Durant la campagne de Normandie, l'infanterie américaine sera souvent mise en cause par les chefs alliés qui considèrent qu'elle manque singulièrement d'allant et de combativité. À sa décharge, il convient de rappeler que durant presque tout le mois de juin 1944 elle ne sera guère épaulée par les tankistes, alors même qu'elle livrera bataille sur un terrain auquel elle n'a jamais été préparée ! Pour ne rien arranger, les appuis d'artillerie ou même aériens seront rendus difficiles du fait du terrain.

► Le Batteriechef d'une *Sturmgeschütz-Abteilung* fait le point avec ses hommes avant de passer à l'action. Sur le tube du *StuG III Ausf. G* (mantelet du canon en forme de groin de cochon), les anneaux de victoire sont là pour souligner le « savoir-faire » de l'officier ! De l'aveu même des *Panzersoldaten* ayant combattu en Normandie, le *StuG III* ou *IV* fut certainement l'engin blindé allemand de combat le mieux adapté au bocage. Chassant à l'affût, avec sa silhouette basse et son canon puissant, il remporta en effet nombre de succès !
Bundesarchiv Bild 1011-299-1821-09A

◀ Des Sherman (celui qui est au premier plan porte encore son *Fording Kit*, un dispositif lui permettant d'accroître ses capacités de franchissement de cours d'eau) progressent dans le bocage en emportant avec eux des groupes de combat d'infanterie mécanisée (une tactique qui sera très prisée au sein de la *2nd Armored Division*). Stationnés contre une haie, les deux *Half-Tracks* au second plan permettent de prendre la mesure de ce que représentent les haies du bocage en termes de volume de végétation : sans dispositif spécial ou l'aide du Génie d'assaut équipé d'explosifs, il est impossible à un char léger ou moyen de pouvoir se frayer un chemin dans un tel environnement.



d'une impressionnante gamme de moyens d'appui feu, à commencer par une artillerie nombreuse, bien équipée et aux généreuses dotations en munitions, le bocage gêne l'observation à longue et moyenne distances, ce qui n'ira pas en simplifiant la tâche des artilleurs et des observateurs avancés ; pour leur part, les Allemands n'auront pas un tel souci, puisqu'ils auront pris le soin de repérer et de marquer le terrain dans le cadre de la préparation à leur défense, en utilisant une multitude de ruses. Autre difficulté inhérente à la structure même d'une Armée américaine très motorisée : les routes goudronnées ne sont pas légion et celles en terre, à cause de pluies à répétition, sont en mauvais état, au point de

considérablement ralentir les convois. Quant à circuler en dehors de ces quelques axes et à s'aventurer en tout-terrain, c'est prendre le risque de rentrer dans un champ de mines et de ne jamais en ressortir...

■ LA « BATAILLE DES HAIES »

Au début du mois de juillet 1944, soit trois semaines après le débarquement de Normandie, la *1st US Army* accuse un retard de l'ordre de quinze jours sur son calendrier d'objectifs tel que défini par les stratèges du *SHAEF*. À J + 14, soit le 20 juin, celle-ci aurait déjà dû se rendre maîtresse d'une ligne allant de Lessay à Caumont, *via* Saint-Lô ; or, c'est

loin d'être le cas, puisqu'à titre exemple, la ville de Saint-Lô, en ruines, ne sera libérée que les 18-19 juillet.

Bien évidemment, il ne faut pas être grand clerc pour comprendre les raisons de ce décalage : non seulement « l'Allemand » se bagarre mais, en plus, il le fait sur un terrain favorisant ses actions défensives. En revanche, ce qui est plus surprenant, surtout au regard des moyens de reconnaissance aérienne dont il dispose et des renseignements collationnés auprès de la résistance française, c'est le fait que nombre de responsables militaires américains de haut rang, comme Bradley, Collins ou encore Gavin, de la *82nd Airborne*, semblent découvrir ce qu'est le bocage et les problèmes qu'il engendre à leurs troupes !



► Fallschirmjäger servant un canon antichar 7,5cm Pak 40 à l'entraînement, peu avant le débarquement de Normandie. La pièce, redoutable de par sa puissance, est admirablement camouflée à l'aide de branchages frais. Le bocage est idéal pour les embuscades, à condition toutefois de respecter les règles élémentaires du camouflage (ombres, forme, etc.). La plus importante consiste à régulièrement changer la végétation employée car, lorsqu'elle se fane, elle peut radicalement changer de couleur et ainsi trahir la position camouflée.
Droits Réservés



En matière de planification militaire, on fait mieux... mais il y a pire ! Car, s'il se trouve que les grands chefs n'ont pas la moindre idée des particularités du secteur sur lequel leurs formations vont évoluer, cette méconnaissance est aussi partagée par les officiers subalternes qui commandent les troupes sur le terrain ! Une étude postérieure à la bataille de Normandie, menée auprès d'une centaine d'officiers et ayant pour sujet leurs connaissances du bocage (avant d'y combattre), a ainsi montré qu'aucun de ces hommes n'avaient été correctement renseignés avant leur arrivée en France ; tous se sont dit « **grandement surpris** », à l'image du *Captain Folsom*, chef de compagnie au *329th Infantry Regiment* de la *83rd Division* qui déclarera : « **je n'avais jamais arpenté un terrain comme celui-là et le bocage et ses spécificités tactiques n'ont pas été pris en compte lors de nos entraînements**

avant le débarquement. » Cette méconnaissance coûtera cher aux GI's. D'autant qu'il est une règle d'or dans « l'art de la guerre » : un obstacle, naturel ou non, ne vaut que s'il est défendu. Or, en la matière, les Allemands vont exceller et ne rien « lâcher » !

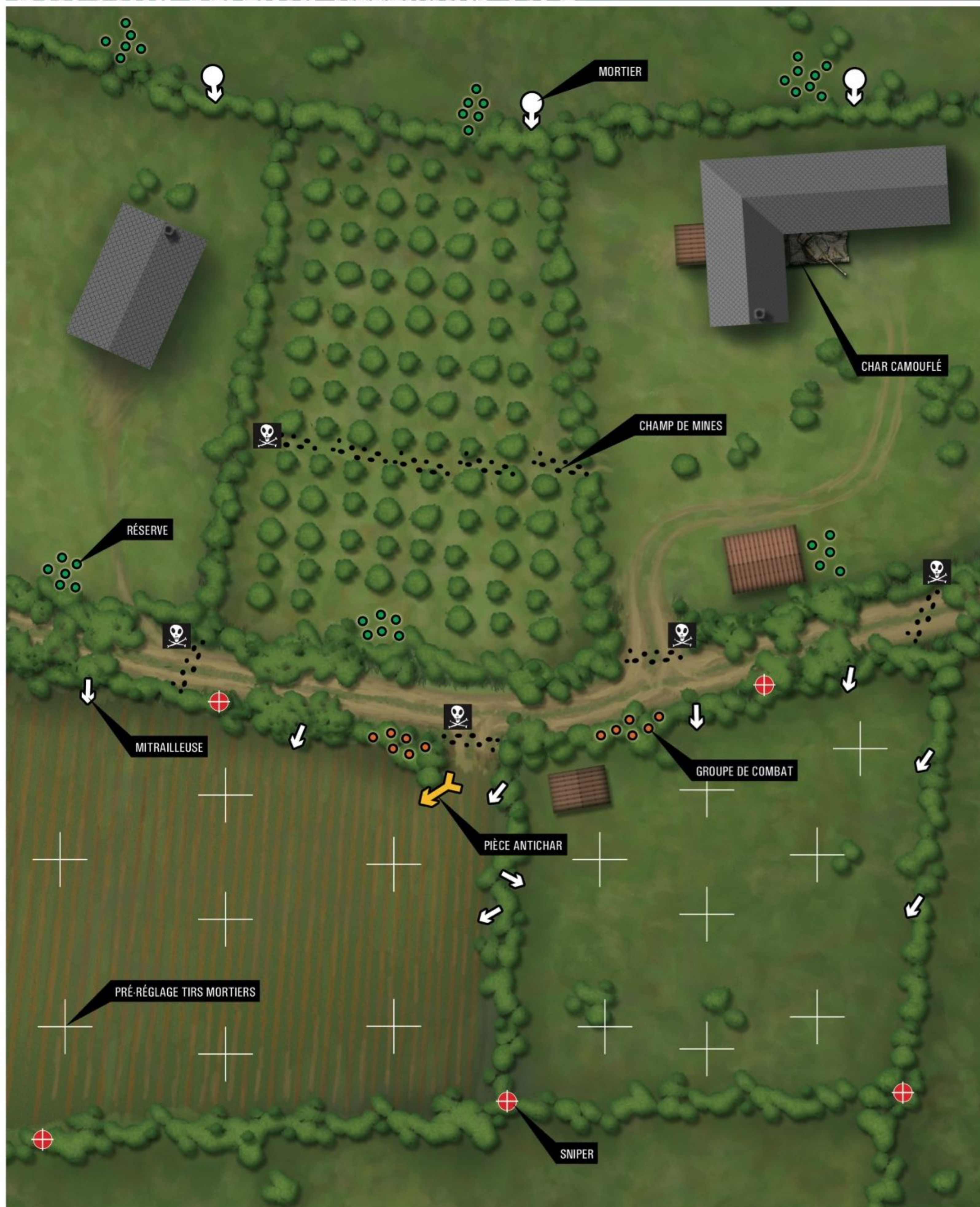
■ LA DÉFENSE ALLEMANDE

En fait, dire que les Allemands ont bien structuré leur défense serait un euphémisme. En réalité, tout a été pensé pour freiner puis stopper l'ennemi, en lui infligeant des pertes maximales, en utilisant le bocage dans toute sa profondeur et en employant ses innombrables ressources tactiques.

► En Normandie comme sur l'*Ostfront*, en Italie ou ailleurs, le « 88 » fera régner sa loi, détruisant un nombre élevé de chars et véhicules adverses. Toutefois, le terrain compartimenté du bocage n'était guère adapté à son usage à longue portée. C'est pourquoi il fut principalement employé en étant posté sur des hauteurs afin de couvrir les axes d'approche. Il procéda aussi à des tirs contre des concentrations de troupes adverses.
Bundesarchiv Bild 101I-720-0315-04A



DISPOSITIF DÉFENSIF ALLEMAND TYPE



La ligne principale de résistance (LPR) allemande est établie sur toute la profondeur du champ défendu (les accès sont barrés par des champs de mines). Sur l'avant, camouflés dans les haies ou bien postés dans des arbres, se tiennent des snipers. Les mitrailleuses ont pour mission de clouer au sol l'ennemi grâce à des tirs rasants, tandis qu'une pièce antichar veille en cas d'assaut blindé. Une fois les Américains stoppés au milieu de l'herbage, des tirs de mortiers pré-réglés sont déclenchés tandis que les snipers s'en prennent aux cadres (officiers et sous-officiers). En arrière, des réserves se tiennent prêtes à intervenir. C'est aussi le cas d'un ou deux engins blindés (chars ou canons d'assaut). Ceux-ci sont camouflés près (ou dans) d'une bâtisse grâce aux ombres de la construction.

« Les fantassins américains ont une drôle d'habitude : après avoir fait feu, ils se jettent toujours au sol puis roulent une ou deux fois du côté droit ! Sachant cela, il est assez simple de les cueillir ! »

Témoignage anonyme d'un parachutiste allemand.

« Lors des assauts, avant de repartir de l'avant, j'ai remarqué que les Américains s'arrêtent souvent en pleine course pour poser un genou au sol et observer le terrain. Lors de ces pauses, ils forment des cibles idéales. En zigzaguant et en se mettant à couvert, ils nous compliqueraient la tâche ! »

Témoignage anonyme d'un sniper allemand.

« La coopération entre les chars et l'infanterie ennemie [américaine] est mauvaise. Les blindés ont tendance à attaquer seuls, sans escorte d'infanterie, et trop près les uns des autres pour pouvoir s'appuyer mutuellement, ce qui en fait des cibles faciles pour nos « casseurs de chars ». Une fois les chars neutralisés, il est aisé de s'occuper de l'infanterie. »

Témoignage anonyme d'un Panzer-Grenadier allemand.

« Lorsqu'ils établissent un plan de feu défensif, les Allemands prennent le temps de marquer, grâce à des repères variés, tous les couverts pouvant être utilisés par nos troupes. J'ai ainsi vu un groupe antichar américain, en train d'installer son canon dans un emplacement venant à peine d'être conquis, être réduit à néant par des obus de mortier tirés avec une précision mortelle, à la dizaine de centimètres près ! »

Témoignage anonyme d'un fantassin américain.

« Outre les pièces antichars de 7,5cm ou même de 5cm, dans le bocage, le meilleur matériel pour chasser les Sherman fut le StuG ! Sur un tel terrain, il était supérieur à n'importe lequel de nos Panzer, y compris lourd. »

Témoignage anonyme d'un tankiste allemand.

« À cause de la supériorité numérique des Américains et de leur abondance de matériels et d'armements, pour survivre, il fallait se ravitailler et faire mouvement la nuit et combattre le jour. Quant à dormir, c'était une autre affaire ! »

Témoignage d'un Panzer-Grenadier allemand.

Les lignes avancées allemandes sont formées de points d'appui interconnectés les uns aux autres ; chaque champ, chaque ferme, chaque bosquet, chaque chemin est défendu par un groupe de combat structuré autour de fantassins capables de passer de pâturage en pâturage en employant un réseau complexe de cheminements balisés. Ainsi, dans le cas où les défenseurs d'un secteur seraient « dépassés » lors d'un assaut ennemi, des groupes voisins ont la possibilité de venir les renforcer dans des délais brefs et sans que les Américains ne puissent, à aucun moment, les repérer. Au-delà de ces positions avancées, souvent protégées par des champs ou des marais de mines et d'innombrables « pièges à con » [3], les tacticiens allemands ont privilégié une défense de zone. Celle-ci s'appuie sur des positions préparées de longue date et des lignes intermédiaires parsemées de fortifications de campagne camouflées avec un art certain. C'est dans cet hinterland que stationnent aussi les réserves, les pièces d'artillerie légères, les Panzer et les canons d'assaut (StuGe) pouvant être mobilisés pour contre-attaquer.

Toutefois, au-delà de ce tableau général, il convient de comprendre que la plus petite « unité défensive » est ni plus ni moins que le champ. Les Allemands ont en effet pris le soin « d'individuellement » imaginer la défense de chacune des prairies sous leur

contrôle pour les transformer en chausse-trappes dont aucun ennemi ne devra sortir vivant ; si globalement la structure de ces dispositifs défensifs est similaire d'un herbage à l'autre, elle est en revanche adaptée à la micro-géographie de chacun d'entre eux ; « personnalisée » en quelque sorte. Dans ce registre, le tandem mortel mêlant armes à tir direct (mitrailleuses, fusils-mitrailleurs, etc.) et à tir indirect (mortiers, obusiers, etc.) est roi.

Schématiquement, la tactique des troupes allemandes est toujours la même : elle se résume à tout mettre en œuvre pour transformer un paysage bucolique en un affreux mouvoir ! Dans un premier temps, les MG-34 et 42, embossées et camouflées au pied des haies du bocage, prennent sous leur feu croisé les assaillants progressant au milieu du champ, tandis que des armes plus légères ou d'autres mitrailleuses « quadrillent » les côtés dudit champ (souvent minés) afin d'empêcher les Américains de s'y abriter ; il s'agit de canaliser l'ennemi, de le stopper au moment voulu et de lui « faire baisser la tête ». Les GI's réagissent alors, soit en se repliant (ce qui les contraint à fuir en tournant le dos à l'ennemi avec les conséquences que l'on imagine), soit en essayant de se mettre à couvert ; toutefois, avant d'en arriver là, dans quasiment tous les cas, leur premier réflexe – directement hérité de leurs classes – consiste

à se jeter au sol pour y ramper ou à rouler sur le côté en attendant que « l'orage passe ». Or, cette situation est précisément celle que les Allemands attendent. Outre qu'elle offre à leurs tireurs d'élite la possibilité d'accroître leur tableau de chasse, elle donne surtout le signal pour la phase n°2 du plan défensif. C'est en effet lorsque l'ennemi est cloué au sol par les mitrailleuses que les mortiers, ou plus rarement des obusiers, entrent dans la danse en pilonnant le champ avec une diabolique précision ; celle-ci étant rendue possible par l'établissement de plan de feu rigoureux et un système de préréglage. Bloqués par les mitrailleuses, éliminés un à un par les snipers, massacrés par les obus de mortier qui explosent parmi eux, les assaillants n'ont alors que peu de chances d'en réchapper ; il est d'ailleurs révélateur de considérer que 75 % des pertes mortelles consenties par les fantassins américains dans le bocage ont pour origine des obus de mortier !

Au fil de la bataille du bocage, les Allemands vont n'avoir de cesse d'améliorer leurs tactiques et leurs dispositifs. Les nids et les emplacements des mitrailleuses seront creusés au cœur des haies elles-mêmes, et non plus à leur pied, ce qui rendra le repérage de ces armes quasiment impossible ; sans compter avec le surcroît de protection apporté en cas de pilonnage d'artillerie ou d'attaque aérienne. Chaque pré sera relié aux prairies limitrophes par des réseaux de tranchées ou des boyaux indétectables depuis le ciel, car savamment camouflés à l'aide de branchages ; ces derniers étant régulièrement remplacés pour éviter que les couleurs de la végétation fanée ne ressortent dans l'océan de verdure qu'est le bocage. Des réseaux de téléphones de campagne, parfois très complexes, apparaîtront pour coordonner les efforts des uns et des autres. Des stocks de munitions seront enterrés tandis que de fausses mines, des leurres censés ralentir « l'Américain », seront enfouies. Etc.

Les tactiques aussi vont évoluer. C'est ainsi que les snipers, postés à mi-hauteur dans les arbres, opéreront de plus en plus librement ; s'infiltrant de nuit dans les lignes américaines, ils combattront de jour, en harassant les troupes adverses. Dans le bocage, la lutte antichar, aussi, va prendre une tournure nouvelle, jamais vue même, hormis peut-être dans le cadre des combats urbains. À courte portée, les « casseurs de chars » vont faire

[3] - Dans tous les témoignages de soldats américains engagés en Normandie lors de l'effroyable été 1944, il ressort que les Allemands faisaient grand usage de ces redoutables subterfuges consistant à piéger, avec des explosifs ou à l'aide d'une mine, une multitude d'objets et de matériels, plus ou moins anodins et, en apparence, abandonnés sur le terrain ; des objets fort goûtés par les chasseurs de souvenirs débarqués du Nouveau continent toujours prompts à ramasser tout et n'importe quoi pour le ramener au pays... Nombreux ont ainsi été les GI's à mourir ou à être gravement blessés pour un simple casque ennemi, un vieux pistolet ou même une gourde !



grand usage de leurs redoutables *Panzerfauste* et *Panzerschreck* en employant au mieux le terrain pour s'approcher au plus près de leurs proies, tandis que les *Tellerminen* prélèveront un lourd tribut dans les rangs des *Tankers*. Dans certains cas, les premiers conduiront même les équipages des Sherman vers les secondes ou des « couloirs de feu » battus par des pièces à tir rapide, tels des 2cm et 3,7cm de la *Flak* légère employés en tir tendu, « hausse à zéro ». Des canons qui, à de courtes distances, du fait de leur cadence de tir, peuvent être très destructeurs pour un char léger et dangereux pour un engin moyen. À plus longue portée, dans les zones s'y prêtant, les *Panzerknacker* seront relayés par l'artillerie antichar équipée de pièces de 5cm et 7,5cm. Enfin, plus rare sera l'emploi du célèbre « 88 », du fait du peu de profondeur des compartiments de combat. Ils seront néanmoins engagés, de temps à autre, depuis des hauteurs dominant le champ de bataille.

■ L'ÉCHEC DES GI'S

On l'a vu, en juin 1944, les officiers américains, du simple lieutenant au plus célèbre des généraux, découvrent le bocage, sans y avoir été préparés. Dans ce contexte, les chefs de compagnie chargés de mener les assauts et de déloger les Allemands se contentent d'appliquer les tactiques leur ayant été instruites durant leur formation. Malheureusement pour les *GI's*, ces dispositifs offensifs conventionnels vont s'avérer inadaptés au terrain ainsi qu'à la défense allemande ; et les pertes seront lourdes.

Ainsi, en Normandie, comme en Tunisie, en Sicile ou en Italie auparavant, les compagnies américaines attaquent systématiquement en étant déployées en ligne : deux *Platoons* de fantassins à l'avant, un troisième en réserve, progressant à environ 50 mètres en retrait des deux premiers, et, enfin, le *Weapons Platoon* avec les armes collectives fermant la marche. Comme de juste, si ce dispositif, somme toute très classique, revêt un intérêt certain sur un terrain découvert sur lequel les assaillants peuvent manœuvrer, il est en revanche catastrophique dans le bocage : non

seulement les soldats se retrouvent groupés les uns à côtés des autres (ce qui en cas de grenadage ou de pilonnage d'artillerie accroît d'une manière évidente les pertes) mais, en plus, les troupes de second rideau ne peuvent intervenir pour épauler celles qui sont en avant, au risque, dans le cas contraire, de leur tirer dans le dos... Pour finir, le fait de maintenir à l'arrière les armes collectives d'infanterie (M1918 *Browning Automatic Rifle* et surtout mitrailleuses) réduit de manière drastique la puissance feu des *Platoons* qui ne peuvent ainsi contrer celle des défenseurs.

▲ Tapi au pied d'une haie du bocage, ce *Fallschirmjäger* se prépare à faire feu avec son *Fallschirmjäger-Gewehr 42* (FG 42), une arme capable de tirer en rafale ou bien au coup par coup ; cette dernière caractéristique fit qu'elle fut parfois utilisée par les tireurs d'élite allemand. Bundesarchiv Bild 101I-720-0344-09

► La blessure est cette fois sans gravité... Toutefois, du 6 juin au 1^{er} juillet 1944, ils seront 100 000 *GI's* de la 1st US Army à être tués ou bien blessés !



« Les Boches ne manquent pas d'imagination, ni d'audace ! Un matin de juillet, peu avant l'aube, alors que nous faisons mouvement près d'un patelin en zone amie, le Sherman qui nous ouvrait la route a subitement été détruit par un coup de Panzerfaust sans qu'aucun ennemi n'ait été repéré. En arpentant le terrain, nous avons très vite compris : des Allemands s'étaient infiltrés de nuit puis avaient fixé un lance-roquettes au poteau d'une clôture. Ils en avaient ensuite relié le système de mise à feu à un filin en acier, lui-même tendu en travers de la route. Lorsque le char de tête a coupé le câble, la roquette à charge creuse est venue s'écraser à bout portant sur son flanc. Bilan : deux morts et un blessé grave. »

Témoignage d'un tankiste du 747th Tank Battalion.

« Au combat, seuls 15 à 20 % de nos fantassins ouvrent le feu sur l'ennemi ! »

General of the Army George Marshall.

« En moyenne, toutes unités confondues, au combat, un GI sur trois armé d'un fusil rate sa cible, certains par incompetence ou manque d'entraînement, d'autres pour des questions religieuses : interrogés, des soldats ont ainsi avoué avoir systématiquement tiré à côté de l'ennemi pour éviter d'avoir la mort d'hommes sur leur conscience. »

Army Ground Forces Board, ETO Reports.

« Un des pièges favoris des Allemands consiste à cisailer un câble de téléphone de campagne, à la faveur de l'obscurité, puis à miner les abords, avant de déguerpir, non sans avoir volontairement laissé un ou deux indices de leur passage (cisailles, casque, etc.). Lorsqu'un GI sera expédié sur place par son supérieur pour réparer les dégâts, il sautera sur une mine ou se prendra le pied dans un fil de pêche relié au détonateur d'une grenade. »

Army Ground Forces Board, ETO Reports.

« Les Américains utilisent leurs fantassins d'une manière beaucoup trop précautionneuse. S'ils les avaient employés comme les Russes, ça fait belle lurette qu'ils seraient déjà à Paris ou même sur le Rhin ! »

Témoignage d'un officier de la 275. Infanterie-Division.



Et ce n'est pas tout, puisque les assaillants ne peuvent guère tabler sur leurs appuis d'artillerie ou même le feu de leurs mortiers lourds ou légers. À l'inverse de l'ennemi qui a marqué le terrain pour déclencher des tirs pré-réglés d'une grande précision, les Américains, qui par définition le découvrent, ont besoin de tirer plusieurs salves de réglage. De ce fait, la profondeur réduite des compartiments de combat (moins de 200 mètres en moyenne) retient les chefs des compagnies d'assaut américaines de demander des appuis à cause des risques de tirs fratricides ; idem pour ce qui concerne l'aviation tactique.

Débouchant des haies à grand-peine, canalisés sur un axe de progression unique, esseulés au milieu d'un pré, sans appuis d'artillerie ni aériens, désorientés par un paysage toujours identique (dans le bocage, rien ne ressemble plus à un champ qu'un autre champ !) privés du feu de leurs armes collectives d'infanterie, les GI's sont donc, bien souvent, promis à une mort certaine face à un « Allemand » maîtrisant la situation et jouissant d'armes à très grande cadence de tir, comme la redoutable *Maschinengewehr 42*, théoriquement capable de « cracher » de 1 200 à 1 800 coups par minute ; un véritable hachoir... Même l'usage de renforts ne débouche sur rien, si ce n'est sur un encombrement du terrain qui ne peut profiter qu'à un ennemi avide de causer des pertes aux attaquants.

Le terrain difficile et des tactiques surannées ne sont toutefois pas les seules explications de l'échec des soldats du *General Bradley*. Le fait est que, dans de multiples unités, les rapports énoncent toujours les mêmes lacunes chez nombre de GI's : techniques de combat mal maîtrisées, manque d'agressivité, manque d'expérience des cadres, manque de coordination avec les autres armes (chars, artillerie [4], etc.), manque de sang-froid sous les tirs adverses, etc. Des « traits de caractère » que les prisonniers de guerre allemands évoquent eux-mêmes, bien volontiers, au fil de leurs interrogatoires ! En outre, curieusement, les Américains cultivent un sentiment d'infériorité technique sur le plan de leur armement, la plupart étant persuadés que le matériel allemand est de très loin supérieur au leur. Cette perception, exagérée, s'applique aux armes individuelles comme collectives. L'inexpérience des soldats est un phénomène aggravant supplémentaire puisqu'une fois accrochés par l'ennemi, ils ont tendance à se jeter au sol et à se figer sur place ; or, on l'a vu, c'est précisément ce qu'attendent d'eux les Allemands qui, à ce moment-là, peuvent en finir en déclenchant des tirs de mortiers. Cette forme « d'attentisme » américaine

[4] - Les rappels de l'état-major de la 1st US Army à l'attention de ses chefs de compagnie sont, à ce sujet, éloquentes puisqu'ils insistent, entre autres choses, sur le fait qu'après un tir de barrage sur les positions défensives ennemies, il convient que l'infanterie amie se saisisse sans tarder des dites positions...

facilite aussi les missions des snipers qui s'en donnent alors à cœur joie, comme le montre ce témoignage d'un chef de groupe de la 9th Infantry Division : « J'avais ordonné à mes hommes de progresser de couvert en couvert mais l'un d'eux fut mortellement blessé par un tireur d'élite allemand. Une seule balle avait non seulement suffi à abattre ce malheureux mais aussi à «figer» le reste du groupe ; pris de panique, ils étaient tous couchés au sol, immobiles. L'Allemand eut alors tout le temps d'affiner sa visée et il tua mes hommes, les uns derrière les autres, un à un ! »

Comme les fantassins, les tankistes américains éprouvent eux aussi les pires difficultés à combattre dans le bocage, mobilité et puissance de feu de leurs chars étant en quelque sorte neutralisées par la nature très compartimentée du terrain. Il est en effet impossible à un engin de 33 tonnes, qui plus est affublé d'une mobilité à peine correcte (comme un Sherman), de librement manœuvrer dans le bocage, *a fortiori* lorsqu'il opère en compagnie de plusieurs de ses congénères ! De fait, c'est un véritable enfer pour les *tankers* : les routes sont étroites, les mines omniprésentes (les Allemands en disposent de nouvelles chaque nuit, en se faufilant dans les lignes américaines), l'observation y est quasiment impossible, les haies et parapets infranchissables, les snipers pullulent (ce qui contraint les hommes à combattre volets et trappes blindés fermés) et, pour finir, les distances usuelles de combat sont totalement bouleversées : alors qu'en Europe de l'Ouest, en moyenne, les engagements de chars ont lieu à 400-800 mètres, dans les haies normandes, cette fourchette chute à 100-300 mètres, maximum. Toutefois, *Panzer*, moyens ou lourds, et *StuGe* ne sont pas forcément



les ennemis les plus courants et/ou les plus dangereux des équipages américains. Ceux-ci ont en effet plus à craindre des tireurs de *Panzerfaüste*, des *Tellerminen* et des pièces antichars embusquées pour prendre en enfilade une prairie, un croisement, un pont ou une simple ligne droite. La peur des « casseurs de chars » va d'ailleurs conduire les tankistes de la 1st US Army à prendre la très mauvaise habitude de passivement stationner à l'arrière des zones d'assaut, à la bordure des champs devant être investis par l'infanterie ; bien souvent, ils ne daigneront progresser que lorsqu'une zone aura été déclarée sécurisée par les fantassins... Cette absence de coopération char-infanterie

aura une double conséquence – funeste pour les uns comme pour les autres : elle obligera les *GI's* à monter seuls au combat, sans l'appui des Sherman, avec les effets évoqués plus haut, tandis que les blindés feront l'objet de tirs d'artillerie pré-réglés sur leur zone de concentration. Ces derniers occasionneront des pertes et contribueront à installer l'idée, dans tous les esprits, que l'ennemi jouit d'une supériorité tactique évidente sur les *Boys*. À la fin juin 1944, en plein milieu de la campagne de Normandie, on le comprend, les troupes américaines et leurs chefs sont donc confrontés à un défi de taille : briser les cadenas défensifs allemands, en épargnant au maximum leurs troupes. Les termes de l'équation à résoudre sont nombreux.

▼ et ► Au cœur du Bocage normand, dans le secteur du bourg de Barenton, des engins blindés de la 2nd Armored Division ont pris position pour pilonner les lignes ennemies (de la *Panzer-Lehr*) : on distingue un Sherman M4A1 (76) entouré de deux obusiers automoteurs 75 mm *Howitzer Motor Carriage (HMC) M8*. Au premier plan et ci-dessus, « Laxative » (sic), l'un des deux M8, est équipé du coupe-haies imaginé par le *Sergeant Culin*. On notera aussi la présence, en avant des chars, d'une équipe mortier.

◀ Évacuation d'un blessé sur un brancard jusqu'à une jeep sanitaire. La végétation, dense et luxuriante, pourrait presque faire penser à celle des îles du Pacifique, où les *Marines* s'étripent au même moment avec les Japonais. D'aucuns feront même la comparaison entre le bocage et Guadalcanal !



« Lorsqu'à proximité immédiate du front vous croisez l'épave d'un char ami ou ennemi, méfiez-vous, car elle pourrait abriter un tireur de roquettes anti-chars ! N'hésitez donc pas à expédier un obus dans cette carcasse, cela pourrait bien vous sauver la vie, à vous et à vos hommes. »

Témoignage d'un tankiste du 703rd Tank Battalion.

« En Normandie, stationner sur une route avec son char ou bien rouler à découvert en pleine journée équivaut à se tirer une balle dans la tête car si, par bonheur, les 88 allemands viennent à vous manquer, ce qui n'est guère dans leurs habitudes, il y aura toujours un de ces satanés pilotes américains de chasseur-bombardier qui, consciencieusement, vous réduira en bouillie ! Et c'est seulement après qu'il se posera la question de savoir dans quel camp vous pouviez bien être... si tant est qu'il se la pose un jour ! »

Témoignage d'un tankiste de la 2nd Armored Division.

« Dans le Bocage, les périls ne manquent pas pour les tankistes. Il y a d'abord les haies, infranchissables et qui canalisent vos mouvements le long d'axes que les Allemands n'auront pas manqué de piéger et de couvrir. Puis, dans l'ordre de dangerosité, viennent les « casseurs de chars », les mines, les pièces antiaériennes légères qui, à courte portée, font de gros dégâts, les antichars, les snipers qui s'en prennent aux chefs de char, et, enfin, les chars ennemis et les canons d'assaut. »

Témoignage d'un tankiste du 102d Cavalry Reconnaissance Squadron.

« En Normandie, si vous tombez sur un char ennemi, soyez certain qu'il ne sera jamais seul et que d'autres blindés ou bien des fantassins entraînés au combat antichar le flancs-garderont. Mieux vaudra alors vous replier et faire appel à l'aviation tactique ou à l'artillerie, que d'essayer de le tourner pour l'engager par le cul ! »

Témoignage d'un sous-officier de la 3rd Armored Division.

Citons-en quelques-uns : terrain hostile favorisant la défense, troupes allemandes rompues aux combats d'harcèlement, appuis aériens et d'artillerie inopérants ou bien dangereux pour les troupes amies, chars apparemment inefficaces, infanterie mal instruite combattant selon des tactiques inadaptées, etc. Bref, Bradley et les siens vont devoir « tout »

réinventer afin de forcer le dispositif ennemi et, enfin, percer vers le sud pour quitter la Normandie et entamer la libération de la France. Or, le bocage étant ce qu'il est, il est inenvisageable de procéder au contournement des résistances ennemies : une contrainte va donc demeurer intangible, les assauts frontaux se poursuivront.

LE LABORATOIRE D'ESSAIS NORMAND !

Le diagnostic posé par les stratèges américains sur le « mal rongeant leurs troupes » débouche sur un remède double : il convient d'offrir aux fantassins des appuis directs de calibres conséquents et de les faire combattre en parfaite coopération avec les équipages de chars ; idéalement, outre la mobilité tactique, il faut que les GI's puissent de nouveau évoluer au sein d'un dispositif interarmes, où blindés et pièces d'artillerie rempliront pleinement leurs rôles respectifs. Rapidement, il apparaît que l'artillerie de campagne ne jouera qu'un rôle secondaire (mais tout de même important) consistant à pilonner les arrières des secteurs ennemis attaqués, ceci afin de perturber la montée en ligne des renforts des Allemands et de les désorganiser. C'est donc vers le char que tous les regards se tournent alors. Avec un canon de 75 ou 76 mm et plusieurs mitrailleuses protégés par un épais blindage, il est à même de progresser aux côtés des GI's, de les appuyer et de neutraliser les menaces ennemies (nids de mitrailleuses, canons d'infanterie, etc.) ; cela n'est toutefois possible qu'à deux conditions *sine qua non* : que l'infanterie les protège et que les blindés interviennent directement dans les herbages concernés. Autrement dit que des solutions techniques soient trouvées pour que les Sherman puissent « vaincre » les haies du bocage en s'y frayant un chemin. Plus facile à dire qu'à faire... d'autant que l'expérience déjà acquise montre que l'ennemi demeure attentif à la moindre opportunité de « casser du char », notamment lorsque

► Char-Dozer dans ses œuvres. Il ne s'agit, ni plus ni moins, que d'un Sherman auquel a été greffée une lame de bulldozer montée sur un dispositif hydraulique. La machine est idéale pour créer des brèches dans le bocage ; malheureusement, ces engins sont encore rares en juin et juillet 1944 et les grandes unités de la 1st US Army devront avoir recours à d'autres méthodes pour vaincre le bocage.



► Gros-plan sur un coupe-haies tel qu'imaginé par le *Sergeant Culin* du *102nd Cavalry Reconnaissance Squadron*. L'invention du sous-officier aura une telle importance dans la suite de la campagne de Normandie que même « Ike » Eisenhower y fera référence dans ses mémoires de guerre, *Crusade in Europe*.

▲ M5 Stuart type de la bataille de Normandie : coupe-haies fixé à l'avant et sacs de sable sur le glacis, pour en renforcer la résistance en cas d'impact avec un perforant ennemi.

celui-ci présente son « ventre mou » en tentant d'escalader un obstacle.

Pour forcer le passage à travers les haies du pays normand, l'une des solutions consiste à utiliser des Sherman-Dozer, des chars équipés à l'avant d'une lame de bulldozer et imaginés pour déblayer les rues et les routes des ruines et des épaves qui les obstrueraient. Dans le cas qui nous intéresse, une fois une brèche ouverte dans la végétation, le Dozer se replierait afin de laisser place aux blindés traditionnels. Invention relativement récente, le Dozer se révèle efficace dans la plupart des cas de figure, hormis pour ce qui concerne les zones où le bocage est très épais. Outre cet inconvénient, deux autres problèmes surgissent cependant : le nombre de Sherman-Dozer disponibles est limité [5] et, surtout, son intervention constitue un excellent système de pré-alerte pour l'ennemi ; un ennemi qui sait qu'une fois que le bocage aura été détruit sur quelques mètres de large, des chars ennemis ne tarderont plus à faire leur apparition dans ce débouché, à l'issue d'un délai plus ou moins bref. Bien souvent, les Allemands n'auront



alors qu'à attendre le blindé de tête pour le détruire à coups de *Panzerfaust* ou de canon antichar ! Cependant, là comme ailleurs, et faute de mieux, le Dozer sera employé dans le cadre de plusieurs opérations offensives. Le Dozer ne pouvant être la solution miracle, des unités cherchent d'autres méthodes pour se libérer du carcan des haies. C'est par exemple le cas au *747th (Separate) Tank Battalion*, un bataillon de chars indépendant rattaché à la *29th Infantry Division*, où l'on a l'idée de faire voler en éclats le bocage à coups de charges explosives. Un premier test

est réalisé avec une douzaine de kilogrammes d'explosifs. Ceux-ci sont placés dans une cavité préalablement creusée au pied d'une haie, à même le talus, par des éléments du *121st Engineer Combat Battalion*. Et le résultat s'avère prometteur puisqu'une bonne partie de la végétation est soufflée. Toutefois, la trouée ainsi aménagée n'est pas assez large pour qu'un Sherman puisse s'y engouffrer.

[5] - En juillet 1944, la *1st US Army* réquisitionnera 278 lames de bulldozer pour les monter sur des Sherman, mais ces engins supplémentaires ne seront pas prêts dans les délais nécessaires.



Conclusion ? Il serait nécessaire de ne pas déposer 12 kilos d'explosif mais une bonne cinquantaine pour être certain d'obtenir l'effet escompté. Le raisonnement se tient mais il y a un hic : en moyenne, sur une distance d'un kilomètre, les chars sont amenés à rencontrer... une trentaine de ces « satanées » haies ! Et, bien que l'*US Army* soit la plus richement dotée de tous les belligérants de la Seconde Guerre mondiale, elle n'a pas les moyens immédiats d'assumer une telle consommation d'explosifs. Les stocks présents sur le continent et en Grande-Bretagne ne sont en effet pas pléthoriques, sans compter avec la chaîne logistique spécifique à mettre en place pour amener ces « bombes à retardement » jusqu'au front... Autre souci, les troupes du Génie chargées de creuser les fosses pour y placer les charges rencontrent les pires difficultés : les racines des arbres se mêlant à celles du reste de la végétation, le travail est pénible et long, même en utilisant des matériels de terrassement comme des marteaux-piqueurs pneumatiques ! Sans compter que c'est là, comme dans le cas du Dozer, une méthode qui ne manque pas d'alerter un ennemi qui a alors tout le temps de se préparer au choc [6]...

Pour au moins pallier ce dernier problème, les équipages du 747th (*Separate*) Tank Battalion ont alors l'idée de souder deux tuyaux longs d'environ un mètre et d'un diamètre de 16 centimètres à l'avant de leurs chars. Fonçant dans les haies de toute la puissance de leurs machines, ils parviennent

par ce biais à rapidement creuser des sortes de petits tunnels dans lesquels sont ensuite « enfournés » les explosifs et des obus de 105 mm [7] ; les essais sont une réussite et, rapidement, la plupart des Sherman du 747th sont modifiés de la sorte, des éléments de rails de chemin de fer remplaçant les tuyaux, ces derniers ayant tendance à se dessouder du nez des chars. Baptisée *Tank-Bumper*, une autre variante verra le jour. Il s'agira de fixer des barres de fer sur une armature en acier, à l'avant du blindé. Cette fois, plus question d'explosifs mais d'écrasement. Au ralenti, tourelle à « 6 heures » pour ne pas endommager le tube de son canon, le *Tank-Bumper* doit tout simplement avancer droit devant lui en « couchant au sol » les obstacles dressés sur sa route par le bocage. Le système fonctionne plus ou moins bien, si l'on excepte le fait que la suspension, le moteur et la boîte de vitesses du Sherman ainsi équipé souffrent considérablement du surpoids du butoir avant.

Les Américains ne manquant décidément pas d'imagination, d'autres méthodes pour vaincre le bocage vont naître ici ou là. La plus célèbre (et la plus efficace) est incontestablement celle mise au point par un sous-officier du 102nd Cavalry Reconnaissance Squadron, l'unité d'éclairage de la 2nd Armored Division. Originaire du New Jersey, affecté à la *E Troop* du 102nd, l'homme en question se nomme Curtis Culin ; il porte le grade de *Sergeant*. L'idée n'est pas à proprement parler la sienne, disons qu'elle aura collectivement émergé au sein

du *Squadron*, au fil de différentes discussions concernant les problèmes posés par le bocage. En revanche, c'est bel et bien à Culin que l'on doit le prototype du *hedge-cutter* (coupe-haies). Le principe en est simple : souder à l'avant des chars des « dents » ou « lames » d'acier permettant à la machine de sectionner et d'arracher la végétation à sa base. Les arbres ne sont plus déracinés mais leurs troncs sont broyés. Ironiquement, ces « dents » (des poutrelles retaillées) sont bien involontairement fournies par l'ennemi puisqu'elles proviennent des obstacles en acier – des sortes de tétraèdres aussi appelés « hérissons tchèques » – disposés par les Allemands sur les plages normandes afin que les péniches de débarquement s'y éventrent. Désigné *Culin's device* (dispositifs Culin) et présenté le 15 juillet 1944 au *General Bradley*, ce système est un succès, puisqu'il permet à n'importe quel M4 Sherman [8] ainsi pourvu de s'ouvrir sa propre voie dans le bocage, sans délai et sans faire appel à des troupes spécialisées ou à n'importe quel autre matériel. Bref, les troupes de la 1st US

[6] - Préparation pouvant passer par un tir de mortiers par-delà les haies : dans un tel cas, on imagine sans mal l'effet de l'explosion d'un obus, même de petit calibre, dans une zone où sont stockés plusieurs kilos de charges explosives...

[7] - À l'inverse des charges explosives, les obus de 105 mm ne manquent pas ! Leur ajout permet donc de régler la question des stocks d'explosifs disponibles.

[8] - En revanche, les M3 et M5, plus légers et moins puissants, rencontrent quelques difficultés à sectionner les haies les plus anciennes et donc les plus denses du bocage.



► L'équipage de ce M4A1 se prépare à paisiblement bivouaquer, quelque part en Normandie. « Paisiblement », voilà qui est peut-être un peu vite dit, car le terrain est truffé de mines et de « pièges à con », sans compter avec les snipers, les infiltrations nocturnes de l'ennemi et les tirs d'artillerie que les Allemands prennent un malin plaisir à déclencher dès que l'obscurité est tombée, afin d'harcéler les Américains et de désorganiser leur chaîne logistique (traditionnellement au sein de l'US Army, les rechargements des pleins d'essence et de munitions étaient réalisés de nuit).

► Sherman M4A1 (76) équipé d'un dispositif coupe-haies se frayant un chemin dans le bocage. Selon toute évidence, nous sommes loin du front car, dans le cas contraire, du fait de la menace permanente des snipers ennemis, les *tankers* auraient fermé les volets blindés de leur char ! À noter que, hormis le pilote, tous portent un casque lourd de combat...



Army tiennent avec les *Rhinoceros* ou *Rhino-Tanks* (surnom donné aux chars munis du *Culin's device*) la solution à leur problème de mobilité dans le bocage. Les Américains n'ayant pas la réputation de faire les choses à moitié, en moins de dix jours, du 14 au 25 juillet, environ 60 % des Sherman de la 1st US Army sont équipés d'un coupe-haies.

Le bocage étant désormais vaincu, reste à mettre à genoux les Allemands... Or, pour remporter la victoire en Normandie, les stratèges américains savent qu'il est impératif de renforcer la coordination entre les chars et les fantassins. Et comme les premiers sont « sourds » et « aveugles » une fois la bataille débutée, les seconds sont dans l'impossibilité

de directement communiquer avec eux. Certes, les uns et les autres disposent de postes radio mais... ils ne sont pas réglés sur les mêmes fréquences, hormis celui du chef de compagnie qui, généralement, se tient en retrait pour avoir une vue d'ensemble de la situation ! Là aussi, la solution viendra de la base, c'est-à-dire de la troupe.



► Un Sherman couvre un *Squad* de fantassins progressant le long d'une haie, en rampant. La pancarte indique que le secteur a été déminé.

« Lorsque l'artillerie allemande pilonne une zone, les snipers ennemis profitent du vacarme pour faire des cartons, sans que leurs coups de départ ne soient audibles ou repérables car ils utilisent une poudre spéciale. »

Army Ground Forces Board, ETO Reports.

« Les bons tireurs allemands ne tuent jamais leur cible du premier coup : généralement, il la blesse, souvent au ventre, car la douleur y est si affreuse que le malheureux hurlera en appelant à l'aide. Il y a alors fort à parier pour qu'un ou deux de ses camarades viennent à sa rescousse afin de lui prodiguer les premiers soins et d'atténuer ses souffrances. Et c'est justement ce qu'attend l'Allemand, car il aura alors l'occasion d'abattre un ou deux Américains de plus, avant d'achever sa première victime puis de choisir une nouvelle cible et de tout recommencer. »

Army Ground Forces Board, ETO Reports.

« En Normandie, si on ne veut pas crever, il ne faut pas aller chercher de l'eau dans une rivière ou un puits, pisser contre un poteau ou bien s'allonger dans une meule de foin car, une fois sur deux, les Boches auront miné ces coins. »

Témoignage anonyme d'un fantassin américain.

« Parmi les adversaires les plus dangereux des GI's en Normandie, il y a les cloches, car les Krauts les utilisent comme signal pour déclencher des tirs d'artillerie sur des zones pré-repérées. Lorsqu'elles sonnent, c'est que vous ne tarderez pas à vous recevoir du gros calibre sur le coin de la cafetière ! »

Témoignage d'un fantassin de la 29th Infantry Division.

« Les attroupements de soldats sous des arbres, à proximité de la ligne de front, sont dangereux car, disposant d'observateurs avancés, l'ennemi a développé une tactique basée sur des tirs indirects d'artillerie : il ne s'agit pas de viser la position de nos hommes mais de faire feu à environ trois mètres au-dessus d'eux, dans les arbres, avec un 88 ou bien un 105. Explosant à une telle hauteur, l'obus arrache, avec violence, une myriade de petits éclats de bois acérés qui agissent alors comme des shrapnels, provoquant des blessures graves parmi nos troupes. »

Army Ground Forces Board, ETO Reports.

Elle passera par un bricolage, l'installation d'un boîtier contenant un téléphone de campagne à l'arrière des chars, l'appareil étant relié par fil au compartiment de combat du char. Dans d'autres unités, le dialogue entre les tankers et les GI's sera rendu possible par l'emploi de talkie-walkie. Dans tous les cas, enfin, une gestuelle commune entre les « culs de plomb » et les « biffins » sera adoptée et, d'un simple mouvement de bras, les équipages sauront où et quand ouvrir le feu sur un ennemi désigné par les fantassins.

La question des appuis d'artillerie sera aussi traitée, en partie du moins, à défaut d'être totalement réglée. La réponse américaine passera par l'usage intensif d'avions légers L-4 Piper Cub ou L-5 Stinson Sentinel employés en guise de « mouchards ». Guidés par les pilotes et les observateurs embarqués, les artilleurs feront de grands progrès dans leurs réglages ; accessoirement, ils renseigneront aussi leurs camarades de l'aviation tactique, dont les pilotes des effrayants P-47 Thunderbolt. En revanche, ces petits avions non armés seront souvent victimes de la *Flak* légère ou même de quelques habiles mitrailleurs allemands.

En améliorant leurs techniques de coopération interarmes et en adaptant leurs matériels à l'environnement hostile qu'est le bocage, les

Américains se donnent ainsi les moyens de forcer leur route à travers les dispositifs défensifs adverses. Reste une dernière innovation à imaginer, celle des tactiques de combat. Or, comme on va le voir, celles-ci vont parfois être différentes d'unité en unité.

■ LES TACTIQUES D'ASSAUT AMÉRICAINES

Le retour au premier plan du char – qui a regagné en mobilité malgré le terrain compartimenté – aux côtés des fantassins ouvre à ces derniers de nouvelles perspectives. De fait, un char, c'est deux mitrailleuses et un puissant canon, le tout protégé par une carapace d'acier, capables de réduire au silence les points de résistance ennemis. Fort de cet appui direct, les fantassins peuvent de nouveau manœuvrer et se déployer, tout en désignant les cibles à détruire aux tankistes par le biais du téléphone « de bord » ou même en arrosant un point précis du bocage avec des balles traçantes.

Rapidement, sur l'ensemble du front de la 1st US Army, à tous les niveaux, les chefs testent des méthodes d'engagement adaptées à la situation. Des exercices sont organisés sur les arrières alliés, en prenant en compte

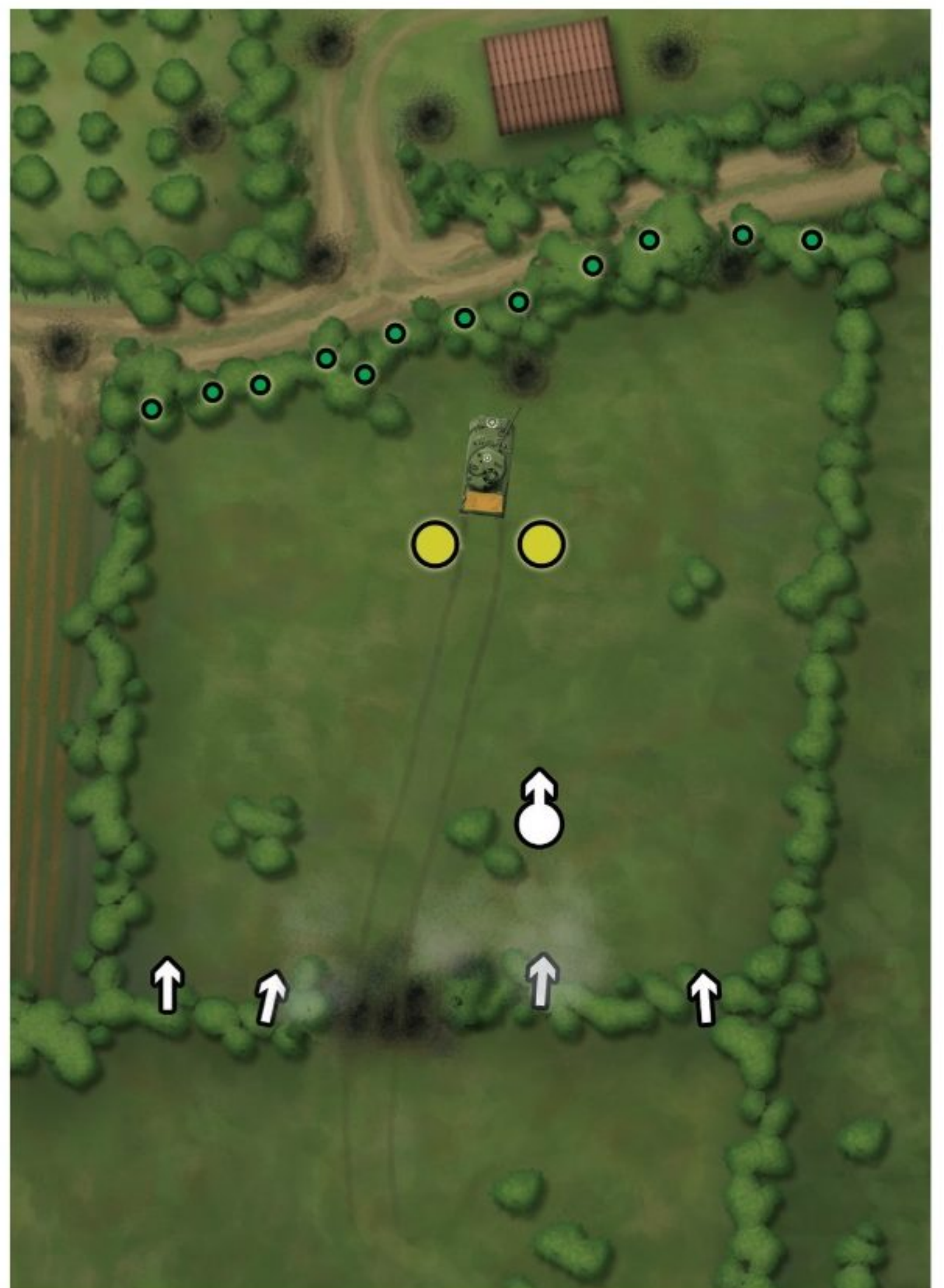
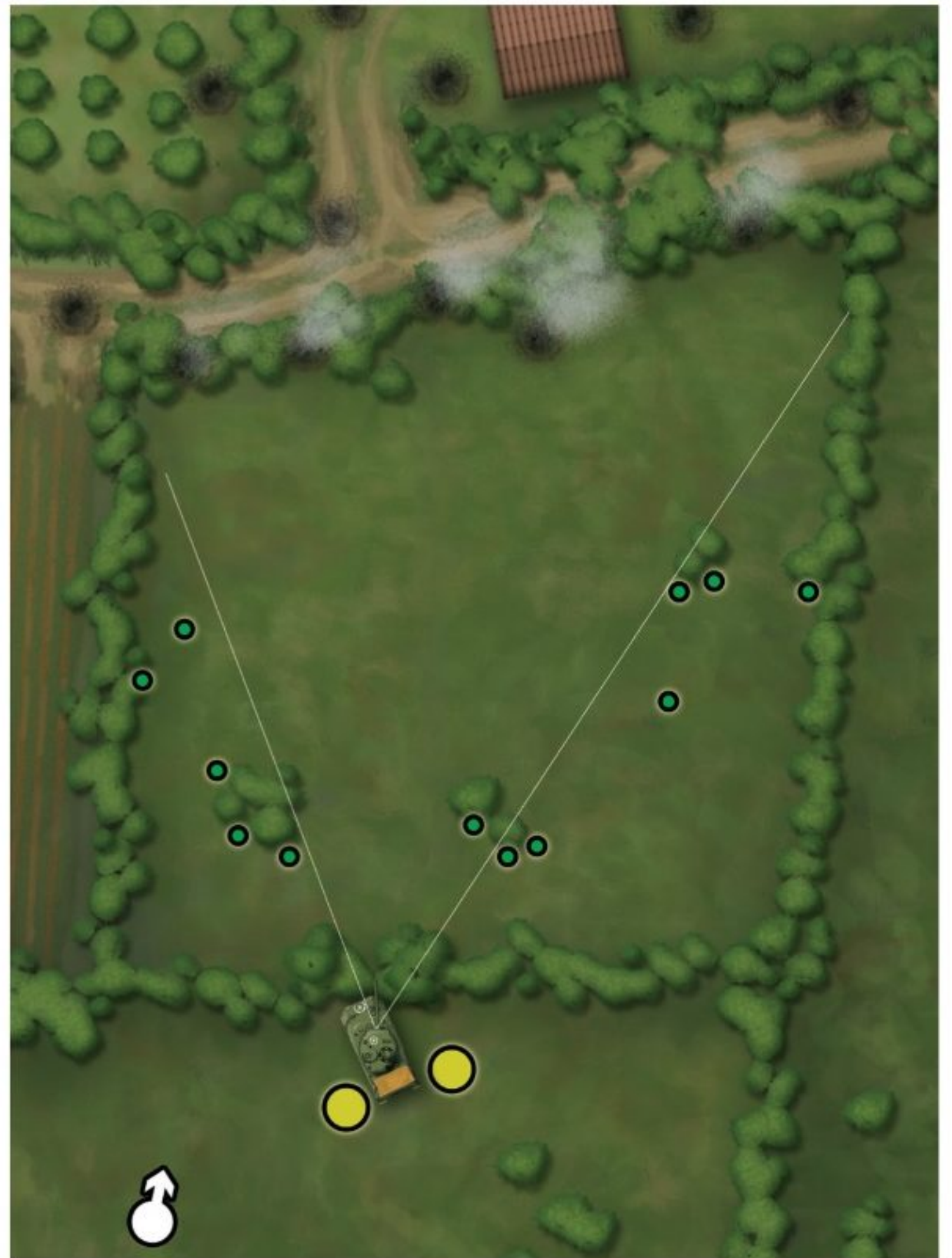
les enseignements des premiers combats dans le bocage mais aussi la quintessence des renseignements glanés en interrogeant les prisonniers allemands. Une fois considérées comme acquises et maîtrisées par la troupe, ces tactiques sont appliquées en « vraie grandeur », au front.

L'une des unités parmi les plus innovantes est la 29th Infantry Division, surnommée au sein de l'Army la « Blue and Gray » Division. La solution consiste à organiser les troupes assaillantes en petits groupes de combat dont le « noyau dur » (sic) est un M4 Sherman.

Autour de lui viennent s'agréger un détachement du génie d'assaut, un *Squad* d'infanterie, une équipe mortier servant une pièce légère de 60 mm et un *Weapons Platoon* issu d'une compagnie d'infanterie ; celle-ci est d'ailleurs tenue en réserve pour renfort et exploitation, en cas de succès. La cinématique de l'assaut est parfaitement orchestrée et tient en quatre points. Premièrement, un Sherman équipé d'un coupe-haies s'approche du bocage afin d'y prendre position ; après s'être ouvert un angle de tir à force de manœuvres répétées, sous la protection des fantassins, il prend position à la lisière extérieure du champ concerné. Puis, il commence à arroser à la mitrailleuse la base des haies opposées et à canonner toutes les positions pouvant potentiellement abriter des troupes ennemies. Les éventuels nids de mitrailleuses sont traités aux obus au phosphore. Dans le même temps, le mortier de 60 mm pilonne systématiquement le terrain immédiatement situé au-delà de l'herbage devant être investi, de manière à bouleverser la montée des renforts ennemis. C'est là qu'intervient la phase numéro 2 de l'attaque, celle durant laquelle l'infanterie se faufile à travers le bocage pour se déployer en ligne dans le champ. Commence alors la progression des « bif-fins », toujours sous le feu protecteur du char et de celui du mortier qui a raccourci ses tirs et qui alterne obus explosifs et fumigènes. Une fois à portée, les GI's grenadent les positions ennemies puis montent à l'assaut. La troisième étape voit le char reculer, tandis que le Génie lui ouvre un accès dans le bocage à coups d'explosifs ; les armes automatiques du *Weapons Platoon* sont installées pour contrebalancer un éventuel feu ennemi ou stopper une contre-attaque sur les flancs. La dernière phase voit le Sherman rejoindre les fantassins pour définitivement se rendre maîtres du terrain conquis. L'assaut vers le pré suivant, selon les quatre mêmes étapes, peut alors être préparé. Les combats livrés au cours de la seconde partie de la « bataille des haies », en préparation de l'opération « Cobra », démontreront toute la validité de cette tactique.

Autre grande unité à développer son propre dispositif offensif, la 83rd Infantry Division qui, courant juin, remplace la 101st Airborne « Eagle » Division dans le secteur de Carentan.

TACTIQUE D'ASSAUT DE LA 29TH INFANTRY DIVISION



Là encore, outre les appuis indirects, le tiercé gagnant est formé par les chars du *746th (separate) Tank Battalion*, l'infanterie et les *Engineer Teams*. Tout commence par l'arrivée d'un Sherman qui stationne le long de la haie « amie » pour appuyer la progression du groupe d'assaut ; celui-ci est composé d'un *Squad* d'infanterie, d'un groupe du Génie d'assaut et d'un autre M4. La mission du char d'appui est de museler les défenses ennemies, dans les angles du champ à investir (secteurs où les Allemands ont pris l'habitude de mettre en batterie leurs MG-42). Dans le même temps, l'artillerie de campagne s'en prend aux arrières allemands, afin de bloquer la montée en ligne des renforts. Au moment de passer à l'attaque, le Génie fait sauter une partie du bocage à l'aide d'explosifs enfouis sous les talus des haies, de manière à créer un passage pour le Sherman opérant en engin d'assaut. Au signal, il s'élance et avance dans le pré, en arrosant à la mitrailleuse toutes les zones pouvant potentiellement abriter des *Landser*. Le blindé est épaulé par les *GI's* qui le protègent des « casseurs de chars ». Alors que l'attaque se poursuit, c'est désormais au tour du char d'appui d'entrer en action, en avançant à son tour, *via* une brèche ouverte dans la végétation ; par mesure de sécurité et pour conserver une vue d'ensemble de la

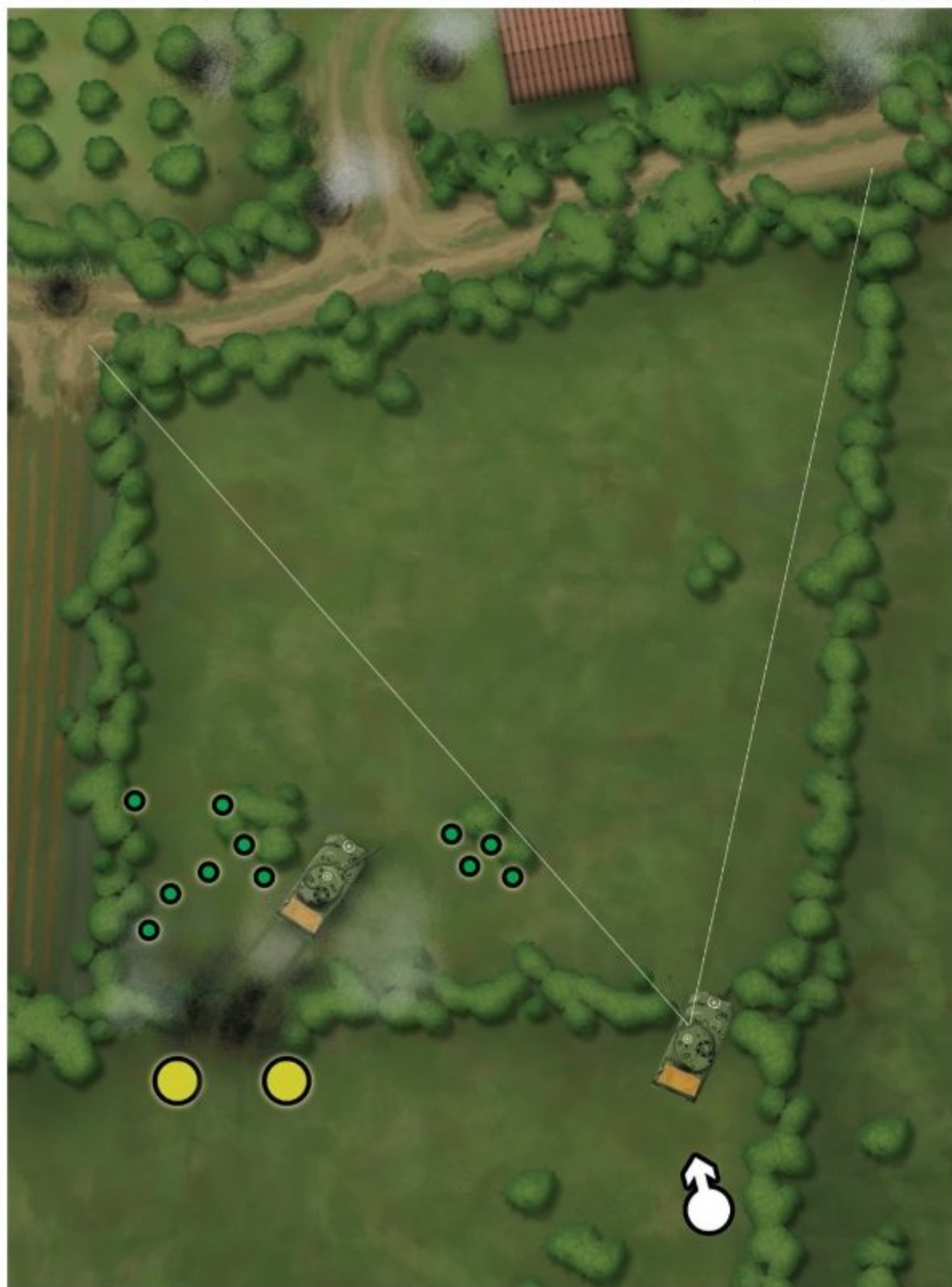


situation, il se maintient tout de même en retrait. Toutefois, à ce moment précis de l'engagement, les Américains disposent d'une impressionnante puissance de feu qui, la

plupart du temps, leur permet de l'emporter sur l'ennemi. À la haie suivante, le même scénario se répétera à un détail près : le char d'appui deviendra char d'assaut et inversement.



TACTIQUE D'ASSAUT DE LA 83RD INFANTRY DIVISION



Comme leurs camarades fantassins, les *tankers* de la 3rd Armored Division souffrent eux aussi dans le bocage. C'est la raison pour laquelle, ils vont imaginer leurs propres tactiques de combat, à une différence près néanmoins : il ne s'agira pas de travailler à

l'échelle du *Squad* mais de la *Company*. Pour ce faire, une *Tank Company* et une *Armored Infantry Company* (démontée, c'est-à-dire n'opérant pas à bord de ses *Half-Tracks* mais à pied) doivent être engagées. L'idée n'est pas de s'emparer frontalement d'un champ

mais d'œuvrer selon une forme d'approche « indirecte », en passant par les herbages voisins. Grossièrement, on peut dire que l'assaut est donné en deux temps : conquête des prés limitrophes puis convergence des unités vers l'objectif situé au centre.

► Un GI et sa mitrailleuse légère Browning M1919 veillent, installés en bordure d'un herbage normand. La poignée type « pistolet » de l'arme est l'une de ses caractéristiques. Entrée en production en 1942, cette arme robuste fut produite à plus de 425 000 exemplaires.

► Autre réalisation du Baukommando « Becker » : un 7,5cm Pak 40 (Sf.) auf Geschützwagen 39H(f) stationné dans la campagne normande en juin 1944. L'équipage a camouflé tant bien que mal son véhicule. Bundesarchiv Bild - 101I-493-3365-20 (Siedel)

◀ Une rafale de MG-42, une mine, quelques grenades, un tir de mortier, un sniper, une embuscade et ça en sera fini de ces GI's montant à l'assaut le long d'une haie.



TACTIQUE D'ASSAUT DE LA 83RD INFANTRY DIVISION



Chaque prairie est ainsi assaillie par un *Tank Platoon* suivi d'un *Squad* d'infanterie chargé de sa protection rapprochée. Les chars se déploient en triangle puis stoppent à une vingtaine de mètres de la haie suivante [9], l'engin du centre employant son canon contre les mitrailleuses, tandis que ses ailiers arrosent la végétation avec leurs armes automatiques. Lorsque les équipages considèrent que la défense a suffisamment été « ramollie », ils reculent jusqu'au centre du champ afin de laisser place aux fantassins qui n'ont plus qu'à nettoyer les dernières positions ennemies, en étant couverts par les Sherman. Une fois les prés de gauche et de droite conquis, il convient de s'emparer de l'objectif principal situé au centre. Des Sherman-Dozer ou bien des détachements du Génie d'assaut pratiquent alors des ouvertures dans le bocage de manière à ce que les chars et les *GI's* puissent lancer une attaque concentrique sur leur nouvelle cible. À noter que la *2nd Armored Division* adoptera

▲ Les Allemands, aussi, souffrent considérablement dans le bocage et leurs pertes sont élevées, à l'image de ces deux Panther détruits le long d'une route normande. Les combats livrés en juillet 1944, sous un soleil de plomb, seront éprouvants pour les deux camps ; toutefois, là où les Américains disposent d'importantes réserves en hommes et en matériels, les Allemands, eux, en sont réduits à racler les fonds de tiroir et à faire avec les moyens du bord... La guerre d'attrition livrée en Normandie leur sera fatale. D'aucuns parmi les historiens militaires les plus renommés parleront même d'un second Stalingrad...

TÉMOIGNAGE

« Il ne faut pas surestimer l'importance du rôle joué par les chasseurs-bombardiers et les chars ennemis dans notre défaite en Normandie. En fait, notre pire adversaire a été la pénurie de pièces détachées, de carburant et, à la fin, de munitions. La moindre panne mécanique devenait un casse-tête, le moindre obus comptait et on se « battait » pour avoir quelques gouttes d'essence supplémentaires. C'est l'aviation stratégique alliée qui a gagné cette bataille. En abîmant nos capacités de production industrielle et en détruisant les réseaux ferroviaires nous alimentant, elle nous a mis à genoux »

Témoignage d'un officier de la 2. Panzer-Division.

une tactique presque identique, hormis le fait que les fantassins seront directement embarqués sur les chars d'assaut, à la « mode russe », ce qui les mettra hors de portée des tirs rasants des MG-34 et 42 adverses tout en améliorant leurs capacités d'observation ainsi que la protection des Sherman en eux-mêmes ; des Sherman dont les équipages apprendront aussi à progresser à des vitesses différentes afin de désorienter les artilleurs et les « casseurs de chars » allemands.

■ DU SANG ET DES LARMES !

Comme souvent à la guerre, c'est dans le sang et les larmes que les hommes apprennent à se battre et à vaincre leur ennemi. Et les soldats de la *1st US Army* n'ont pas échappé à cette règle intangible : à la fin juillet 1944, plus de

[9] - Cette distance est exagérément considérée comme « sûre » au regard des capacités balistiques des *Panzerfauste* et *Panzerschreck*. La perte de 27 chars sur 116 engagés, uniquement pour les opérations du 30 juin 1944 conduites selon la tactique évoquée, montre qu'il n'en est rien, en réalité.

100 000 d'entre eux avaient déjà été tués ou bien blessés dans l'enfer du bocage...

Au final, c'est de la « base », de la troupe et des chefs évoluant sur le terrain que les bonnes réponses aux problématiques posées par le bocage et la défense allemande viendront ; aucune solution miracle mais des évolutions et des adaptations, aussi bien tactiques que techniques, au premier rang desquelles une étroite coopération interarmes avec, en vedette, le tandem char-fantassin ; un duo qui, lors des années précédentes, avait le succès d'une *Wehrmacht* désormais acculée à la défensive. ■



CHAPITRE

5

LA BATAILLE DE NORMANDIE

VUE PAR
LE KOMMANDEUR
DE LA 2. PANZER-DIVISION

Le 14 juillet 1944, tandis que la 2. Panzer-Division s'apprête à décrocher de ses positions pour être relevée par la 326. Infanterie-Division du Generalleutnant von Drabich-Wächter, le Kommandeur de l'unité, le General der Panzertruppen Heinrich Freiherr von Lüttwitz, rédige dans son PC avancé un mémo intitulé « leçons tirées de la bataille de Normandie d'après les récentes opérations ». En quelques pages dactylographiées, von Lüttwitz livre à l'intention de son successeur son point de vue d'expert des Panzertruppen sur les combats acharnés de Normandie. Sous la référence 675/44-2044/44, estampillé « Très Secret », ce document n'est édité qu'à dix-sept exemplaires, dont certains sont expédiés le jour-même à Paris et Berlin. Au hasard de la bataille, le 26 juillet 1944, l'un de ces rapports tombe entre les mains d'officiers américains du Renseignement qui ne manquent pas de l'exploiter. Nous vous proposons aujourd'hui d'en prendre connaissance. Nous avons fidèlement reproduit ce texte qui, malgré le fait qu'il soit très « technique », risque fort de vous surprendre par bien des aspects.

Les combats livrés par la 2. Panzer-Division sur le front d'invasion de Normandie sont caractérisés par la spécificité du terrain et l'immense supériorité matérielle de l'ennemi, même dans des zones du front prétendues « calmes ». Le terrain sur lequel se déroule la bataille se compose de champs, de prairies et de buissons nettement séparés par des haies, avec des tertres et des chemins creux. Par essence, un terrain tel que celui-là ne se prête pas à des batailles sur de grands secteurs ou à des opérations de débordement. De fait, il ne faut généralement que peu de temps pour que les engagements deviennent des combats de troupes de choc voire des combats individuels à l'arme blanche. La possession des hauteurs dominantes est ici moins décisive que la possession des carrefours. Souvent, la première ne peut être exploitée correctement parce que des haies et des arbres limitent la visibilité et les champs de tir, tandis que les routes et les artères de circulation sont plus qu'essentiels pour que les armes lourdes, l'artillerie et les chars puissent être avancés. Néanmoins, certaines hauteurs gardent leur rôle dominant tandis que

l'on peut se passer de certains carrefours. Les tirs de l'artillerie et des mortiers ennemis, incroyablement violents, sont un élément nouveau, à la fois pour les vétérans aguerris du front russe et pour les jeunes recrues issues des unités de renforts. Tandis que les vétérans s'y habituent relativement vite, les combattants inexpérimentés ont besoin de plusieurs jours avant de parvenir à s'y acclimater. La cadence de tir moyenne dans le secteur de la division est d'environ 4 000 coups par jour pour l'artillerie et de 5 000 pour les mortiers. Cette cadence augmente très sensiblement avant la moindre attaque ennemie, aussi

restreinte soit-elle. Par exemple, une certaine fois, les Britanniques attaquèrent un secteur tenu par seulement deux de nos compagnies et y dépensèrent 3 500 coups d'artillerie en

► Voici le General der Panzertruppen Heinrich Freiherr von Lüttwitz, Kommandeur de la 2. Panzer-Division et auteur du texte que nous publions. Que son allure quelque peu caricaturale d'officier prussien ne vous induise pas en erreur, car vous avez sous les yeux le portrait de l'un des meilleurs patrons d'unité blindée de la Heer. Un savoir-faire doublé d'un fort caractère... La petite histoire voudrait en effet que, téléphonant à ses supérieurs à Paris au moment de l'engagement de sa division en Normandie, chefs qui ne cessaient de lui donner ordres et contre-ordres concernant sa zone de combat, il aurait déclaré : « *Pendriez-vous donc ma division de Panzer pour un manège de chevaux de bois ?!* » Bundesarchiv





Par Kadari Yannis

seulement deux heures ! Les Alliés font la guerre sans tenir compte des dépenses. En outre, ils possèdent la maîtrise complète des airs, bombardant et mitraillant chaque mouvement, aussi bien ceux de véhicules isolés que ceux de simples individus. Ils effectuent constamment des reconnaissances aériennes dans notre secteur et dirigent le feu de leur artillerie grâce à des « mouchards ». Par contre, la *Luftwaffe* se fait remarquer par son absence des ciels. Au cours des quatre dernières semaines, le total des appareils allemands ayant survolé notre secteur a été évalué à six.

Du point de vue opérationnel, nos propres offensives, après préparation conforme aux règlements, n'ont que très peu de chances d'aboutir. Le rassemblement des troupes, immédiatement repéré par les avions de

reconnaissance alliés, est aussitôt martelé par les bombardiers, les chasseurs-bombardiers et l'artillerie ; et si, malgré tout, nos troupes assaillantes avancent, elles sont soumises à un feu d'artillerie et de mortiers intense, leur causant de lourdes pertes et stoppant l'attaque dans les quelques cents premiers mètres. Les pertes subies par l'infanterie sont alors si conséquentes que l'élan nécessaire pour renouveler l'attaque est presque toujours brisé.

De meilleurs résultats ont été obtenus par des attaques préparées dans les moindres détails et conduites par des « détachements d'assaut » opérant de nuit et sur un large front. Ces groupes pénètrent dans les positions adverses sans bruit et, chaque fois, surprennent et accablent l'ennemi sans que son artillerie ou son aviation n'aient une

quelconque possibilité d'intervenir. La première condition du succès pour ce genre de coups de main est que chaque « détachement d'assaut » connaisse à fond sa mission, sache comment agir dans les diverses circonstances et opère en liaison étroite avec ses voisins. Il importe que les armes lourdes et l'artillerie sachent exactement à quel moment entrer en action ; en général, seulement dans le cas d'un échec local, lorsque l'élément de surprise n'a pas suffisamment joué. La direction de telles opérations est moins une question d'élaboration de plan à grande échelle que d'instructions pratiques et de mémoire. Il est moins important « d'achever le rassemblement » avant le début de l'attaque que de s'assurer que rien de ce qui est nécessaire au succès de l'opération n'ait été omis par les commandants des détachements d'assaut.

► La forêt en marche...
En 1944, en Normandie comme d'ailleurs en Italie ou encore sur le front de l'Est, que ce soient les véhicules, comme ici ce convoi d'une division de *Panzer* non identifiée abrité sous le couvert d'un bosquet normand, ou bien les combattants, à l'image de ces deux *Grenadiers*, les Allemands devront systématiquement se camoufler en utilisant au mieux le terrain et la végétation afin de se préserver des attaques aériennes ennemies ; un point que ne manque bien sûr pas d'évoquer le *General* von Lüttwitz dans son rapport.
Archives Caraktère

Sauf mention contraire, toutes photos US Nara



▲ Un chasseur de chars 3-inch Gun Motor Carriage M10 Wolverine croise une colonne de Bren Carrier en stationnés sur un chemin étroit bordé par des maisons et un talus en terre. Que cela soit pour les Allemands ou les Alliés, le déplacement d'engins lourds reste difficile sur les routes de Normandie.



C'est un devoir essentiel de l'état-major divisionnaire dressant le plan de l'opération que d'inscrire en détail tous les participants jusqu'aux commandants de grades les plus inférieurs. Une attaque de cette nature n'atteint pas d'objectif éloigné ; elle procède seulement par phases courtes, nuit après nuit. Mais en fin de compte, elle atteint son objectif sans payer de tribut trop élevé en terme de personnels. Plus le combat est nuancé et nécessite de ruses, mieux l'opération réussit. Jusqu'à présent, cette tactique d'infiltration a toujours prouvé sa valeur dans le cas de

la division. Que des *Panzer-Divisionen* équipées de façon moderne, c'est-à-dire avec deux bataillons de chars et deux bataillons d'infanterie dotés de véhicules blindés semi-chenillés, ne soient pas nécessaires pour de telles méthodes de combat est une toute autre question.

Dans la défensive, nous devons savoir que l'ennemi écrase presque toujours le secteur sur lequel il compte faire porter son effort sous une concentration de feux d'artillerie et d'aviation. Jusqu'à présent, les Alliés ont toujours réussi, généralement après très peu

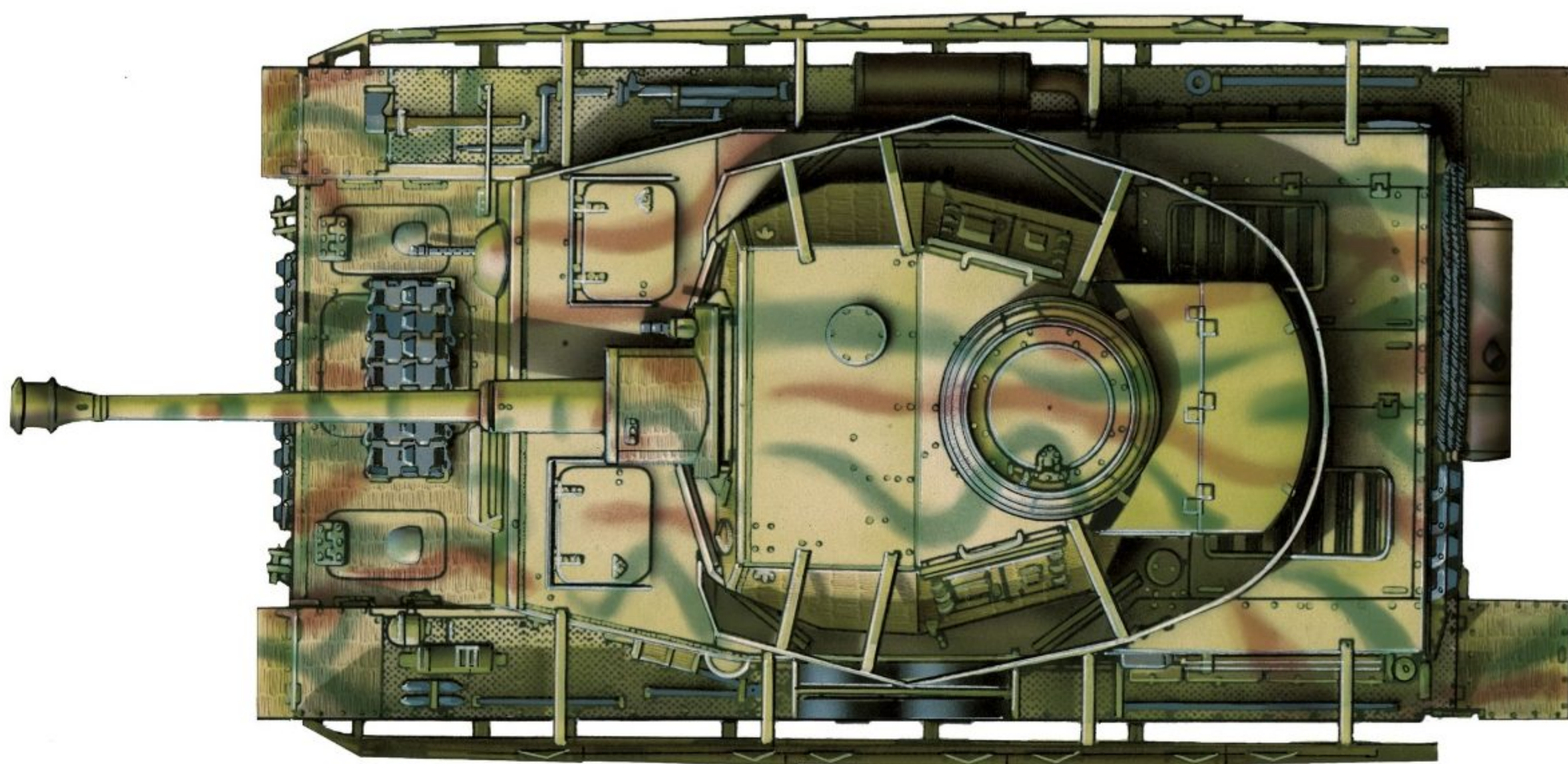
de temps, à occuper notre ligne principale de résistance après un fort barrage de ce genre. Il est donc essentiel de maintenir, au moins dans chaque secteur de bataillon, des réserves qui avanceront immédiatement après la fin du barrage. On n'a pas besoin de grosses masses de troupes pour ce faire mais seulement de quelques détachements d'assaut. Le fantassin ennemi n'est pas un combattant dans le sens que nous donnons à ce terme et, par suite, quelques mitrailleuses suffisent pour le retenir ; à la condition toutefois que celles-ci se trouvent au bon endroit, au bon moment.

► « Pièces antichars tractées : Il n'y en a pas assez de disponibles. S'il était possible d'en faire usage sans tenir compte des pertes, elles seraient la meilleure arme dans l'action défensive car, bien camouflées et enterrées, elles peuvent détruire les chars ennemis à une portée plus courte et infliger des pertes sévères à l'infanterie ennemie. » Pour illustrer le point de vue du *General der Panzertruppen* von Lüttwitz, nous avons choisi de publier la photo d'un 7,5cm Pak 40 tracté par un *Sd.Kfz 251* d'une unité de la *Waffen-SS* évoluant quelque part en Normandie. Comme toujours, branchages et guetteurs sont là pour se protéger du mieux possible des ardeurs des *Jabos* ennemis. Les hommes installés sur le canon en sont les servants. En cas d'alerte aérienne, ils pourront dételé leur pièce en laps de temps très court afin de la mettre à l'abri dans un sous-bois. Bundersarchiv



Panzer IV Ausf. H

8. Kompanie, II. Abteilung
Panzer-Regiment 3
2. Panzer-Division
Wehrmacht
Normandie, juin 1944





▶ Traversant la commune de Bénouville, un *Tank, Cruiser, Mk. VIII, Cromwell (A27M)* suivi d'un *Sherman Firefly* appartenant au *1st Royal Tank Regiment, 7th Armored Division*, convergent vers leur zone de rassemblement juste avant le déclenchement de l'opération « Goodwood » le 18 juillet 1944. La bataille de Normandie est le baptême du feu pour les deux chars britanniques. IWM

▶ Les Britanniques (il s'agit possiblement de Canadiens) utilisent le 105 mm *Howitzer Motor Carriage M7 Priest*, ici lors de l'opération « Goodwood », comme appui d'artillerie mobile et chaque batterie est reliée par téléphone de campagne à un poste de commandement situé à l'arrière, comme pour n'importe quelle pièce d'artillerie tractée classique. La réactivité de l'artillerie alliée est l'un des points forts de cette arme capable de noyer la moindre position ennemie sous un déluge d'obus. IWM

▼ Cet Opel-Blitz de la *2. Panzer-Division* (dont on distingue l'insigne au trident sur le garde-boue droit) a reçu un ample camouflage pour le soustraire à la vue des chasseurs alliés. Archives Caraktère

L'anticipation est donc vitale. Les réserves divisionnaires doivent être employées sans attendre la « fin de l'alerte » afin de repousser l'ennemi par une contre-attaque immédiate et déterminée. En tout cas, quand l'ennemi tire par fumigènes avec des armes de tous calibres, tout se trouve caché sous un brouillard épais, rendant impossible une appréciation nette. Mais une fois que l'ennemi a amené ses canons antichars ainsi que ses officiers d'observation avancés et s'est enterré, il est généralement trop tard. Le seul remède est alors de pénétrer par infiltration la nuit suivante. Après l'avortement de plusieurs tentatives, les Britanniques ont l'habitude de devenir plus prudents et, finalement, cessent leurs attaques.

■ PANZERGRENADIÈRE

Les *Panzergrenadiere* doivent être capables de supporter le feu très intense de l'artillerie ennemie. En conséquence, il est nécessaire pour eux de s'enterrer le plus profondément possible. Comme l'ennemi utilise une fusée très sensible, une protection pour la tête est à prévoir contre les obus qui éclatent en frappant les arbres. Pendant les barrages

d'artillerie, les armes doivent également être protégées car, dans le cas contraire, elles seraient recouvertes de boue et rendues inutilisables. À la pensée de l'énorme supériorité matérielle de l'ennemi, nos soldats entrent dans la bataille avec un moral assez bas. Ils demandent sans cesse : « où est l'aviation allemande ? ». Le sentiment d'impuissance

contre l'aviation ennemie, qui opère sans être gênée, a un effet paralysant qui « délabre le cœur » des troupes inexpérimentées ; en outre, il faut avoir présent à l'esprit le fait que les bombardiers quadrimoteurs n'ont pas encore participé aux attaques des objectifs terrestres dans le secteur de la division... En conséquence, il est essentiel de tirer les



troupes de cet état de détresse au moment où nos contre-attaques débutent. Les meilleurs résultats ont été obtenus par les chefs de pelotons et de sections bondissant en avant en proférant un bon vieux « hurrah ». Ceci stimule les combattants inexpérimentés et les entraîne. Dans un but similaire, la division a donné ordre de faire sonner le clairon pour l'attaque. De plus, l'utilisation du clairon dans des terrains où la visibilité est restreinte permet aux soldats de savoir quand et où l'attaque prend place. Un assaut lancé de cette manière est une expérience que les jeunes n'oublieront jamais et qui les encouragera de nouveau à l'action.

Les *Panzergranadiere* combattent dans le cadre de petits « détachements d'assaut ». Les sous-officiers ont donc une responsabilité plus grande qu'ils n'en ont jamais eue. Seul un chef énergique obtiendra de ses hommes qu'ils aillent de l'avant. Pour les faibles, il y a toujours une bonne occasion ou un prétexte valable pour se cacher dans les haies. Les armes de combat rapproché (lance-flammes, armes antichars de combat rapproché (*Panzerfauste*, etc.), mines et charges explosives), sont particulièrement efficaces dans un terrain encagé comme celui de Normandie. Dans la défensive, il peut être avantageux de dégarnir en partie la ligne de front dans le but de maintenir des réserves suffisantes pour une contre-attaque. Des sous-officiers particulièrement qualifiés devront être choisis avec soin pour cette mission.

Les avant-postes au combat et les postes avancés de toute sorte doivent changer leurs

positions fréquemment et à intervalles irréguliers. Nos ennemis, et spécialement les Américains, très habiles pour ramper sous le couvert des haies, font de fréquentes tentatives pour déloger les avant-postes. Ils protègent ensuite leur retraite à l'aide de leurs mortiers et de l'artillerie. En raison du feu intense appliqué par nos adversaires sur nos armes lourdes, celles-ci sont obligées de changer fréquemment de positions. L'ennemi connaît leur localisation très rapidement. Il n'est pas rare de changer de position dix fois dans une même journée. Par suite, les canons lourds et les canons légers de l'infanterie utilisent uniquement leurs pièces nomades (voir paragraphe 4). L'étude et l'emploi de la tactique ennemie se sont avérés très utiles. C'est ainsi qu'une compagnie de *Panzergranadiere* qui contre-attaquait réussit à retourner ses propres mortiers sur l'ennemi en ouvrant le feu à obus fumigènes. Ceci eût pour résultat de faire croire à l'adversaire que le front avait été percé sur l'étendue couverte par la fumée ; l'ennemi concentra alors le tir de son artillerie sur ses propres troupes.

■ PANZER

Il n'est pas question d'employer les chars au sens propre du terme d'une manière classique, comme c'est par exemple le cas en Russie. En Normandie, ils ne peuvent être utilisés qu'en appui des troupes d'infanterie. Leur mobilité est très restreinte du fait des

chemins encaissés ainsi que des haies qui cloisonnent le champ de bataille. La taille des compartiments de terrain est réduite. Les blindés ne peuvent franchir les champs entourés de haies qu'en un certain nombre de points. Or, ces points de passage sont systématiquement repérés par l'ennemi et couverts par des canons antichars plus ou moins bien embossés. En conséquence, les antichars adverses doivent impérativement être neutralisés avant que les *Panzer* n'entament leur progression. Comme le pays favorise grandement le combat antichar rapproché, chacune des machines engagées au feu doit jouir d'une forte protection de fantassins afin de la couvrir. Il est inutile d'employer plus d'une section de chars à la fois. La raison en est que, sur les chemins encaissés qui sont souvent les seuls sur lesquels les blindés peuvent avancer, si le premier et le dernier des chars de la colonne sont mis hors de combat, ceux qui se trouvent dans l'intervalle sont immobilisés et risquent par là même d'être détruits. En conséquence, les chars doivent opérer en étroite coopération avec l'infanterie, en réalisant un tir de protection à obus explosifs et de mitrailleuses le long de la ligne des haies. Ainsi appuyée, l'infanterie s'empare des objectifs lui ayant été dévolus et en opère le nettoyage. Les chars font ensuite un bond en avant jusqu'à la haie suivante où la même opération se répète. Dans ce cas, l'assaut est lancé par l'infanterie et la protection par le feu est assurée par les chars. Le contrôle de l'opération appartient donc à l'infanterie.





PAK

L'emploi des canons antichars autotractés est extrêmement limité dans un terrain de cette nature. Leur châssis bas est un inconvénient et, dans de nombreux cas, ils sont incapables de tirer par-dessus les haies et les murs. Comme leur casemate n'est pas mobile, les canons autotractés sont complètement impuissants sur les chemins encaissés.

La meilleure façon de les employer est de les dissimuler sur les bas-côtés des routes. Les antichars autotractés devront donc être gardés en réserve afin d'arrêter la poussée des blindés ennemis le long des routes.

Armes tractées : Il n'y en a pas assez de disponibles. S'il était possible d'en faire usage sans tenir compte des pertes, elles seraient la meilleure arme dans l'action défensive car, bien camouflées et enterrées, elles peuvent détruire les chars ennemis à une portée plus courte et,

en tirant à obus explosifs, infliger des pertes sévères à l'infanterie ennemie. Mais dans de telles circonstances, elles ne peuvent être retirées facilement de leur position et leur perte doit être tenue pour certaine. Les pertes et les destructions du fait de l'artillerie ennemie doivent également être prises en considération. L'adversaire utilise ses canons antichars de cette manière mais, en raison des pénuries de matériels, les Allemands ne peuvent pas se le permettre. En conséquence, les canons

► Panzer IV Ausf. J de la 2. Panzer-Division détruit par la 35th U.S. Infantry Division dans le village de Pont-Farcy en Normandie le 2 août 1944. Un camion GMC passe en arrière-plan derrière la carcasse.
Conseil Régional de Basse-Normandie/National Archives USA

► Un canon antichar de 5cm Pak 38 capturé par les Britanniques. Bien que datant de 1940, le projectile performant de cette pièce peut encore mettre à mal la majorité des tanks moyens alliés.
Archives Canakliere



antichars tractés ont été retirés et placés à l'intérieur de la zone principale de combat où ils constituent l'ossature du secteur principal de défense. Les seules armes antichars disponibles sur la ligne de front proprement dite sont les armes de combat rapproché.

■ ARTILLERIE

On attend beaucoup de l'emploi « élastique » de l'artillerie. Comme notre propre artillerie ne peut tirer qu'un dixième de ce que tire l'ennemi, le succès ne pourra être obtenu que par une plus grande concentration des feux et par la meilleure observation du terrain. En conséquence, les observateurs avancés devront non seulement être disposés très à l'avant mais en plus être dotés de nombreux moyens de transmissions. Même dans la contre-attaque, les observateurs avancés devront être positionnés très en avant. La répartition des tirs d'arrêt prévus, susceptibles d'être déclenchés automatiquement au cours d'une attaque ennemie, s'est avérée très utile. L'artillerie doit fréquemment changer de positions étant donné qu'elle est rapidement et aisément repérée grâce à l'observation aérienne menée par nos ennemis. De bons résultats ont été obtenus par les batteries nomades qui trompent l'ennemi sur l'emplacement et l'importance de nos pièces. À toute tentative de harcèlement de la part de notre artillerie, il nous est rapidement et massivement répondu. L'artillerie doit changer ses positions de jour comme de nuit. Ici, en Normandie, le procédé le plus



efficace pour défendre la zone de combat est de disposer l'artillerie pour une défense en toutes directions.

■ FLAK

La *Flak* ne peut guère tout protéger. Aussi, est-il préférable de grouper les batteries et les armes lourdes à l'endroit où nous faisons porter notre effort principal au lieu de les disperser en batteries et sections dans tout le secteur de la division. Dans les périodes de mauvais temps, la *Flak* peut être employée

avec succès comme artillerie. Dans ce cas seulement, elle est placée sous le commandement de l'artillerie. On installe des batteries de *Flak* légère dans des positions camouflées immédiatement derrière la ligne principale de résistance avec pour mission de prendre à parti les appareils d'observation adverses. Par ce moyen, la division est parvenue à abattre en peu de jours deux appareils ennemis. Ceci a eu pour effet que désormais les appareils d'observation américains ou britanniques se tiennent à une distance d'environ trois kilomètres de notre ligne de résistance tandis, qu'auparavant, ils la survolaient directement.



▲ Ce 2cm Flak 38 ayant appartenu à une unité de la Heer a été capturé en Normandie par les Alliés. Capable de tirer des obus explosifs (*Sprenggranate*, vitesse initiale : 900 m/s) comme des projectiles perforants (*Panzergrenate*, vitesse initiale : 830 m/s) à une cadence de 220 coups/minute (maximum de 480 coups/minute), ce à une portée maximum de 4 800 mètres, ce canon fut particulièrement apprécié par les *Landser* qui, bien qu'à l'origine ce fut une arme antiaérienne, n'hésitaient pas à l'exploiter en tir tendu sur des cibles terrestres. Cet usage fut notamment très répandu en Normandie, où la plupart des engins alliés, y compris les chars légers ou moyens, étaient justiciables des obus de 2cm du Flak 38 ! Archives Canadiennes

◀ Alignement de canons antichars allemands 7,5cm Pak 40 capturés en Normandie par les Alliés.



■ GÉNIE

Compte tenu des spécificités du terrain normand, grâce à leur entraînement à l'assaut ainsi qu'à leurs méthodes de combat rapproché, les sapeurs ont particulièrement réussi dans le rôle de fantassins. Leur emploi comme fantassins, puisque leur nombre n'est pas élevé, doit être limité à des cas exceptionnels. En raison de leur infériorité numérique, leurs travaux techniques devant et dans la zone de défense, ainsi que la consolidation des positions à l'arrière, sont d'une importance primordiale. Le commandant du génie doit exercer un contrôle serré de tous les sapeurs qu'il emploie et des sections autonomes du génie. En raison des faibles moyens disponibles, c'est la seule manière pour le génie, de pouvoir, en un point donné, fournir un effort de quelque importance. Comme dans ce territoire toute opération exige une habileté spéciale, la construction d'obstacles doit être conduite avec intelligence et d'une manière variée. Dans ce terrain « haché », il est impossible de construire une ligne d'obstacles continue qui puisse être battue par le feu de notre artillerie de moyenne et longue portée. La mine antipersonnel S.150 improvisée, livrée au génie, s'est montrée défectueuse, l'allumeur chimique étant peu sûr. Dans le but de ne pas gaspiller l'effort des sapeurs en simples travaux, la division a rassemblé tout le personnel disponible afin de travailler à consolider la zone principale de bataille et les positions de l'arrière. Cette méthode, antérieurement adoptée sur le front de l'Est, a également fait ses preuves ici.

▲ Un Panzer IV Ausf. H de la 2. Panzer-Division dans un village normand peu avant la bataille.

Les Schürzen du blindé sont encore en place, mais celles-ci sont particulièrement fragiles notamment lors de déplacements en forêts ou dans des chemins étroits.
Archives Caractère

■ RECONNAISSANCE

Il s'agit uniquement de la reconnaissance de combat. Les meilleurs résultats sont obtenus en ramenant des prisonniers de guerre, même si ceux-ci ne dévoilent que peu de choses avant d'être envoyés vers l'arrière. L'interception d'émissions dans le secteur de la division n'a guère donné de résultats probants, l'ennemi se servant très peu de son réseau. Et, lorsqu'il le fait, il est impossible de déterminer si cela se rapporte au front de notre secteur ou non. L'écoute n'a jusqu'à ce jour donné que peu de résultats. Nous ne le faisons que pour contrôler notre propre trafic.

■ TRANSMISSIONS

Le principe reste le même. La division évite, dans la mesure du possible, de se servir de son réseau radio. Rien ne prouve jusqu'à présent que l'ennemi se soit servi de radiogoniométrie, mais cette éventualité n'est pas à écarter. Certaines indications montrent que l'ennemi surveillerait nos émissions avec attention et constance.

■ APPROVISIONNEMENTS

Du fait de la supériorité aérienne de l'ennemi, tout le système de ravitaillement, y compris la réception, fonctionne de nuit. Le temps étant limité, il arrive que certaines tâches ne soient pas achevées avant l'aube.



Il en résulte alors des pertes sans cesse croissantes dues aux déplacements de jour (et également par clair de lune). Le ravitaillement en munitions est très insuffisant. Jusqu'à présent, il n'a pas été question d'attaquer l'artillerie ennemie. Aussi l'ennemi s'en est-il rapidement rendu compte et profite au mieux des avantages qui lui sont offerts pour se rapprocher et interrompre nos communications

à l'arrière. Nos lignes d'approvisionnements sont par conséquent sous le feu constant de l'artillerie ennemie, même la nuit. La division ne se déplaçant pas, notre ravitaillement en essence, en huile et en lubrifiants peut être considéré comme satisfaisant. L'utilisation des transports automobiles est réduite au strict minimum. Le ravitaillement en vivres obtenu sur place est très bon mais celui qui nous

arrive par les voies normales est médiocre. La question des pièces de rechange et des pneus pose un problème sérieux. La division doit tout se procurer sur des centaines de kilomètres de distance, de sorte que, tout en menant une guerre de position, sa mobilité ne cesse de diminuer. Dans ce contexte, la supériorité aérienne alliée pose un problème à peu près insoluble en ce qui concerne le ravitaillement. ■

▼ Quelques prisonniers allemands croisent un Panzer IV détruit. Un écriteau annonçant le probable danger d'explosion est placé sur l'avant du char.

► Camion Renault (récemment produit par les usines de la Régie ou bien capturé en 1940 ?) de la 2. Panzer-Division lancé à pleine vitesse sur une route normande. Le véhicule est chargé de fûts d'essence servant à approvisionner les chars et les engins de la division de von Lüttwitz. Malgré le camouflage élaboré de ce camion et les branchages destinés à le rendre le plus discret possible aux yeux des pilotes des chasseurs-bombardiers alliés, son équipage est aux aguets... Compte tenu de leur cargaison, on les comprendrait à moins !
Bundesarchiv



CHAPITRE

6

1944

TANKS ALLIÉS VERSUS PANZER

DAVID CONTRE GOLIATH

Le 6 juin 1944, lorsque les Alliés occidentaux débarquent sur les plages normandes, ils s'attendent à rencontrer une forte résistance sur les plages, puis espèrent lancer une offensive rapide à travers le bocage ou dans les plaines de Caen. Finalement, les pertes des premières heures s'avèrent bien plus faibles que prévu, avec environ 10 000 morts, blessés et disparus sur les 176 000 hommes ayant participé au débarquement (soit 6 % des effectifs, alors que le Haut commandement les avait estimées à 12,5 %), mais la progression dans les terres se heurte ensuite à des troupes allemandes bien appuyées par des *Panzer* de tous types et des automoteurs aussi nombreux que variés. En définitive, les Américains parviennent à percer les lignes défensives ennemies lors de l'opération « Cobra » lancée fin juillet. Après un mois et demi d'une lutte acharnée, les divisions mécanisées du *III. Reich* ont fini par céder. Mais comment se sont comportés leurs blindés qui, sur le papier, semblent peu à l'aise sur un terrain assez cloisonné ? Les « tanks » alliés ont-ils vraiment été dominés par des mastodontes (Tiger et Panther) taillés pour combattre dans les steppes russes ? Retour sur une des semaines d'un engagement d'une violence inouïe.

LES BLINDÉS ALLEMANDS

■ PANZER IV, VRAIMENT OBSOLÈTE ?

Exception faite de quelques engins encore munis d'un canon court de 7,5cm déployés au sein de la 21. *Panzer-Division*, les modèles les plus représentés lors de la bataille de Normandie sont les *Ausf. G* et *H*. Pesant aux alentours des 26 tonnes, ces chars, dont les premières versions datent de 1937, constituent la « cheville ouvrière » des divisions mécanisées germaniques, car leur successeur, le Panther, ne parvient pas à être produit en assez grandes quantités pour répondre aux besoins de la *Wehrmacht* et de la *Waffen-SS* engagées sur deux fronts. Cependant, en 1944, les Allemands considèrent le *Panzer IV* comme « obsolète » face à l'Armée rouge du fait de son blindage insuffisant. Face aux armes alliées, sa protection est tout aussi dépassée, car sa caisse, mesurant 80 mm en frontal, ne peut stopper des projectiles d'un calibre supérieur à 50 mm. Le M4 Sherman, de loin le tank allié le plus engagé en Normandie, est doté d'un tube de 75 mm... Il se distingue néanmoins par la présence de jupes latérales pour la tourelle et la caisse. Ces *Schürzen*, épaisses de 5 à 8 mm, sont efficaces contre les charges creuses, car si le

dard en fusion les perce facilement, il s'évase par la suite, perdant alors tout son pouvoir perforant. Par ailleurs, le *Panzer IV* pêche par son rapport puissance/poids de seulement 10 cv/t, car son moteur est bridé à 260 cv à 2 600 tr/min, ce qui le pénalise au moment de changer rapidement de position. Pour autant, il garde pour lui son excellent 7,5cm *KwK 40 L/48*, dont la *Panzergranate 39* est capable de transpercer 96 mm d'acier à 500 mètres sous une incidence de 30°. Ainsi, hormis le lourd Churchill, tous les véhicules alliés sont potentiellement vulnérables. Au final, en juin-juillet 1944, le *Panzer IV* reste un adversaire avec qui il faut compter, d'autant que ses dimensions « raisonnables » lui permettent de s'embusquer « facilement », mais il ne peut plus engager des duels sur un terrain où les combats se déroulent à courte portée du fait d'un blindage pratiquement incapable de stopper les coups ennemis.

■ PANZER V PANTHER, UN FAUVE EN CAGE ?

Développé pour affronter à longue portée le T-34 dans les plaines russes, le *Panzer V Panther* n'est évidemment pas spécialement à



Par Laurent Tirone

l'aise en Normandie, où les distances d'engagement sont généralement assez courtes. De ce fait, ses points forts, comme son blindage frontal capable de stopper un projectile de 75 mm à 500 mètres, ne jouent plus en totalité dans un relief compartimenté, et son canon de 7,5cm KwK 42 L/70, dont la *Panzergranate 39/42* est en mesure de percer 89 mm d'acier à 2 000 mètres, ne peut pas être utilisé au maximum de son potentiel. Néanmoins, le dicton « qui peut le plus, peut le moins » s'applique au Panther, car sa balistique dévastatrice lui assure de détruire son adversaire « à coup sûr », et sa protection inclinée est

Sauf mention contraire, toutes photos US Nara

▼ *Panzer IV Ausf. H* en Normandie. Ce blindé moyen pêche par son blindage (50 mm pour la tourelle et 80 mm pour la caisse en frontal et seulement 30 mm en latéral), mais son canon de 7,5cm peut venir à bout de la majorité des tanks ennemis, d'autant que les distances d'engagement sont assez faibles sur ce terrain très compartimenté. Archives Caraktère

capable de faire ricocher les perforants adverses. Par ailleurs, suffisamment fiable en 1944, malgré quelques soucis chroniques de surchauffe, le Maybach HL 230 P 30 de 700 chevaux est à son aise au moment de tracter les presque 45 tonnes du char. Bien des équipages alliés vont être surpris par ses capacités d'accélération et sa vitesse de pointe. Cette excellente mobilité fait qu'il est aussi efficace dans l'offensive que dans la défensive. En effet, ses 15,6 chevaux/tonne représentent un bon compromis puissance/poids qui lui permet de manœuvrer « rapidement » tout en pouvant se porter dans les meilleurs délais sur un point du front nécessitant son intervention.





Cependant, le Panther pêche par sa taille importante difficile à dissimuler, par la longue volée de son tube qui oblige à prendre en compte les obstacles qui pourraient venir arrêter la rotation de la tourelle ou encore sa forte consommation en carburant sur un terrain imposant des manœuvres incessantes. En outre, le *Panzer V* a été conçu pour des duels frontaux à longue distance, et son blindage latéral est assez faible. En Normandie, les tanks alliés, de par leur nombre et le compartimentage du terrain, ont plus de « facilité » pour le tourner lors des engagements à courte portée, et il s'avère donc assez vulnérable. En dépit de ses points faibles, le Panther reste un adversaire redoutable, capable de soutenir un engagement sans risquer d'être « immédiatement » détruit par la riposte ennemie.

■ PANZER VI AUSF. E TIGER I, LA TERREUR DES TANKISTES ALLIÉS

L'analyse des performances du Tiger I en Normandie fait apparaître des conclusions pour le moins paradoxales. Ainsi, en comparaison du *Panzer VI Ausf. B* Tiger II ou du Panther, l'engin n'est pas aussi avancé, technologiquement parlant, avec son blindage vertical ou encore un canon de *8,8cm KwK 36 L/56* à la balistique « moyenne » (84 mm d'acier percés à 2 000 mètres). Par ailleurs, son rapport puissance/poids de 12,11 cv/t ne lui permet d'afficher qu'une mobilité assez médiocre. Il est aussi handicapé par sa taille imposante, son

► Le Tiger n° 211 de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 102* monte vers le front début août 1944. Les branchages sur la caisse sont là pour dissimuler autant que faire se peut la progression des « lourds » aux yeux des pilotes d'avion d'attaque au sol ennemis.
© ECPAD/France/1944/
Photographe inconnu

► Un Panther *Ausf. G* lors de la bataille de Normandie. Les soldats allemands surveillent le ciel afin de ne pas se faire surprendre par des chasseurs-bombardiers alliés. Le char allemand est une machine redoutable, mais le terrain cloisonné ne lui permet pas d'exprimer tout son potentiel, lui qui est prévu pour affronter les T-34 dans les grandes steppes russes.
Droits réservés



► Des Tiger I de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 102* sans doute à l'entraînement aux vues de l'attitude décontractée de l'équipage. Là encore, ce char lourd est destiné à combattre en Russie. Néanmoins, sa formidable capacité à encaisser et son puissant canon de 8,8cm lui permettent de réaliser quelques exploits qui sont dans toutes les mémoires comme l'action de l'As Michael Wittmann à Villers-Bocage.

▲ Autre vue du Tiger n° 211 de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 102*. Son équipage a installé, sur la plage arrière, un fût d'essence de 200 litres. Il est vrai que la consommation du char lourd est « gargantuesque. Notez la pâte Zimmerit censée faire échec aux mines magnétiques. »
© ECPAD/France/1944/
Photographe inconnu



poids de 57 tonnes, sa forte consommation en carburant, ses besoins importants en maintenance qui ne peuvent être négligés sous peine de pannes... Clairement, le mastodonte allemand n'est, théoriquement, pas à son aise en Normandie, même si sa pièce de 8,8cm peut compter sur son allonge dans les plaines autour de Caen face aux tanks anglais. Néanmoins, le Tiger I va multiplier les exploits. Outre le fait que sa seule présence, réelle

ou supposée, va causer des sueurs froides aux équipages alliés qui pensent en voir partout (!), ce « lourd » va bloquer plus d'une attaque ou briser des assauts mécanisés qui auraient « englouti » sans difficulté des *Panzer IV*. Bénéficiant d'une expérience hors du commun acquise sur le front de l'Est, les *Panzerschützen* vont exploiter au maximum « l'incroyable » résistance de sa cuirasse pour engager des duels à courte

portée, comme le *SS-Unterscharführer* Willy Fey de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 102* qui parvient, lors d'un seul engagement, à détruire une quinzaine de véhicules alliés en dépit de plusieurs coups encaissés ou encore « l'incroyable » contre-attaque menée par le *SS-Obersturmführer* Michael Wittmann, de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101*, qui réussit à bloquer l'avance de la *7th Armoured Division* à Villers-Bocage le 13 juin 1944.



► Un *Panzer IV Ausf. H* mis hors de combat est étudié par des soldats britanniques. Grâce à son canon long de 7,5cm, ce blindé, qui est considéré comme dépassé sur l'*Ostfront* par les Allemands en 1944, est encore capable de tirer son épingle du jeu. Néanmoins, il est moins mobile que la plupart des tanks alliés du fait d'un moteur Maybach 12 cylindres bridé à 260 chevaux pour limiter son usure. IWM

▲ Visiblement incendié lors d'un précédent combat, ce *Tiger II* équipé d'une tourelle Porsche de la 1./ *schwere Panzer-Abteilung* 503 a été abandonné près de Vimoutiers le 22 août 1944, de même que le blindé de dépannage *Bergepanther* qui le remorquait. Avec leur poids avoisinant les 70 t, ces chars lourds sont difficiles à dépanner.



Ces faits d'armes ne sont pas « l'arbre qui cache la forêt », car les 126 *Tiger I* déployés en Normandie, véritable terreur des tankistes alliés, vont démontrer qu'ils demeurent l'un des chars les plus efficaces en juin 1944 et qu'ils sont toujours à la pointe de l'efficacité du fait d'une polyvalence insoupçonnée pour des engins destinés initialement à affronter les *T-34* à très longue distance.

l'As Kurt Knispel. Il est vrai que le *Tiger II* affiche des points faibles conséquents. Ainsi, sa taille importante (plus de 3 mètres de hauteur), conjuguée à la longueur imposante de son tube (avec ses 6,248 mètres, il dépasse de 3,88 mètres l'avant de la caisse), grève sa maniabilité. En outre, sa consommation extrême (près de 900 l/100 km en tout-terrain) et sa fiabilité mécanique très médiocre ont freiné ses possibilités de déplacement. Des handicaps qui ont largement limité son potentiel dans des compartiments

■ PANZER VI AUSF. B TIGER II, INADAPTÉ !

Le dernier-né des *schwere Panzer* cumule les superlatifs avec son blindage frontal (180 mm pour la tourelle et 150 mm fortement inclinés pour la caisse) pratiquement imperméable aux projectiles antichars alliés. Pour leur part, les flancs sont censément aptes à résister aux obus de 75 mm tirés par le canon américain M3 du *Sherman*. Par ailleurs, sa pièce de 8,8cm *KwK 43 L/71* affiche une balistique hors du commun, avec une *Panzergranate 39/43* susceptible de percer 203 mm d'acier à 100 mètres, 165 mm à 1 000 mètres et encore 132 mm à 2 000 mètres sous une incidence de 30°. Tous les tanks alliés sont battus ! Certes, ses 69,8 tonnes en font la machine la plus massive en Normandie, mais le rapport puissance/poids de seulement 10 cv/t est en partie compensé par une excellente boîte de vitesses à 8 rapports qui permet au pilote de maintenir le moteur Maybach 12 cylindres essence dans sa plage de fonctionnement optimale. Pour autant, la *schwere Panzer-Abteilung 503*, engagée début juillet autour de Caen, ne parvient pas à tirer la quintessence de ce mastodonte en dépit de la présence d'équipage expérimenté, comme



► Autre vue du Tiger II de la 1./schwere Panzer-Abteilung 503. Un Bren Carrier dépasse la carcasse du mastodonte allemand, la différence de taille est impressionnante ! Cette hauteur a pour conséquence de considérablement compliquer le camouflage. En outre, l'équipage doit avoir recours à une échelle pour monter sur la caisse !



de combat étriqués et sous la constante surveillance des chasseurs-bombardiers ou des avions d'observation d'artillerie alliés. Trop typés « engagements à longue distance », trop lourds, assez fragiles, les douze *Panzer VI Ausf. B* Tiger II présents n'ont pas marqué de leur empreinte la bataille de Normandie.

■ STURMGESCHÜTZ III & IV, LES LIMITES D'UNE ARCHITECTURE

Hormis leur train de roulement et quelques éléments mécaniques, les *StuGe III* et *IV* sont presque identiques et ils partagent la même superstructure abritant un *7,5cm StuK 40 L/48*, dont le projectile est capable de percer 106 mm d'acier à 100 mètres sous une incidence de 30°. Ces engins sont donc, tout comme le *Panzer IV* doté de la même pièce, tout à fait « dans le coup » au moment d'affronter les chars alliés. Affichant une silhouette basse (aux alentours des 2,15, contre 2,68 mètres pour un *Panzer IV*), ils s'avèrent plutôt aisés à poster et camoufler et sont redoutables lors d'embuscades soigneusement préparées. Mais si leur fiabilité et leurs besoins en logistique sont considérés comme de très bon niveau, les points faibles sont aussi décriés. Ainsi, dans les chemins creux du bocage normand, les *Sturmgeschütze* sont tactiquement et techniquement défavorisés, car le terrain rend parfois impossibles, ou limite sévèrement, les possibilités d'ouvrir le feu sur les côtés du fait que leur canon est monté trop bas et « butte » sur les talus. De ce fait, dans de nombreux cas, les *StuGe* sont incapables de tirer par-dessus les haies et les murs. Au final, ces automoteurs se révèlent efficaces

à partir du moment où leurs équipages ont les choix des positions (possibilité de tir, protection et repli), mais ils ont plus de mal à improviser sur un relief très cloisonné.

■ JAGDPANZER IV, UN SIMPLE STUG AMÉLIORÉ

Dans sa version munie d'un canon de *7,5cm* de 48 calibres, le *Jagdpanzer IV* n'apporte pas grand-chose de plus que les *Sturmgeschütze III* et *IV*. Là encore, la silhouette est ramassée (1,85 mètre de hauteur), ce qui permet de monter des embuscades. Ainsi, six chasseurs de chars de la 3. *Kompanie* de la *Panzerjäger-Lehr-Abteilung 130* parviennent à stopper un assaut mené par les Britanniques dans le secteur de Tilly le 11 juin 1944. Positionnés à contre-pente, les équipages allemands envoient au tapis trois *Cruiser Tanks Mk. VIII Cromwell*, forçant les autres à rebrousser chemin. Sans aucun doute, des *StuGe* auraient eu le même impact. Lorsqu'ils sont armés de la même pièce de *7,5cm*, les *Jagdpanzer IV* ne « surclassent » ces derniers que dans le domaine de la protection, puisque si leur blindage avant mesure 80 mm (comme pour les *StuGe*), il est fortement incliné, ce qui équivaut à plus de 100 mm d'épaisseur à 90°. La présence du *7,5cm* long renforce certes la puissance de feu, sans que cela ne change toutefois fondamentalement la valeur du *Jagdpanzer IV/70(V)*, également désigné *Panzer IV/70(V)*, dont les premiers modèles combattent en août 1944 sur le front Ouest. Néanmoins, l'engin paraît adapté à la situation tactique, basée sur la défense, de la *Wehrmacht* en France durant l'été 1944, mais pêche s'il doit mener une contre-attaque rapide.



► Deux Jagdpanzer IV (cette version est armée d'une pièce de 7,5cm identique à celles montées sur le Panzer IV ou le StuG. III).

Rapides, bas sur caisses, dotés d'un blindage profilé, ces chasseurs de chars sont idéals pour monter des embuscades, mais leur casemate fixe les rend vulnérables en cas d'attaque de flanc. AMC # R00370-11

◄ Ce canon d'assaut StuG. III mis hors de combat est le centre d'intérêt de soldats américains. Grâce à sa hauteur mesurée, l'engin est aisé à camoufler et il est redoutable au moment de monter des embuscades, car son tube de 7,5cm est capable de détruire tous les blindés moyens alliés. Néanmoins, sa casemate fixe limite sa réactivité au combat et... sa faible hauteur est également un handicap, car elle l'empêche de tirer par-dessus les haies et les remblais de terre.

► Au premier plan sont visibles deux Jagdpanzer IV (armés de pièces longues de 7,5cm identiques à celles montées sur le Panther) tandis qu'en fond est stationné un Marder II (sur châssis de Panzer II), tous capturés par les Alliés. Ces machines, un peu moins pour ce dernier car plus haut, rencontrent les mêmes difficultés de déploiement que les canons d'assaut StuG. III. AMC # R00381





■ JAGDPANTHER, GASPILLAGE DE POTENTIEL ?

Armé du même canon que le Tiger II mais pesant 23 tonnes de moins, avec 45,5 tonnes sur la balance, le Jagdpanther affiche une bonne mobilité (46 km/h sur route), sensiblement équivalente à celle du Panther avec qui il partage le châssis. Tirant profit de ces qualités, les équipages de la *schwere Panzerjäger-Abteilung 654* vont prélever un lourd tribut sur les A22 *Infantry Tanks Mk. IV Churchill* de la *6th Guards Tank Brigade* le 30 juillet 1944, bloquant un assaut mécanisé, lancé dans le cadre de l'opération « Bluecoat », qui aurait pu venir à bout des lignes de défense allemandes dans le secteur de la cote 309. Il est vrai qu'à l'été 1944, en Normandie, aucun char allié ne peut résister à une telle puissance de feu, puisque la *Pz.Gr. 39/43* du Tiger II, affichant une vitesse initiale de 1 000 m/s, transperce 185 mm d'acier à 500 mètres sous une incidence de 30°. Enfin, son blindage épais et bien profilé souffre peu des tirs adverses. Néanmoins, hormis quelques « exploits », le Jagdpanther va avoir du mal à s'imposer sur un relief aussi cloisonné. En effet, sa hauteur, culminant à 2,72 mètres, demande une recherche de poste plus difficile, voire impossible, selon le relief, et sa caisse volumineuse en fait une

▼ Le Jagdpanther réalise quelques coups d'éclat en Normandie, mais là encore son architecture l'handicape sur des terrains aussi cloisonnés. Ici deux engins *schwere Panzerjäger-Abteilung 654* retraitent vers la Seine en août 1944.
© ECPAD/France/1944/Bernard Kürth

machine peu discrète. Il souffre aussi des mêmes problèmes de mobilité et de tir dans les chemins étroits que les *StuGe* à cause de sa superstructure fixe. Pire, par rapport à ces derniers, sa fiabilité est si médiocre que, en permanence, 40 % de ces chasseurs de chars sont, par roulement, aux mains des mécaniciens. Taillé pour le front de l'Est, le Jagdpanther est peu à l'aise en Normandie, et bien qu'il soit assez efficace en défense, son potentiel paraît gaspillé dans un tel environnement.



► Des *Panzerjäger 38(t) mit 7,5cm Pak 40/3 Ausf. M* Marder III mis hors de combat dans une ville française. Un terrain peu favorable à leur engagement du fait de leur casemate ouverte qui les rend vulnérables aux jets de grenades. Bien que ce modèle soit plus réussi que les autres, il demeure perfectible par sa protection trop peu épaisse. L'engin est toutefois apprécié par la troupe pour sa fiabilité et sa puissance de feu.

▲ Bien qu'il soit apte à détruire la majorité des tanks alliés en Normandie, le *Panzerjäger 38(t) mit 7,5cm Pak 40/3 Ausf. M* Marder III est mal adapté aux terrains trop cloisonnés (agglomération ou bocage). Dans l'absolu, il s'agit plus d'un engin conçu pour opérer sur le front de l'Est où il peut profiter de l'allonge de son canon de 7,5cm.



■ MARDER ET AUTRES PANZERJÄGER, DES PAK SUR CHENILLES

En Normandie, l'Armée allemande déploie beaucoup de modèles de *Panzerjäger*, des engins « officiels », comme le *Panzerjäger 38(t) mit 7,5cm Pak 40/3 Ausf. M*, ou les bricolages ingénieux du *Baukommando Becker*, du nom du *Hauptmann Alfred Becker*, ingénieur dans le civil et à l'origine de nombreuses conversions sur châssis de blindés français capturés en 1940, à l'instar du *7,5cm Pak 40 (Sf.) auf Geschützwagen 39H(f)*. Exception faite de véhicules développés en 1941 et obsolètes en juin-juillet 1944, à l'exemple du *4,7cm Pak(t) auf Panzerkampfwagen 35R(f) ohne Turm* toujours en service à cette date, tous ont la capacité de détruire les tanks alliés. Souvent aisés à camoufler du fait d'une taille raisonnable (2,48 mètres de hauteur pour un Marder III), ces chasseurs de chars excellent lors des embuscades qui sont leur seule utilisation tactique possible sous peine d'être rapidement détruits... Assez mobiles, du moins largement plus que des canons tractés, ils peuvent se désengager rapidement après avoir ouvert le feu pour se mettre en sécurité. En effet, leur protection suffit à peine à stopper les balles de mitrailleuses, et leur habitacle ouvert rend l'équipage extrêmement vulnérable aux projectiles fusants de l'artillerie ou aux attaques de l'infanterie ennemie.

LES BLINDÉS ALLIÉS

■ LE M4 SHERMAN, CRUELLE DÉSILLUSION

Medium Tank fiable, facile à transporter du sol américain en Europe, disponible en très grand nombre, demandant une logistique mesurée (hormis pour le carburant, mais ce point-là n'a jamais été un véritable souci pour l'*US Army*, du moins dans les premiers mois de la guerre), le M4 a incontestablement été l'un des acteurs majeurs de la victoire des Alliés sur le *III. Reich*. Néanmoins, en Normandie, servir à bord d'un Sherman a tout d'un calvaire. En effet, si sa haute taille en fait un point d'observation adapté à la guerre dans le bocage, car le chef de char peut facilement voir par-dessus les haies, elle en fait également une cible de choix pour les tireurs adverses, dont la quasi-totalité des pièces emploient des projectiles capables de venir à bout de sa cuirasse. Les Allemands le surnomment d'ailleurs « Sherman cathédrale », et auprès de ses propres équipages, il prend le sobriquet de « Ronson », du nom d'un briquet réputé pour s'enflammer du premier coup ! Le M4 est effectivement très sensible aux incendies. L'état-major allié a pourtant affirmé que ses tanks étaient équivalents aux matériels ennemis et continue de le marteler... même après que des tests menés sur des Panther capturés ont prouvé que les obus de 75 mm ne parvenaient pas à percer son blindage frontal (l'AP M72 *Shot* ne perce que 88 mm d'acier à 100 mètres sous une incidence de 30°). Modeste point fort, la longueur mesurée du tube (40 calibres, soit 3 mètres) lui autorise à faire pivoter plus facilement sa tourelle dans un environnement boisé que la plupart des *Panzer*. Ce même état-major avait aussi prévu que, compte tenu des stocks de matériel disponibles, la perte de cinq à six engins pour un seul ennemi était industriellement supportable.



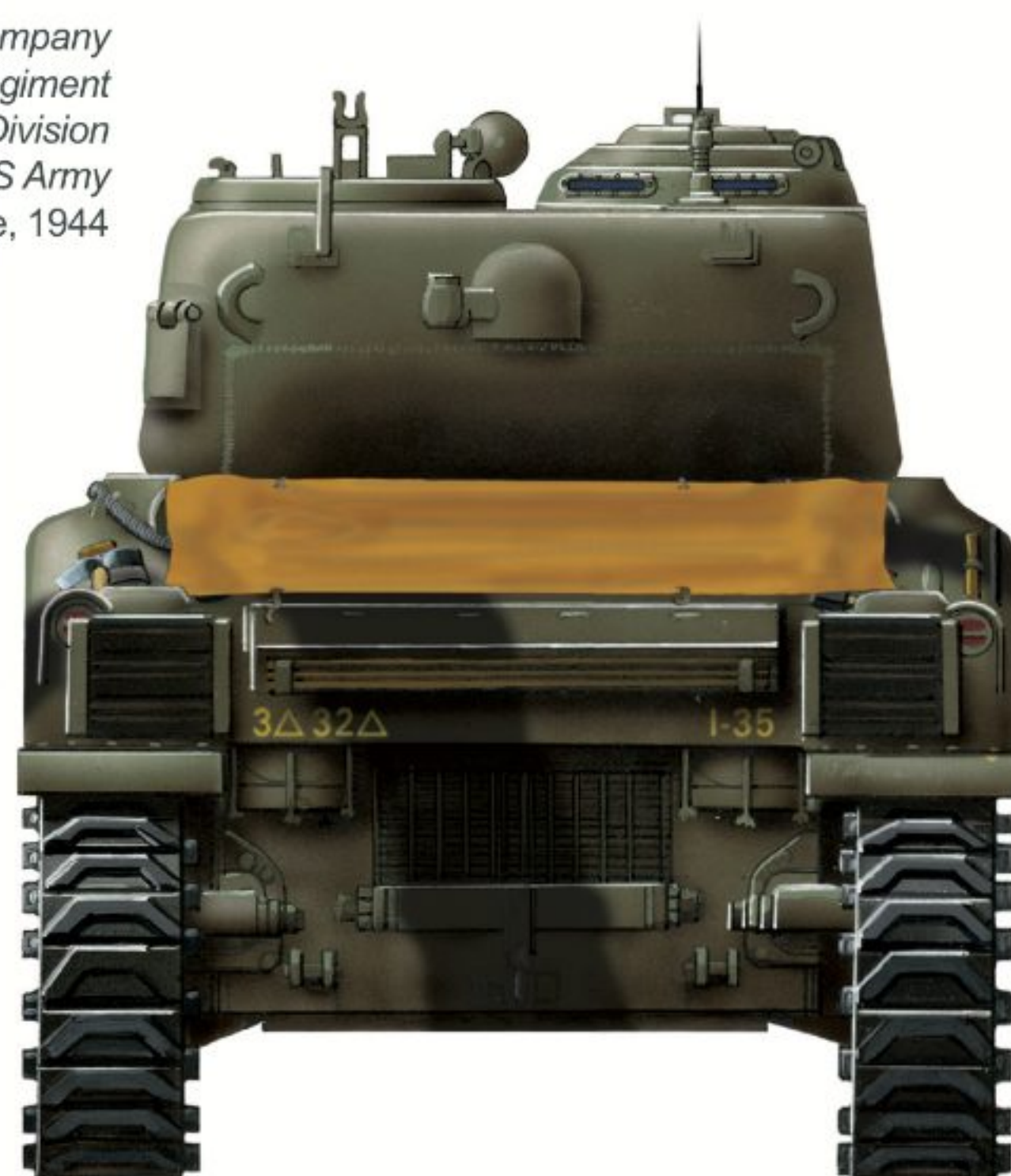
▲ Ce Sherman M4 est équipé d'un *Bulldozer Tank Mounting M1* ouvre une brèche dans la dense végétation normande. Si cette lame alourdit l'avant du char avec son poids de 1,8 t, les *Tank Dozer* se distinguent en Normandie en 1944 en permettant aux troupes alliées de se déplacer plus facilement dans le bocage.

◀ Faute de *Tank Dozer* en quantité suffisante pour ouvrir des passages dans les haies, les Américains bricolent des « coupe-haies » aussi appelées *Hedge Cutter* qu'ils soudent à l'avant de leurs chars, ici un *Medium Tank M4A1(76)*. Ce dernier est armé d'un canon de 76,2 mm qui réduit l'écart de performances avec la pièce de 7,5cm équipant le Panther.



Medium Tank M4A1 (76)W Sherman

3rd Platoon, I Company
32nd Armored Regiment
3rd Armored Division
US Army
France, 1944



Note : il s'agit de la monture de l'as allié Lafayette G. Pool
(23 juillet 1919 – 30 mai 1991).



Cette logique purement comptable fait hélas abstraction des équipages, qui, même s'ils affichent un taux de survie plus élevé que dans l'infanterie, manquent alors de « motivation » au moment d'aller au combat. Engagement qu'ils préfèrent rompre en cas de rencontre avec un *Panzer*... À la fin de la campagne de Normandie, la mise en service du Sherman M4(76) doté d'un canon plus puissant, tirant une M62 APC (vitesse initiale 860 m/s) transperçant 106 mm d'acier vertical à 1 000 mètres, rétablit partiellement l'équilibre, mais la faiblesse de la protection perdure.

■ FIREFLY, LE CHASSEUR DE FAUVES

Si les Américains n'ont pas pleinement conscience de la supériorité des matériels germaniques et ne souhaitent de toute façon pas remettre en question la standardisation extrême de leurs unités en multipliant les calibres, les Anglais cherchent à mettre en service des engins susceptibles de damer le pion aux redoutables Tiger I et au non moins dangereux Panther. Pour ce faire, ils parviennent à monter une pièce à haute vitesse initiale dans la tourelle d'un M4 Sherman. À l'origine canon tracté, l'*Ordnance Quick Firing 17-Pdr. Mk. IV* (calibre réel 76,2 mm) est, sans aucun doute, l'arme antichar la plus performante de l'arsenal britannique. Long de 55 calibres (soit 4 191 mm), il emploie un APC *Shot Mk. IV* capable de détruire un *StuG* ou un *Panzer IV* jusqu'à 2 000 mètres. En outre, son obus APDS *Shot Mk. I (Armor Piercing Discarding Sabot* ou obus à sabot détachable)

transperce 185 mm de blindage à une distance de 1 000 mètres sous un angle de 30°. Un bémol doit néanmoins être apporté. À longue portée, la précision de cette munition de 3,7 kg à très haute vitesse (1 284 m/s) est exécrable, et son utilisation se limite à chasser les fauves allemands à moyenne distance... ce qui est parfait en Normandie ! Si le Firefly brille par sa capacité à détruire la quasi-totalité de ses adversaires, son potentiel est entaché par quelques défauts. Déjà, sa protection est insuffisante, comme tout Sherman qui se respecte, et la longueur de son tube tend à limiter la rotation de la tourelle en cas de présence d'arbres ou d'obstacles. Ensuite, son rapport puissance/poids de 13 cv/t s'avère plutôt moyen, tout comme la cadence de

tir, car le chargeur doit manipuler dans un espace restreint et bien encombré de longs projectiles pesant 16 kg. À cela, il faut ajouter que, au moment de l'ouverture du feu, le très important flash à la bouche du tube vient aveugler l'équipage du Firefly. En outre, le souffle soulève beaucoup plus de poussière que les autres canons alliés de calibre plus ou moins équivalent, au point que c'est bien souvent un autre chef de char qui observe les résultats ! Comme si cela ne suffisait pas, des retours de flammes au niveau de la culasse gênent les tankistes. Pour autant, le Firefly est la meilleure chance alliée de réduire au silence les fauves allemands, si bien qu'ils sont très souvent déployés en pointe et deviennent les cibles « privilégiées » des tireurs adverses.

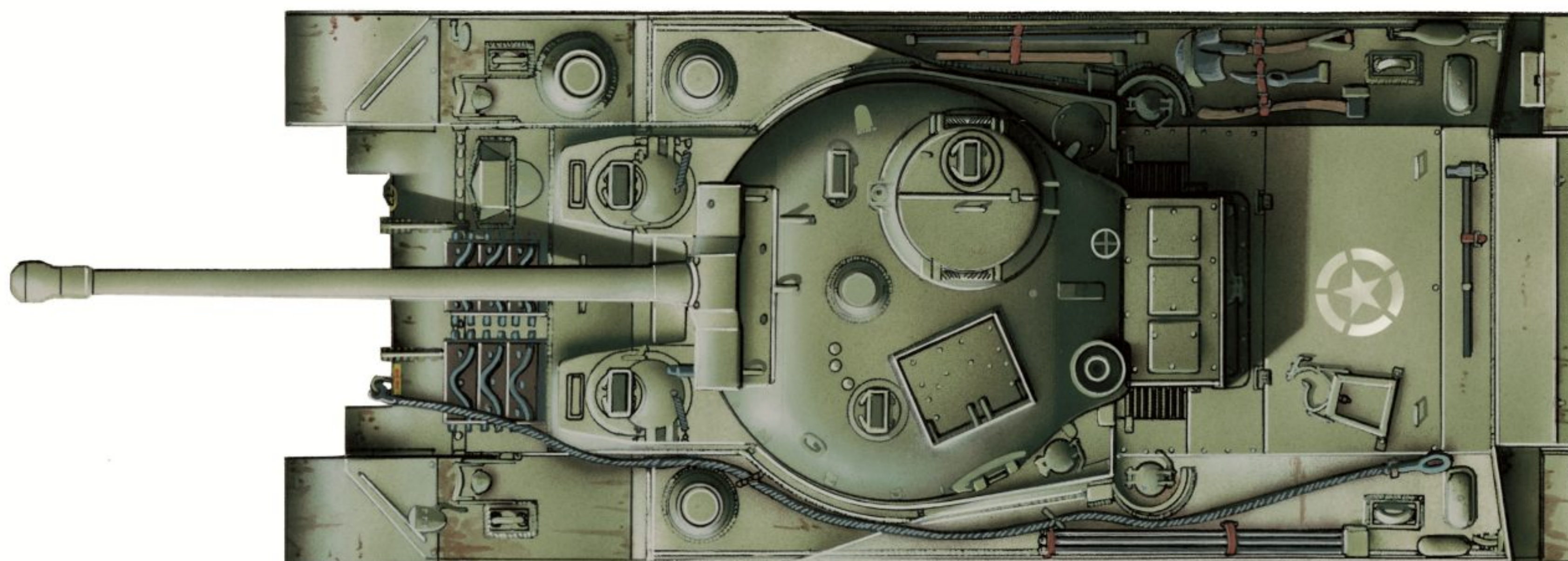
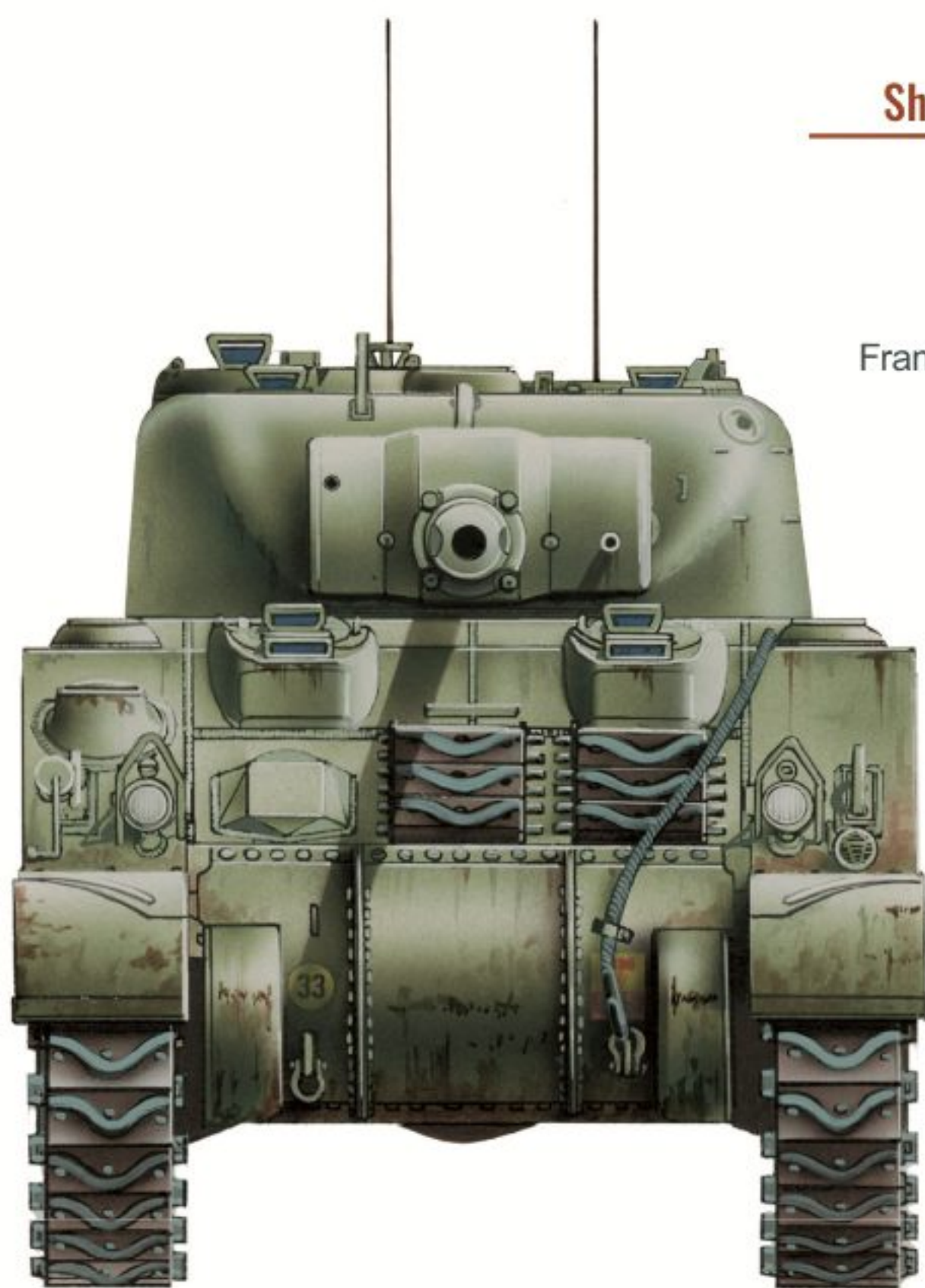


▲ & ◀ Lorsque les Alliés débarquent en Normandie en juin 1944, c'est le baptême du feu pour le Sherman Firefly armé d'un canon de 17-Pdr. Son succès est immédiat et les équipages se félicitent de disposer d'un char pouvant rivaliser, du moins en matière de puissance de feu, avec le Tiger et le Panther. Au passage, ce dernier est une bien mauvaise surprise à cause de son canon de 7,5cm long et de son blindage avant insensible aux projectiles des canons antichars 6 pounder et aux obus de 75 mm des Cromwell. Si les Alliés ont rencontré le *Panzer V* pour la première fois en Italie en février 1944, ils l'ont peu étudié depuis, persuadés qu'il s'agit d'un char lourd produit à peu d'exemplaires. IWM



Sherman Firefly Mark Vc

*A Squadron
24th Lancers
8th Armoured Division
Armée britannique
France, Normandie, juin 1944*



■ CRUISER TANK MARK VIII CROMWELL MARK IV (A27M)

Affichant une silhouette désuète avec ses blindages verticaux, alors que l'assemblage des premiers modèles débute en janvier 1943, le Cromwell ne brille pas par sa protection et pêche par la faible puissance de feu fournie par son canon de 75 mm QF Mk. V L/36,5, dont la munition *Armor-Piercing Shot* M61 est tout juste capable de percer 79 mm d'acier à 100 mètres sous une incidence de 30°. Panther et Tiger I sont alors « invulnérables », et si le *Panzer IV* est en danger, l'absence de charge explosive dans le M61 ne permet pas de systématiquement mettre hors de combat l'équipage allemand, hormis si le projectile venait à ricocher dans le compartiment. En résumé, le Cromwell, qui n'équipera complètement que la seule *7th Armoured Division*, n'est pas à l'aise au moment d'affronter ses homologues germaniques, qui le surclassent dans tous les domaines, sauf dans celui de la mobilité, où le 12 cylindres en V essence Rolls-Royce Meteor refroidi par eau développant 600 chevaux, qui n'a que 26 tonnes à mouvoir, écrase littéralement toute concurrence en assurant un rapport puissance/poids de 21,4 cv/t ! Rapide, avec 52 km/h en pointe, le char anglais est capable de se porter très vite sur un endroit du front réclamant sa présence ou de se désengager avec vivacité en cas de rencontre avec un lourd ennemi. Dans le cadre d'une guerre de mouvement, le Cromwell s'avère des plus performants, car il est capable d'exploiter une percée ou encore de manœuvrer pour prendre de flanc un ennemi à la protection frontale trop épaisse. Néanmoins, sa balistique limitée, et la grande disponibilité en Sherman, pousse l'état-major britannique à le déployer essentiellement dans les régiments de reconnaissance, au sein desquels le combat blindé n'est pas une priorité. Un Firefly sera d'ailleurs intégré au sein des pelotons en cas de rencontre avec un fauve allemand.

Pour compenser l'armement insuffisant du Cromwell, les Anglais vont mettre au point le *Cruiser Tank Mark VIII Challenger* (A30) armé d'un tube de *17-Pdr Mk. II*, mais cette version, produite à seulement 200 exemplaires, est globalement ratée, car sa volumineuse et trop haute tourelle, qui accueille l'imposante culasse et deux chargeurs, ralentit le pointage du tube et déséquilibre le centre de gravité. De plus, la longueur trop importante de la plate-forme nuit à la maniabilité. Lui aussi mal protégé, le Challenger est certes capable de détruire la quasi-totalité des *Panzer*, mais un Firefly est bien plus homogène.



▲ Ces Cromwell et leur équipage appartiennent tous à la *1st Polish Armoured Division* organisée et équipée sur le modèle britannique. Les chars sont des Mk. IV équipés du canon *Royal Ordnance Quick-Firing* (ROQF) de 75 mm, une arme polyvalente à défaut de pouvoir détruire un Panther de face.
NAC - 18-328-37- (Datka Czesław)

▼ Cromwell de commandement du général Maczek qui est à la tête de la *1st Polish Armoured Division*, que l'on aperçoit ici en tourelle, à gauche. Les gros boulons de tourelle et les pans de blindage verticaux confèrent à ce char une allure désuète en 1944.
NAC - 18-328-39 (Datka Czesław)



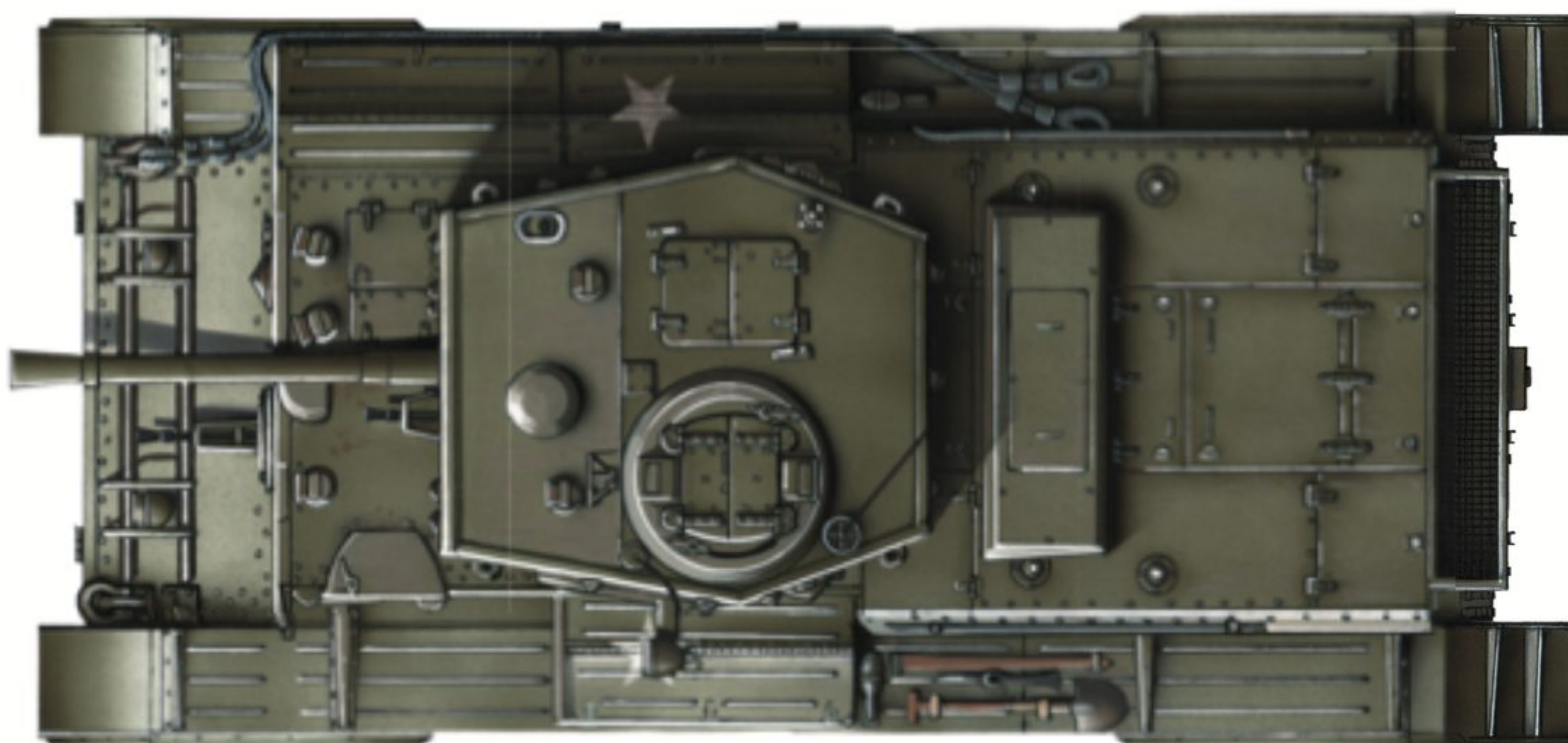


Note : baptisé « Hela », ce Cromwell est le char personnel du commandant de la 1^{re} Dywizja Pancerna, le général Stanisław Władysław Maczek.



A27M Cromwell Mk. IVC

1 Dywizja Pancerna (1^{re} division blindée polonaise)
Normandie, France, juillet 1944



► Avec le *17-Pounder Self-Propelled Gun Achilles IIC*, Disponibles en petit nombre en juin 1944, l'Armée anglaise aligne une machine susceptible de damer le pion aux plus lourds des *Panzer*. L'arrivée en août 1944 d'une munition à sabot détachable APDS (*Armour-Piercing Discarding Sabot*) lui donne même, théoriquement, les moyens de prendre à partie un *Tiger II* de face. En effet, avec un poids de 3,71 kg et une vitesse initiale de 1 284 m/s, la *Shot Mk. I* perce 221 mm à 100 m, 204 mm à 500 m, et encore 185 mm à 1 000 m sous une incidence de 30°. IWM

▲ Les *3-inch Gun Motor Carriage M10 Wolverine* sont engagés de manière massive en Normandie, en juin 1944. Sur le terrain, le M10 cumule les points faibles : sa silhouette est trop haute, si bien que l'équipage a du mal à le camoufler, son armement principal manque de « punch » face à la cuirasse des *Panzer* de dernière génération, sa protection est insuffisante...



■ 3-INCH GUN MOTOR CARRIAGE M10 WOLVERINE ET 17-POUNDER SELF-PROPELLED GUN ACHILLES IIC

Présent au sein des unités américaines et anglaises, le *Tank Destroyer* (TD) M10 est censément destiné à traquer les fauves allemands, mais force est de constater qu'il a bien du mal à assumer ses missions. Ainsi, la munition *Armor Piercing M79 Shot* tirée par son canon de 76 mm *3-Inch M7 L/53* est capable de percer 88 mm d'acier à 500 mètres sous une incidence de 30°. Ce projectile réduit au silence le *Panzer IV* à cette distance, mais il est véritablement impuissant face au *Tiger I* et surtout au *Panther*. Pire, son *Armor Piercing Capped Ballistic Cap M62*, perçant censément 91 mm d'acier à 500 mètres sous un angle de 30°, est pratiquement tout aussi inefficace. En effet, ce dernier ne parvient pas à reproduire cette performance hors des polygones d'essais, car les ingénieurs américains ont hélas sous-estimé la résistance des aciers germaniques... Par ailleurs, la protection est insuffisante, et la présence de deux 6 cylindres *Diesel General Motors*, qui ne lui autorisent qu'une mobilité moyenne, moins sujets aux incendies ne change rien à un bilan globalement négatif. Dans ces conditions, les *Wolverine* ont toutes les difficultés du monde à appliquer la doctrine américaine du « *Seek, Strike and Destroy* », si bien que le chasseur devient trop souvent le chassé... L'arrivée du bien armé 90 mm *Gun Motor Carriage, M36*

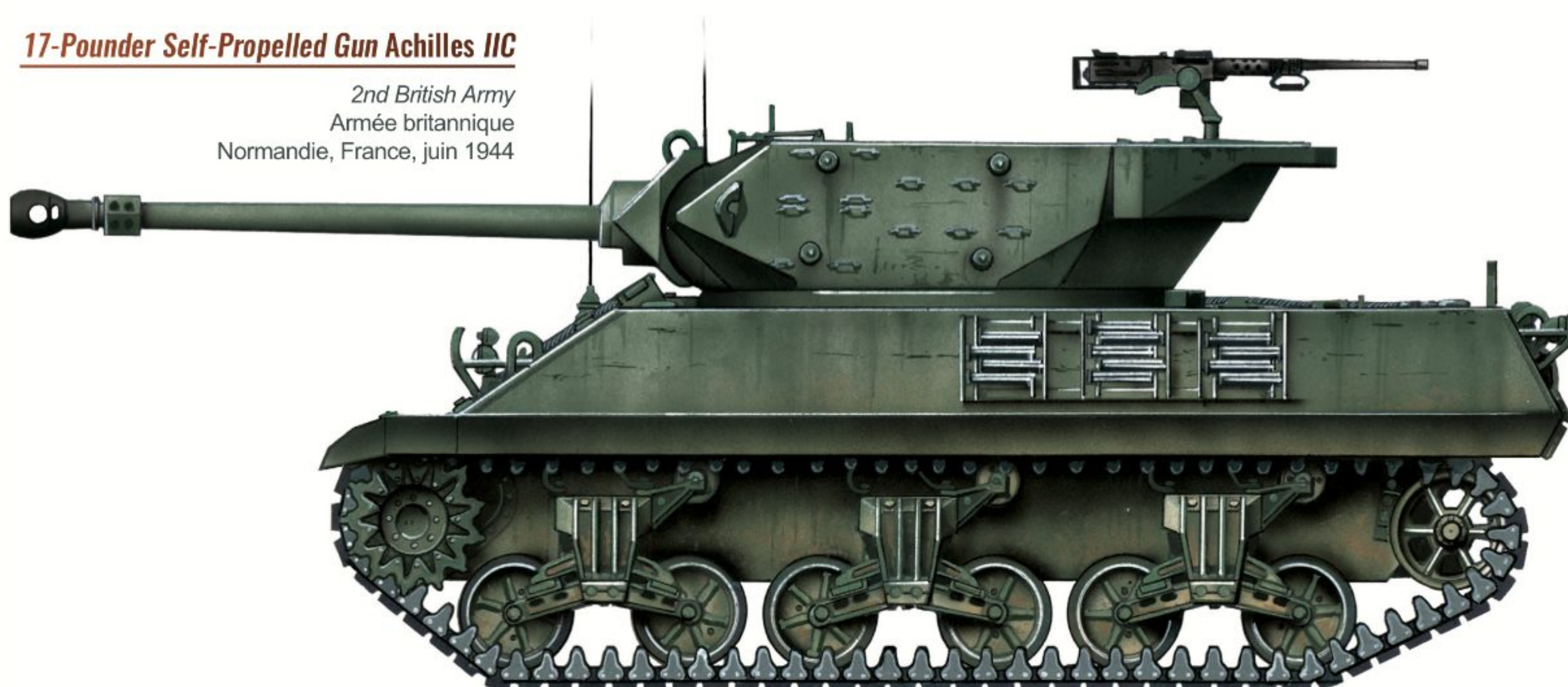
Jackson permet de contrebalancer le blindage élaboré des *Panzer*, mais sa cuirasse est toujours réduite, et celle du *M18 Gun Motor Carriage Hellcat* apporte une plus grande mobilité (80 km/h sur route et un rapport puissance/poids supérieur à 22 cv/t), mais ce TD pêche par son tube de 76 mm toujours assez moyen en termes de balistique. Les Anglais, bien conscients des carences du M10, greffent leur pièce de 76,2 mm, dans sa version *Mark V*, dans sa tourelle ouverte,

donnant naissance au *17-Pounder Self-Propelled Gun Achilles IIC*. Si la protection n'évolue pas, la manœuvrabilité est même inférieure du fait d'un tube très long induisant un porte-à-faux important. Toutefois, ce chasseur de chars, disponible en petit nombre en juin 1944, est apte à détruire la majorité des *Panzer*. Quel que soit l'angle de tir, les *Panther* et, surtout, les *Tiger I* sont incapables, sauf ricochet heureux, d'encaisser un tel impact. L'arrivée en août 1944 d'une munition à sabot détachable APDS (*Armor-Piercing Discarding Sabot*) lui donne même, théoriquement, les moyens de percer un *Tiger II* de face.



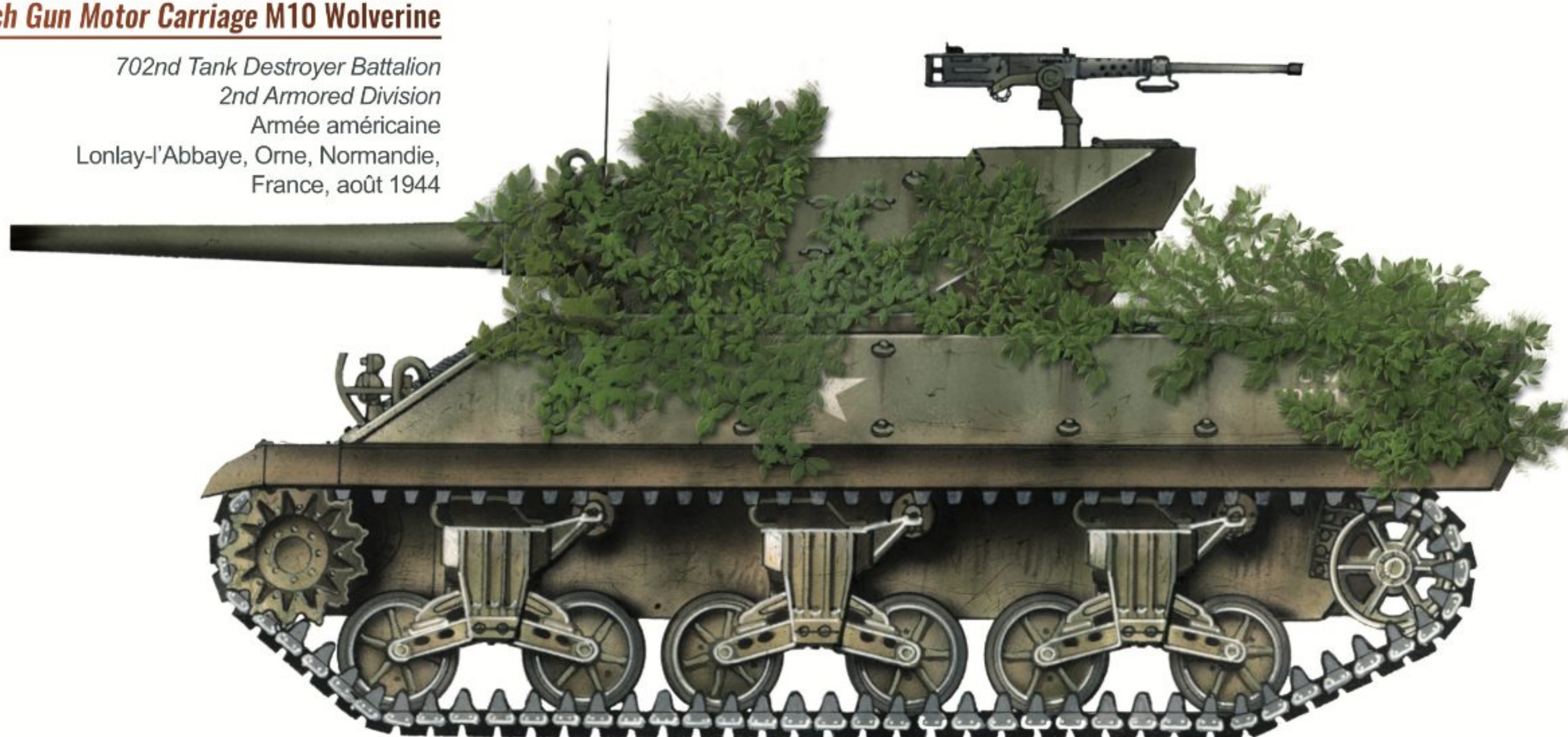
17-Pounder Self-Propelled Gun Achilles IIC

2nd British Army
Armée britannique
Normandie, France, juin 1944



3-inch Gun Motor Carriage M10 Wolverine

702nd Tank Destroyer Battalion
2nd Armored Division
Armée américaine
Lonlay-l'Abbaye, Orne, Normandie,
France, août 1944



■ A22 INFANTRY TANK MK. IV CHURCHILL MK. IV ET VI

Si quelques *Mark VIII* sont disponibles en Normandie, l'essentiel des effectifs en Churchill est constitué de *Mk. IV* et *VI* qui se distinguent par leur armement. Le premier est doté d'un canon *Ordnance QF 6-Pounder Mark V* (57 mm), dont le projectile *Armour-Piercing Discarding Sabot* est capable de percer 130 mm d'acier grâce à une vitesse initiale de 1 151 m/s. La quasi-totalité des *Panzer* sont alors vulnérables, bien que les dégâts soient limités à cause d'un poids de seulement 1,42 kg. Par ailleurs, le manque de « punch » de son obus explosif de 57 mm l'empêche d'assumer correctement les missions d'appui-feu en faveur des fantassins, un comble pour un tank d'infanterie... Le deuxième adopte le tube M3 de 75 mm expédiant une très efficace munition *High Explosive* et





■ Une colonne de Churchill appartenant au 4th Grenadier Guard fait mouvement vers sa zone de rassemblement près de. Les hommes comme les machines n'ont pas encore affronté l'épreuve du feu pour cause d'arrivée tardive sur le sol normand. L'engin de tête est un Mark IV équipé du canon de 6 pounder (57mm). En cas de rencontre avec un Panther, son équipage aura fort à faire pour prendre le dessus... IWM

■ Ces équipages de Churchill Mark VII de la 34th Tank Brigade anglaise sont relativement confiants dans la protection de leurs blindés. Avec 152 mm de blindage frontal pour les Mk. VII, mieux qu'un Tiger I, le Churchill est un adversaire difficile à mettre hors de combat. BTM

une très médiocre antichar. Face aux *Panzer* les plus lourds, les équipages britanniques connaissent bien des désillusions, qui vont entraîner une crise du moral. Les Churchill misent toutefois sur d'autres arguments qui font qu'ils sont globalement appréciés de leurs équipages. Ainsi, l'engin est considéré comme assez fiable, et son confort est notable. Si sa vitesse maximale est (très) limitée à 26 km/h sur route, son excellente mobilité en tout-terrain lui permet de franchir avec « aisance » des pentes à fort dénivelé. Mais c'est surtout sa capacité à encaisser les coups qui est mise en avant, notamment avec les modèles dont la protection est portée à 152 mm pour la tourelle et 140 mm pour la caisse.

détruire la quasi-totalité des engins ennemis. Le Panther et, surtout, le Tiger I sont le cauchemar des tankistes, qui ne peuvent que subir cette domination technique. Les pertes sont d'ailleurs très élevées au sein des divisions mécanisées alliées, l'action des « casseurs de chars » et des *Pak* est également responsable d'une grande partie de ces destructions, si bien qu'au sein de l'état-major stationné en Angleterre, un vent de panique commencera à souffler. Néanmoins, si lors de duels les *Panzer* l'emportent régulièrement, ils souffrent de leur haute technicité qui demande un entretien soigné et régulier. De ce fait, les pannes sont fréquentes au sein des *Kompanien* de Panther et de Tiger. Le taux de disponibilité est finalement assez faible, alors que dans le camp adverse, les mécaniques sont plutôt fiables, et, surtout, les ateliers de réparation disposent de pièces détachées à profusion et peuvent travailler dans une certaine « sérénité », car la *Luftwaffe* est largement dominée par l'aviation alliée qui peut survoler le champ de bataille en « totale » impunité et attaquer les échelons de logistique ennemis.

Les moyens de dépannage manquent aussi cruellement au sein de la *Wehrmacht* et de la *Waffen-SS*, qui doivent souvent abandonner leurs blindés immobilisés. *A contrario*, les Alliés peuvent bien souvent récupérer leurs véhicules, les réparer et les renvoyer au combat. Par exemple, lors de l'opération « Goodwood » (18 au 20 juillet 1944), la *British Army* perd environ 300 tanks, mais les deux tiers peuvent être remis en condition. Pour finir, la grande force des Alliés est aussi de pouvoir compter sur un appui massif de l'artillerie et de l'aviation tactique qui « matraquent » la moindre zone pouvant abriter un *Panzer* et contraignent les renforts à se déplacer de nuit ; et si les dommages occasionnés par l'aviation sont généralement faibles, les équipages allemands doivent reculer sous la pression. Finalement bien intégrés au sein d'un dispositif interarmes efficace et misant sur la coopération, les chars alliés ont fait parler le nombre, leur endurance mécanique, leur « simplicité » pour parvenir à défaire les fauves germaniques. Ainsi, David a battu Goliath... ■

■ CONCLUSION

La supériorité technologique allemande en Normandie en juin-juillet 1944 est indéniable. Globalement, les *Panzer* sont bien mieux protégés, et la grande majorité des blindés déployés par la *Wehrmacht* et la *Waffen-SS* est dotée d'armements susceptibles de

BIBLIOGRAPHIE

- Fortin (L.), *Les chars Britanniques en Normandie*, Histoire & Collections, 2005
- Deprun (F.), *Panzer en Normandie*, Ysec Éditions, 2011
- Bernage (G.), *Les Panzers dans la bataille de Normandie*, Éditions Heimdal, 1999
- Buffetaut (Y.), *Chars et blindés de la bataille de Normandie*, Tome 1, Ysec éditions, 2009
- Schneider (W.), *Tigers in Normandy*, Stackpole Books, 2011
- Hart, *Sherman Firefly vs Tiger: Normandy 1944*, Osprey Publishing, 2007
- Zaloga (S.), *Panzer IV vs Sherman: France 1944*, Osprey Publishing, 2015

LE GRAND GACHIS

JOUÉ D'AVANCE ?

La course à l'armement opposant l'Armée rouge et la *Wehrmacht* pousse cette dernière à se doter des matériels les plus efficaces possibles. Qualitativement, le résultat est à la hauteur des espérances des équipages. Conçus pour opérer sur le front de l'Est afin de contrer la menace représentée par le T-34/76, le Panther et le Tiger sont deux des chars les plus performants du conflit. Difficiles à détruire du fait de leur épais blindage, mobiles sur sol meuble grâce à leurs chenilles larges et leurs suspensions perfectionnées, ces fauves ont également la capacité de neutraliser leurs adversaires à des distances supérieures à 2 000 mètres. Au sein des arsenaux occidentaux, ces *Panzer* n'ont pas d'équivalent. Pour autant, ces engins sophistiqués sont-ils à la hauteur du défi représenté par le débarquement des Alliés dans une Normandie bien différente des steppes russes ?

■ LA PLACE DES PANZER DANS LE DISPOSITIF ALLEMAND EN JUIN 1944

Plusieurs avis s'opposent au sein de l'état-major allemand à propos de la stratégie à adopter en cas de débarquement allié. Le *Generaloberst* Guderian ne rejoint ainsi pas la vision du *Generalfeldmarschall* Rommel, comme il le précise dans un interrogatoire mené par les forces américaines le 16 août 1945 :

« Il y avait une différence de vues entre le *Generalfeldmarschall* Rommel et moi-même. Je m'étais rendu en France en avril 1944 pour lui demander son avis quant à l'emploi des chars, et j'ai proposé de les replier (comme le suggéraient le *Generalfeldmarschall* von Rundstedt et le *General der Panzertruppen* Leo Freiherr Geyr von Schweppenburg) pour former une *Panzer-Armee* au nord d'Orléans. Rommel était d'avis de maintenir les *Panzer-Divisionen* sur les zones susceptibles d'accueillir le débarquement, qu'il supposait être au nord de l'embouchure de la Somme, près de Dieppe. Plusieurs divisions ont été placées immédiatement derrière la première ligne, à cet endroit, sur les deux rives de l'estuaire de la Somme, et plusieurs autres ont été stationnées dans le sud de la France, près des Bouches-du-Rhône. Il y avait, dès lors, peu de divisions derrière le front véritablement retenues pour l'invasion.

◀ Des *Panzer V Ausf. A* Panther de la *Panzer-Lehr-Division* progressent vers la ligne de front. L'avance de l'unité est considérablement ralentie par l'action des « Jabos ». Les chars n'accusent que des pertes légères, mais les véhicules faiblement blindés vivent un véritable calvaire sous les mitrailleuses, les canons, les bombes et les roquettes des Republic P-47 Thunderbolt et autres Hawker Typhoon d'attaque au sol.
Archives Caractère





Par Laurent Tirone

Du fait de votre suprématie aérienne, il a fallu beaucoup trop de temps pour les amener du sud de la Somme vers le secteur d'invasion. J'ai proposé à Hitler, en mai 1944, de les retirer et de les positionner dans la région du Mans, mais il a refusé. C'est la véritable raison pour laquelle il n'y a pas eu de *Panzer-Divisionen* à temps sur le front ».

Il est vrai que la stratégie allemande, à la veille du débarquement, est pour le moins compliquée. Déjà, le commandement en Europe occidentale est assuré par le *Generalfeldmarschall* von Rundstedt, qui est à la tête des forces stationnées à l'Ouest. Mais il est secondé dans cette tâche par le *Generalfeldmarschall* Rommel, dirigeant également le groupe d'armées B. Pour finir, le *General* Leo Freiherr Geyr von Schweppenburg est en charge de la *Panzergruppe West*. Cette dispersion des responsabilités n'aide évidemment pas à centraliser les décisions. Pour compliquer les

choses, les trois officiers ont des vues très différentes sur les scénarii possibles. Fort de son expérience en Afrique du Nord, Rommel pense que la *Wehrmacht* doit écraser les Alliés sur les plages durant les premières heures, de façon à empêcher l'arrivée massive de renforts. De ce fait, le différentiel numérique en faveur de l'ennemi ne pourra pas jouer à plein. Pour appliquer une telle tactique, il demande le positionnement des *Panzer-Divisionen* à proximité même des plages, tel un « collier de perles ». En revanche, von Rundstedt désire poster les divisions blindées à une centaine de kilomètres du Mur de l'Atlantique, avec pour mission de lancer une contre-attaque massive sur la tête de pont ennemie avant qu'elle ne soit consolidée. Reste maintenant à repérer l'endroit du débarquement pour que les *Panzer* ne soient pas trop éloignés. Fin avril 1944, un consensus se dégage sur le nord de la Seine. Von Schweppenburg partage le point de vue de von Rundstedt.

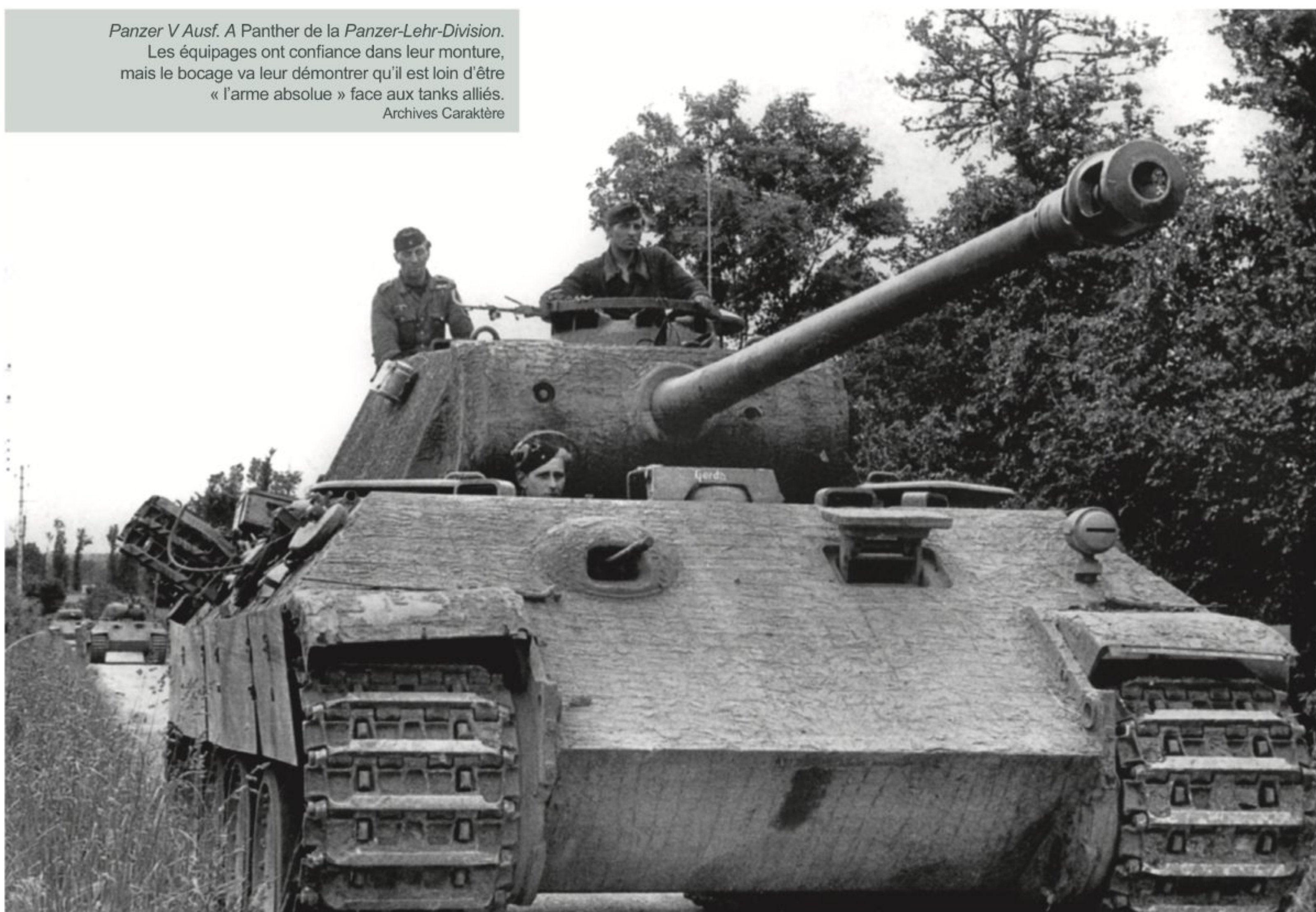
► *Panzer V Ausf. A* de fin de production. Durant l'été 1944, d'un point de vue purement technique, le Panther n'a pas d'adversaire à sa hauteur en Normandie, hormis sans doute, mais uniquement dans le domaine de la puissance de feu, le Firefly armé d'un canon de 17-Pdr (76,2 mm) à haute vitesse initiale. Pour autant, dans un environnement cloisonné neutralisant l'allonge de son tube et face à des attaques à courte portée venant de toutes les directions, le fauve devient vulnérable à un « simple » M4 Sherman doté d'un tube de 75 mm aux performances balistiques obsolètes.
Archives Caraktère

Sauf mention contraire, toutes photos US Nara





*Panzer V Ausf. A Panther de la Panzer-Lehr-Division.
Les équipages ont confiance dans leur monture,
mais le bocage va leur démontrer qu'il est loin d'être
« l'arme absolue » face aux tanks alliés.
Archives Caractère*



► Ce Panther a succombé à un tir de canon antichar. Le paysage normand ne lui laisse guère la place de manœuvrer et l'ennemi peut l'attaquer à courte distance sur ses flancs, annulant l'avantage conféré par son épais blindage frontal.

MM



Cependant, ce dernier préférerait un affrontement en rase campagne, où l'expérience des troupes germaniques, tout comme leur puissance de feu, pourrait s'exprimer pleinement dans une guerre de mouvement que la *Wehrmacht* maîtrise théoriquement mieux. En définitive, Hitler opte pour un compromis qui, au final, ne satisfait personne : sur les dix *Panzer-Divisionen* disponibles, il en laisse six sous le commandement de Rommel et en place quatre dans une réserve stratégique que lui seul pourra débloquer. En définitive, le « Renard du désert » n'a pas assez d'unités pour couvrir tout le littoral, et von Rundstedt voit ses précieuses formations cuirassées envoyées vers l'arrière, mais il n'a pas la possibilité de s'en servir sans ordre du *Führer* ! Le point de vue de von Schweppenburg est, quant à lui, ignoré. Dans ces conditions, tout est en place pour que la confusion règne au moment du débarquement adverse... C'est pourquoi, intoxiqué par une éventuelle action dans le Pas-de-Calais, l'état-major allemand, totalement dispersé le 6 juin 1944, a du mal à prendre une décision. Du fait d'une chaîne de commandement trop longue, seule la 21. *Panzer-Division* peut attaquer le jour même, la 12. *SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » n'interviendra que le lendemain et la *Panzer-Lehr-Division* sera retardée par l'action des chasseurs-bombardiers ennemis. Les autres formations vont également mettre du temps à monter en ligne, un temps perdu qui ne pourra jamais être regagné. La *Wehrmacht* est donc contrainte de livrer bataille dans le bocage, face à des Alliés qui ont désormais sécurisé leurs têtes de pont.

■ LES PANZER À L'ÉPREUVE DU FEU

Lorsque l'Armée américaine débarque en Normandie, en juin 1944, elle a trois objectifs. D'une part, libérer Saint-Lô et la partie Sud du Cotentin. D'autre part, elle doit faire progresser la tête de pont vers le sud-ouest jusqu'à Avranches. Enfin, ses divisions visent à l'encerclement des troupes allemandes stationnées en Normandie. Surnommés la « bataille des haies », les combats vont durer 41 jours, avant que les Sherman du général Patton parviennent à percer lors de l'opération « Cobra », débutant le 25 juillet 1944. En dépit d'une mécanisation poussée, d'une logistique à toute épreuve, d'une aviation omniprésente et d'une artillerie ne ménageant pas ses stocks de munitions, les *GIs* subissent de lourdes pertes sur un terrain bien peu adapté aux déplacements d'une armée. Il est vrai que le bocage se caractérise par des haies épaisses quasiment indéracinables, des bosquets denses, de nombreux talus de terre, des chemins creux encaissés et des fossés profonds. Les *Landser* ont alors beau jeu de tirer profit de toutes les ressources de leur arsenal – de la pièce antichar aux lance-roquettes portables à charge creuse de type *Panzerfaust*, en passant par les mines – pour déjouer, ralentir et bloquer les tentatives de progression américaine. Si le calvaire des tankistes US est bien connu, le déploiement des *Panzer* l'est un peu moins. Les Sherman ont subi des pertes importantes dans le bocage, mais qu'en est-il des chars allemands taillés pour le front de l'Est ? Le *General der Panzertruppen* Heinrich Freiherr

von Lüttwitz, *Kommandeur* de la 2. *Panzer-Division*, apporte un début de réponse dans un mémo intitulé « Leçons tirées de la bataille de Normandie d'après les récentes opérations ». De la sorte, il explicite le rôle des *Panzer* : « Il n'est pas question d'employer les chars au sens propre du terme d'une manière classique, comme c'est par exemple le cas en Russie. En Normandie, ils ne peuvent être utilisés qu'en appui des troupes d'infanterie. Leur mobilité est très restreinte du fait des chemins encaissés ainsi que des haies qui cloisonnent le champ de bataille. La taille des compartiments de terrain est réduite. Les blindés ne peuvent franchir les champs entourés de haies qu'en un certain nombre de points. Or, ces points de passage sont systématiquement repérés par l'ennemi et couverts par des canons antichars plus ou moins bien embossés. En conséquence, les antichars adverses doivent impérativement être neutralisés avant que les *Panzer* n'entament leur progression. Comme le pays favorise grandement le combat antichar rapproché, chacune des machines engagées au feu doit jouir d'une forte protection de fantassins afin d'être couverte. Il est inutile d'employer plus d'une section de chars à la fois. La raison en est que, sur les chemins encaissés qui sont souvent les seuls sur lesquels les blindés peuvent avancer, si le premier et le dernier des chars de la colonne sont mis hors de combat, ceux qui se trouvent dans l'intervalle sont immobilisés et risquent par là même d'être détruits. En conséquence, les chars doivent opérer en étroite coopération avec l'infanterie, en réalisant un tir de protection avec des obus explosifs et des mitrailleuses le long de la ligne des haies.



Ainsi appuyée, l'infanterie s'empare des objectifs lui ayant été dévolus et en opère le nettoyage. Les chars font ensuite un bond en avant jusqu'à la haie suivante, où la même opération se répète. Dans ce cas, l'assaut est lancé par l'infanterie et la protection par le feu est assurée par les chars. Le contrôle de l'opération appartient donc à l'infanterie. » Le mot est lâché, l'infanterie est la « reine » du bocage, puisqu'elle seule est capable de se mouvoir sans trop de difficultés. Toutefois, l'Armée allemande n'affronte pas de la même façon les Britanniques et les Américains. Comme le précise le *Generaloberst* Guderian lors de son interrogatoire, la zone où attaque l'Armée anglaise est plus adaptée aux grandes manœuvres. La plaine de Caen est effectivement assez ouverte pour laisser les *Panzer* exprimer leur pièce destinée à contrer un ennemi à longue distance. À la question « Était-ce une meilleure zone d'opérations pour les chars ? », l'officier allemand répond : « Bien meilleure, l'arrière du front y était très favorable aux chars. Le terrain plus à l'ouest était pour sa part très mauvais. Nous ne pouvions pas employer d'unités puissantes à l'Ouest, mais seulement utiliser des chars isolés, de l'infanterie étant sollicitée à la place. » Cependant, il ne faut pas croire que le secteur britannique est un « boulevard » à chars. Attaquant dans le secteur de Vire, début août 1944, la *29th Armoured Brigade* de la *11th Armoured Division* est bien placée pour le savoir :

« Toute la journée, la progression a été ralentie par des chars et de l'infanterie ennemis attaquant en petits groupes notre flanc gauche, qui est exposé parce que la formation voisine de la nôtre est arrêtée par l'adversaire à Estré. Le bocage est très dense et il est difficile d'avancer ailleurs que sur les routes. Le *23rd Hussars* a perdu des chars lorsqu'un escadron a été surpris par des Panther dans un chemin creux. Il devient évident, pendant l'après-midi et la soirée, que toute avance est impossible

tant que le flanc gauche restera menacé. ». Bien que la situation soit plus favorable près de Caen, les *Panzer* ne sont pour autant pas dans des conditions optimales pour se mouvoir et profiter de leur architecture prévue pour abattre des chars soviétiques T-34 avec une grande marge de sécurité. Certes, les tanks anglo-saxons sont soumis aux mêmes restrictions, mais la profondeur restreinte des compartiments de combat remet à niveau leurs 75 mm qui, en plaine, auraient été totalement dépassés, à la fois par la cuirasse des *Panzer* et par l'allonge de leur pièce à haute vitesse initiale.

■ COMBAT DE RENCONTRE OU DES FAUVES EN CAGE

Les accrochages à courte et moyenne portées ne sont pas des domaines dans lesquels le *Panzer V Panther* excelle. Par exemple, le 9 juin 1944, devant Caen, les Panther de la *3. Kompanie*, sous les ordres du *SS-Obersturmführer* Rudolf von Ribbentrop, lancent une contre-attaque en direction de la gare de Norrey. Ne bénéficiant d'aucun effet de surprise, ils sont pris à partie par neuf Sherman du *Fort Garry Horse*. Le *Major* Tweeddale réalise à ce moment-là un véritable massacre :

« Le Panther de tête file à toute allure vers nous et la section de droite le tire à 900 mètres et fait mouche ! Six autres apparaissent sur la crête, de 850 à 1 100 mètres, et les deux sections de Sherman ouvrent le feu et atteignent tous les Panther sans leur laisser une seule chance de répliquer. Le premier Panther restera là où nous l'avons touché pour témoigner de notre exploit, des milliers de soldats auront l'occasion de l'admirer. Les six autres seront ramenés dans nos lignes pour examen et serviront de cibles d'exercice. Nos neuf Sherman, avec le Firefly du lieutenant

Henry, ont touché sept Panther et mis les quatre autres en déroute sans aucune perte pour eux-mêmes, en quatre minutes, à une portée moyenne de 1 000 mètres. Mon propre tireur, le soldat Bennett, détruit un Panther à 850 mètres avec le premier coup, son second manque la cible visée mais en frappe une autre qui explose, Panther détourellé. »

Trop lents à réagir face à une solide embuscade, les mastodontes allemands n'ont pas pu profiter de la redoutable balistique de leur 7,5cm. Sans doute les coups ont-ils touché les flancs, là où le blindage est le moins épais, avec seulement 45 mm pour la tourelle et 40 mm pour la caisse. Une caractéristique voulue par les ingénieurs allemands puisque, dans les vastes steppes russes, les impacts se portent en majorité sur la face avant, mesurant 100 mm pour la tourelle et 80 mm, fortement inclinés, pour le glacis. L'avance technologique du *Panzer V* est donc annulée par le manque de profondeur du théâtre d'opérations. À l'évidence, celui qui est considéré comme l'un des meilleurs chars de la Seconde Guerre mondiale n'est pas adapté au bocage ou, tout simplement, au combat de rencontre dans un contexte aussi étriqué.

■ VILLE ET BOCAGE : UN MÊME COMBAT

Équipée de Panther, la *4. Kompanie* du *SS-Panzer-Regiment 12* en fait l'amère expérience lors d'une escarmouche dans le village de Rots, le 11 juin 1944 :

« Soudain un Panther surgit pour nous soutenir. C'est une image affreuse lorsque nous voyons le *Panzer* broyer les morts et les blessés. Il se glisse jusqu'au carrefour, car il n'y a pas de décrochage possible dans la rue bordée de maisons et de murs. Nous lançons une contre-attaque avec son appui. Peu après, un cri retentit :

◀ Ce Panther a été détruit par un coup porté sur son flanc gauche, un des endroits les plus vulnérables. Il est vrai que son architecture privilégie le combat frontal, ce qui est loin d'être le cas de figure principal en Normandie.
Coll. Chazette

► Notez l'emblème sur la tourelle de ce Panther. L'engin appartiendrait au SS-Panzer-Regiment 1 de la 1. SS-Panzer-Division « Leibstandarte Adolf Hitler ». AMC # E026040

▲ Les zones urbaines, ici la ville d'Argentan, ne sont pas le secteur où les Panther sont le plus à l'aise du fait de leurs dimensions et de la longueur de leur tube de 7,5cm.



- Char par l'arrière !

Notre *Panzer* est dans une position difficile. Il ne peut pas faire demi-tour dans cette rue étroite. Il recule jusqu'à un endroit où il aura au moins la possibilité de tourner sa tourelle à 180°. Il roule ainsi lentement jusqu'à la sortie de la localité. Soudain, un Sherman jaillit de l'avant. Notre équipage s'en est manifestement rendu compte, car avec un moteur hurlant, il cherche à atteindre

la lisière de la localité pour pouvoir tourner la tourelle. Mais il ne peut y arriver. Notre Panther est détruit. De l'avant ou de l'arrière, je ne saurais dire. »

Avec ses 46 tonnes, le Panther est trop massif pour évoluer dans les petites rues des villages normands. De plus, sa longueur (8,86 mètres tube compris) lui demande beaucoup d'espace pour effectuer un demi-tour. Synonyme de hautes performances, son long 7,5cm

Kwk 42 L/70 le gêne pareillement au moment de pivoter la tourelle. Avec ses 5,25 mètres, ce « 70 calibres » bute facilement sur les obstacles. Et quand bien même le tireur parviendrait à la faire tourner, son mécanisme de rotation, assujéti au régime du moteur, ne rivalise pas avec celui, électrique, de la tourelle d'un Sherman. Plus court, le peu performant 75 mm de ce dernier devient un atout dans ce type de duel !



DES PAK ET DES HOMMES

Du fait de distances d'engagement restreintes, le bocage annule un pan de la supériorité technologique des *Panzer*, pensés pour œuvrer en Russie. Dans ces conditions, infanterie et canons antichars (*Panzerjägerkanonen*) peuvent assurer seuls la défense du front. Mais dans ce cas, pourquoi les Allemands ont-ils dû employer leurs blindés comme pièces mobiles ? Le *General der Panzertruppen* Heinrich Freiherr von Lüttwitz livre son point de vue sur cette nécessité : « *Armes tractées : Il n'y en a pas assez de disponibles. S'il était possible d'en faire usage sans tenir compte des pertes, elles seraient la meilleure arme dans l'action défensive car, bien camouflées et enterrées, elles peuvent détruire les chars ennemis à une portée plus courte et, en tirant des obus explosifs, infliger des pertes sévères à l'infanterie ennemie. Mais dans de telles circonstances, elles ne peuvent être retirées facilement de leur position et leur perte doit être tenue pour certaine. Les pertes et les destructions du fait de l'artillerie ennemie doivent également être prises en considération. L'adversaire utilise ses canons antichars de cette manière, mais en raison des pénuries de matériels, les Allemands ne peuvent pas se le permettre. En conséquence, les canons antichars tractés ont été retirés et placés à l'intérieur de la zone principale de combat, où ils constituent l'ossature du secteur principal de défense. Les seules armes antichars*



disponibles sur la ligne de front proprement dite sont les armes de combat rapproché. » Pertes et pénuries en *Panzerjägerkanonen* obligent la *Wehrmacht* à renforcer son dispositif défensif avec ses *Panzer*. Une partie de ces derniers est alors déployée de façon statique, tandis que le reste essaye de former une réserve tactique sur l'arrière, afin de frapper les éventuelles incursions adverses. Cependant, cette réserve mobile doit être trop rapidement lancée dans la mêlée dans le but de colmater les brèches occasionnées par les offensives alliées.

Par conséquent, une percée massive, à l'instar de l'opération « Cobra », ne peut plus être endiguée, car les machines frappées de la croix noire sont trop dispersées pour contre-attaquer de manière coordonnée. Par ailleurs, outre les tubes antichars « classiques », d'autres types de bouches à feu opèrent contre des cibles terrestres, à l'exemple des *8,8cm Flak* utilisés en tir tendu. Néanmoins, leur taille et leur poids les rendent difficilement manœuvrables, et donc vulnérables à l'artillerie de campagne adverse.

■ LE GASPILLAGE DU POTENTIEL DES PANZER

De surcroît, la tactique basée sur la défensive ne donne pas aux *Panzer* les moyens d'exprimer au mieux leurs capacités. L'analyse du témoignage du sergent britannique Clean, déployé dans le secteur d'Éterville, permet de s'en faire une idée : « Lorsque nous arrivons à proximité de l'église, nous sommes accueillis par un barrage d'artillerie. Les murs épais du cimetière donnent l'impression de sauter en l'air, puis de retomber en place. L'église devient le poste de secours régimentaire. Des chars enterrés continuent de tirer dessus, tuant les blessés qui reposent sur leur civière. » Si enterrer les chars, pour ne laisser dépasser que la tourelle, se révèle être un procédé efficace en réduisant la surface vulnérable, il n'en demeure pas moins un formidable gaspillage, car une « simple » pièce antichar de *7,5cm* aurait eu la même action, pour un coût bien moindre. Ceci étant dit, les Allemands font avec ce qu'ils ont et se servent de leurs blindés à l'image d'un « corset

de baleine » pour renforcer leur dispositif. La *Wehrmacht* perd donc une partie de ce qui fait sa force : sa supériorité manœuvrière. La pression alliée est d'ailleurs si forte que lorsque les *Panzer* sont mis en réserve pour contre-attaquer à bon escient, ils sont obligés de revenir en catastrophe sur la ligne de combat. Par exemple, la *9. Panzer-Division SS* « *Hohenstaufen* » est retirée du front à cet effet, mais le 10 juillet 1944, elle doit dans l'urgence colmater les brèches ouvertes par les Anglais sur la cote 112, s'enlisant dans une guerre d'usure que la division n'a pas les moyens de gagner. Le Tiger est encore plus à la peine, en dépit d'un terrain théoriquement plus favorable que le bocage : « La compagnie C poursuit en avant, mais à 150 mètres de la route menant à la croix de Filandriers au Bon Repos, elle tombe sous un feu violent de mitrailleuses soutenues par des chars Tiger enterrés. Ceci cloue au sol la compagnie, qui ne peut avancer, ni reculer. » Certes, l'infanterie anglaise est mise en échec, mais déployer des Tiger capables de toucher une cible à plus de 2 kilomètres pour un tel résultat est un non-sens. Lorsque la cote 112,

position hautement stratégique, tombe aux mains de l'Armée britannique, la *SS-schwere Panzer-Abteilung 102* contre-attaque avec les chars les plus puissants du champ de bataille. Le *SS-Obersturmführer* Schroif raconte : « Il fait presque noir quand l'ordre arrive. Sur la droite, je vois les Tiger de la *1. Kompanie* déjà en route vers le sommet de la colline. Mon objectif est un verger. J'avance ensuite vers la gauche, vers une dénivellation dans le sol. Nous ne sommes pas alors à plus de 100 mètres du bois. Nous tirons à la mitrailleuse et envoyons des obus explosifs dans le sommet des arbres. Les tirs des mitrailleuses anglaises martèlent notre blindage et nous pouvons voir les lueurs de départ des canons antichars. » Schroif est un vétéran et il sait que les éclats de bois vont neutraliser les servants des pièces antichars anglaises. Certes, le bilan est satisfaisant étant donné que la *43rd Wessex Division* perd quasiment toutes ses armes ; cependant, les Tiger ont dû se replier, faute d'infanterie d'accompagnement, sous la menace des roquettes à charge creuse des *Projector Infantry Anti-Tank*. Un danger bien réel, attendu que les servants de PIAT

◀ Les projectiles perforants du canon antichar 7,5cm Pak 40, ici une pièce tractée par un Skoda Radschlepper Ost (RSO), sont capables de détruire la totalité des tanks moyens déployés par les Alliés en Normandie.

► Des aviateurs américains inspectent une de leurs victimes. Le doute peut toutefois être permis quant à l'identité de son « vainqueur », car le terrain aux alentours est peu bouleversé, ce qui est incompatible avec une attaque aérienne. De toute façon, sur un chemin aussi étroit, ce Panther n'avait qu'une marge de manœuvre réduite, que la menace vienne du sol ou des airs.



sont crédités de 7 % des chars détruits. Là encore, les *Panzer VI* ont vu leur « formidable » potentiel neutralisé par des matériels rustiques, mais employés dans un environnement optimal. Plus généralement, les *Panzer-Divisionen* sont présentes en première ligne pour appuyer les *Infanterie-Divisionen* qui disposent d'un nombre insuffisant de pièces antichars pour résister aux coups de boutoir ennemis. Cette tactique est d'ailleurs vivement critiquée par le *Generaloberst* Guderian : « Nos *Panzer-Divisionen* comprenaient plusieurs bataillons d'infanterie spécialement entraînés à opérer avec les chars, et c'était notre idée depuis le début d'avoir de l'infanterie et de l'artillerie spécialement entraînés aux opérations et aux combats avec les blindés. C'était la raison d'être des *Panzer-Divisionen*, à l'antipode de l'utilisation des chars avec l'infanterie. »

■ PANZER IV, DÉPASSÉ MAIS SUFFISANT

Bien que dépassés technologiquement par les dernières réalisations de l'industrie du *III. Reich*, le *Panzer IV* demeure un adversaire à la hauteur du défi représenté par les Sherman. Ainsi, le 7 juin 1944, le *SS-Obersturmbannführer* Hubert Meyer prépare une contre-offensive du *SS-Panzer-Regiment 12*, commandé par Max Wünsche, dans le secteur de Carpiquet : « Je lui transmets l'ordre de se préparer, avec la compagnie de *Panzer IV* de l'abbaye, à frapper fort dans le flanc des blindés qui défilent à présent à 500 mètres sur la N13. » La *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend »

attaque donc le travers gauche d'un groupelement de la *9th Canadian Infantry Brigade*. Le choc est terrible pour les M4 canadiens, qui voient 28 des leurs partir en fumée. Seule l'arrivée d'un Firefly rétablit la situation, sans parvenir pour autant à neutraliser les jeunes SS. Finalement, les Canadiens doivent se replier et stopper leur marche sur Caen. Pour la perte de seulement six *Panzer IV*, la *12. SS-Panzer-Division* vient d'infliger un lourd revers aux assaillants, en les empêchant d'atteindre leurs objectifs. Certes, le *Panzer IV* présente une cuirasse insuffisante en 1944 – avec 80 mm de blindage verticaux sur l'avant de la superstructure et seulement 30 mm sur les côtés –, mais cela ne veut pas dire qu'il ne soit qu'une cible à disposition, son armement principal lui donne les moyens de rendre coup pour coup. En outre, au vu des conditions de ces mêlées, un Panther ne ferait guère mieux. Le dimanche 11 juin, la *6. Kompanie* de la *Panzer-Lehr-Division* va prouver qu'aucun véhicule allié n'est à l'abri du 7,5cm de son *Panzer IV* :

« Nous atteignons Lingèvres et nous sommes immédiatement engagés dans la contre-attaque. Dans un fracas assourdissant, les moteurs et les chenilles de nos colosses d'acier nous propulsent dans les rues étroites du village ; nous pivotons en crissant devant l'église, prenons la route et nous nous trouvons devant la carcasse d'un char radio britannique qui a été détruit. Par un chemin de terre, nous nous dirigeons vers un petit bois distant de 300 mètres.

- *Disposition de combat !* ordonne l'*Hauptmann* Ritgen, ordre suivi de :
- *Trappes fermées !*

Les épiscopes du tourelleau n'offrent plus au regard qu'une étroite bande de paysage : haies, prairie et orée du bois. Le bruit du moteur et des chenilles est maintenant agréablement étouffé, et à l'intérieur de l'habitacle règne un calme tendu. [...] Trois engins roulent en colonne sur le chemin étroit. Ils obliquent à l'orée du bois vers la gauche, sur un chemin de traverse. Le bois, à l'exception d'un gigantesque feuillu, n'est qu'un taillis très dense composé de broussailles, de haies et de pommiers sauvages retournés à l'état sauvage. Soudain, le *Panzer* de tête oblique brusquement sur la droite dans une clairière de ce petit bois. Le second engin le suit sans retard, puis le troisième. Je n'ai pas encore tourné lorsque j'entends dans mes écouteurs des paroles fébriles et des ordres de plusieurs chefs de char en même temps :

- *Attention, chars ennemis ! Chars ennemis à 11 heures !*

- *Feu !*

Plusieurs tirs des canons de nos *Panzer*. J'ordonne :

- *À droite !*

En tournant dans le bois, j'aperçois nos trois *Panzer* devant moi. À 50 mètres, se dresse l'épave fumante d'un char Churchill. Derrière lui se découpent les contours d'un autre char adverse, qui se replie déjà sous la protection d'un pot fumigène et disparaît tout de suite derrière une haie épaisse. Au même moment, je vois que sur notre droite, derrière la haie, se meuvent les silhouettes indistinctes de chars, qui s'avèrent être des chars britanniques, quelques mètres plus loin.

► Ce *Panzer IV Auf. H* a été détruit lors d'un combat urbain. En règle générale, les chars, quelle que soit leur nationalité, sont mal adaptés à un environnement où la menace peut surgir sur 360°. Or, un blindé est obligé de sacrifier une partie de sa protection, notamment à l'arrière, afin de ne pas voir son poids s'envoler au détriment de la mobilité. La présence d'une infanterie d'accompagnement est alors nécessaire, mais les maigres effectifs des régiments de *Panzer-Grenadiere* ne permettent pas un appui systématique, à la plus grande satisfaction des servants de canons antichars ou de lance-roquettes à charge creuse.

IWM

▲ Mis hors de combat dans le secteur de Sées, ce *Panzer IV* est en triste état. Afin de renforcer sa protection, son équipage a fixé sur le pourtour de sa superstructure, épaisse de seulement 30 mm sur les côtés, des patins de chenilles.

Outre le fait qu'elle réduit la mobilité de la machine, cette technique n'est guère efficace contre les obus de gros calibre et les éclats peuvent blesser l'infanterie évoluant à proximité. En revanche, les patins font détonner les roquettes à charge creuse avant que celles-ci n'atteignent le blindage proprement dit.



Et, presque au même moment, j'aperçois dans le buisson sur la gauche les lignes carrées, et le Cromwell qui se dresse devant moi fait feu aussitôt.

- Feu ! Est l'ordre que je donne au pointeur.

Notre obus rase le haut de la tourelle du Cromwell. L'adversaire se replie derrière la haie. Je reçois soudain un tir venant de la gauche.

- À gauche !

En tressaillant, le Panzer se déplace. Les contours du char ennemi se grossissent dans la lunette de tir. Avec un puissant recul qui repousse le char en arrière, l'obus file vers le bosquet. Un coup au but résonne. De la fumée monte vers le ciel. Et plus rien en bouge. De toute évidence, l'adversaire, aussi surpris que nous, a quitté son char dès le premier impact et a échappé à la mort. Les Cromwell se replient alors, poursuivis par nos tirs. La tentative de percée a été brisée. »

Preuve en est que le Panzer IV a les moyens de venir à bout de tous les véhicules alliés, du Cromwell en passant par le Sherman jusqu'au très protégé Churchill. Effectivement, avec 91 mm d'acier perforés à 500 mètres, la Panzergranate 39, tirée par son 7,5cm KwK 40 L/48, est mortelle pour la majorité des tanks présents en Normandie. Les plus lourds peuvent être « traités » avec les rares, mais redoutables, Panzergranaten 40, dont le noyau sous-calibré en tungstène transperce une plaque de 108 mm à 500 mètres sous une incidence de 30°. Les distances réduites séparant les adversaires rendent, il est vrai, l'allonge des pièces de 7,5cm lang ou de 8,8cm totalement inutile. L'important est de réagir vite avec des machines maniables et agiles. De par ses 57 tonnes, le Tiger est, sans conteste, hors de son « habitat naturel », et le Panther, en dépit de son rapport puissance/poids de 15,62 chevaux par tonne, est trop volumineux pour être à l'aise dans ce type de paysage ; de plus, la longue volée de sa bouche à feu le rend difficile à manœuvrer, que cela soit en zone forestière ou en ville. À quelques exceptions près, leurs interventions dans ces zones sont loin d'être flatteuses. Les comptes-rendus du 5th Royal Tanks de la 7th Armoured Division sont à ce sujet éloquent :

« 19 juillet : B Sqn, avec deux pelotons de la I Company du 1 RB, passe à travers le A Sqn qui est solidement établi à Grentheville, afin de pousser jusqu'à Soliers, nettoyant quelques éléments d'infanterie ennemie avant de s'y établir fermement. Un tir d'artillerie sporadique vient du flanc gauche, mais rien n'est vu des chars ou des automoteurs allemands. Le B Sqn reçoit l'ordre d'envoyer deux Troops à Bourguébus. Ils arrivent aux premières maisons en avançant avec prudence. Mais quelques minutes plus tôt, trois Tiger et deux Panther sont entrés dans le village. Dans le combat qui suit, deux Tiger et un Panther sont détruits pour la perte d'un Cromwell. L'ennemi se retire et, à la tombée de la nuit, les deux Troops du B Sqn reviennent à Soliers, où l'escadron prend sa position nocturne. » Les Panzer lourds subissent donc de fortes pertes alors qu'ils sont bien supérieurs, techniquement parlant, aux machines alliées. Guderian est d'ailleurs un fervent partisan du Panzer IV : « La distance de combat moyenne variant entre 600 et 1 200 mètres, le canon de 7,5cm KwK L/48 tirant l'obus Panzergranate 39 est adéquat pour lutter contre tous les chars britanniques, américains ou russes qui sont apparus jusqu'à ce jour. »



▲ Après avoir soigneusement camouflé son Panzer IV, ce Bordführer observe les environs. La présence d'une mitrailleuse en position antiaérienne, sur la coupole du tourelleau, prouve que les avions alliés rôdent dans les parages. © ECPAD/France/1944/Photographe inconnu

▼ Deux Panzer IV ont été détruits le long d'une route. Comme pour le Panther, leur armement principal est susceptible de toucher une cible à longue portée. Précieuse sur le front de l'Est, cette caractéristique est sans utilité dans le bocage, compte tenu des distances d'engagement réduites. Dans ces conditions, le 75 mm du Sherman est tout aussi efficace.



► Croisé par un Half-Track américain, ce Sturmgeschütz III semble avoir été abandonné par son équipage. Positionné sur le bord d'une route, il peut prendre sous son feu tous les véhicules alliés s'approchant de lui. En défensive, ce canon d'assaut fait des merveilles. Cependant, quand il doit avancer vers l'ennemi, sa casemate très basse l'empêche de tirer par-dessus les haies ou de manœuvrer facilement.

▲ Photo d'un Panzer IV ayant fini sa carrière dans un fossé bordant un chemin étroit. Le char semble avoir eu un problème de transmission, comme en témoignent les trappes de maintenance ouvertes sur son glacis. Il est vrai que progresser sur des axes aussi torturés met à rude épreuve les composants mécaniques. Notez les barres métalliques placées à l'avant de la Jeep afin de sectionner les câbles tendus par les Allemands en travers des routes. AMC # E011287



Si sur l'*Ostfront* cette affirmation paraît optimiste avec l'entrée en service, en 1944, des T-34/85 et autres JS-2, elle est réaliste sur le *Westfront* où les Sherman et les Cromwell n'affichent pas de cuirasse assez épaisse pour résister à la puissance de feu du *Panzer IV*. Sans compter qu'au moment de préparer une embuscade, le char moyen est bien plus facile à camoufler. Culminant à 2,68 mètres, il est moins haut qu'un Panther tout en étant moins massif, avec « seulement » 25 tonnes contre 45. À cela, il faut ajouter qu'il est plus aisé à piloter dans les chemins creux et étroits du fait de ses sept mètres de longueur, tube compris. Pour finir, il est moins large de 50 centimètres que son lourd frère d'armes. Un atout non négligeable au moment de négocier les virages serrés.

■ DES PANZER UTILISÉS À CONTRE-EMPLOI

Un char d'assaut est avant tout destiné à l'offensive. Depuis son entrée en service durant la Première Guerre mondiale et jusqu'en 1944, c'est sa fonction d'origine. Or, en Normandie, celle-ci s'efface pour s'adapter aux réalités du terrain. Cette situation est bien comprise par le commandement allemand, comme l'atteste cette directive émise par la 2. SS-Panzer-Division « Das Reich » :

« **Tactique** : il n'y aura ici aucun combat de chars comme nous pouvons en rêver. Le bocage nous force à opérer avec de petites *Kampfgruppen*, avec une coopération étroite entre les *Panzer*, les *Panzer-Grenadiere*,



les pionniers et l'artillerie. L'artillerie ennemie causera le plus d'ennuis à toutes nos unités. Elle doit être le premier objectif et doit être détruite à tout prix. [...]. Le principal fardeau de la lutte dans le bocage sera porté par les *Panzer-Grenadiere*. La tâche des équipages de *Panzer* est de les soutenir au maximum et d'exploiter toutes les opportunités pour pousser en avant. Notre intention est de monter une attaque au niveau divisionnaire contre la nouvelle ligne fortifiée ennemie, avec deux régiments de *Panzer-Grenadiere*, soutenus par la batterie de *Sturmgeschütze* et le régiment d'artillerie. J'ai offert deux compagnies de *Panzer* pour soutenir les grenadiers, avec l'intention qu'ils les suivent dans le rôle de *Sturmgeschütze*. [...] Les compagnies comporteront entre huit et douze chars. Tous les engins restants seront réunis en une réserve régimentaire. [...] Tous les *Panzer* seront camouflés. Les surfaces planes devront être couvertes d'un filet sur lequel du feuillage sera appliqué. Les *Schürzen* seront dissimulées de la même façon.

▼ Tiger de la SS-schwere Panzer-Abteilung 101. Cette machine est certainement un des plus puissants chars présents en Normandie. Pour autant, en dépit de quelques coups d'éclat retentissants, les formations équipées de Tiger combattront difficilement sur un terrain aussi parcellisé. Poussées dans leurs derniers retranchements, les mécaniques des *Panzer VI*, tous modèles confondus, vont souffrir d'un taux de panne élevé.
© ECPAD/France/1944/Photographe inconnu

▼ Codé « 421 », ce Panther s'est mis à l'abri des frondaisons. De cette manière, les « Jabos » ne peuvent l'apercevoir. Mais la forêt dense gêne considérablement la visibilité de l'équipage, qui peut être surpris à bout portant par de l'infanterie ennemie armée de lance-roquettes. Par ailleurs, si un char allié venait à s'approcher, les hommes auraient besoin de beaucoup de temps pour se mettre en position de combat du fait d'un tube heurtant les nombreux arbres. Grâce à sa tourelle mue électriquement et son tube court de 75 mm, le Sherman est bien plus à l'aise dans de telles conditions.



STURMGESCHÜTZ ET JAGDPANZER

UN BILAN MITIGÉ

Dans la défensive, les chasseurs de chars, dont le *StuG III* fait partie, sont tout aussi efficaces que les *Panzer*, étant donné qu'ils œuvrent depuis des emplacements préparés à l'avance, compensant l'absence de tourelle par des champs de tir soigneusement repérés. En outre, ils sont bien moins massifs qu'un Panther et sont donc plus faciles à camoufler, tout en étant plus difficilement repérables par l'adversaire, qu'il soit sur terre ou dans les airs. Ainsi, les six *Jagdpanzer IV* de la 3. *Kompanie* de la *Panzerjäger-Lehr-Abteilung 130* parviennent à stopper une charge menée par les Britanniques dans le secteur de Tilly le 11 juin 1944. Positionnés à contre-pente, les équipages allemands envoient au tapis trois *Cruiser Tanks Cromwell*, forçant les autres à rebrousser chemin. À l'évidence, nul besoin de *Panzer V* doté d'une technologie de pointe pour effectuer une tâche purement défensive. Nécessité faisant loi, ces derniers sont déployés faute de *Jagdpanzer* en quantité suffisante, mais leurs capacités offensives, le propre d'un char d'assaut, sont évidemment réduites à néant. Pour autant, selon les circonstances, ces automoteurs ne sont pas la panacée, comme le rappelle le *General der Panzertruppen* Heinrich Freiherr von Lüttwitz : « L'emploi des canons antichars autotractés est extrêmement limité dans un terrain de cette nature. Leur châssis bas est un inconvénient et, dans de nombreux cas, ils sont incapables de tirer par-dessus les haies et les murs. Comme leur casemate n'est pas mobile, les canons autotractés sont complètement impuissants sur les chemins encaissés. La meilleure façon de les employer est de les dissimuler sur les bas-côtés des routes. Les antichars autotractés devront donc être gardés en réserve afin d'arrêter la poussée des blindés ennemis le long des routes. » Le général Guderian abonde d'ailleurs dans ce sens : « Les rapports provenant de Sicile, d'Italie et de Normandie comparant le *Sturmgeschütz* et le *Panzer IV* montrent de façon unanime que sur les routes côtières, les chemins creux et le bocage en Normandie, le *Sturmgeschütz* est tactiquement et techniquement défavorisé par rapport au *Panzer IV*. Le terrain rend impossible ou limite sévèrement la possibilité pour le *StuG III* de tirer sur les côtés. D'après les dernières observations collectées par le général Thomale à Paris et les rapports de l'officier des *Panzer* à l'OB

West, l'emploi des *Sturmgeschütze* dans les chemins creux et les haies de Normandie est difficile parce que le canon est monté trop bas. Au contraire, le canon du *Panzer* peut tirer au-delà des chemins creux et même au-dessus des haies en raison de la hauteur de la pièce de la tourelle tournant sur 360 degrés. » Clairement, Guderian affiche une préférence pour le chenillé à tourelle, mais ce « favoritisme » s'explique sans doute par sa formation d'officier des *Panzer*. Sans compter les véhicules remplacés, environ 450 automoteurs sont engagés en Normandie. Aux dires de ses servants, le *Sturmgeschütz* se révèle néanmoins efficace au moment de chasser à l'affût sous le couvert d'un talus ou d'une haie. Disposant d'une excellente puissance de feu, il paraît être adapté à la situation tactique de la *Wehrmacht*, en France, durant l'été 1944. Aisés à camoufler avec leur silhouette réduite, 2,15 contre 2,68 mètres pour

un *Panzer IV*, les *StuGe III* démontrent du reste une forte disponibilité, ce qui n'est pas forcément le cas de machines plus impressionnantes, dont les mécaniques sont moins adaptées à une utilisation sur un terrain si confiné. Ceci étant dit, et loin des considérations d'état-major, le mot de la fin revient peut-être à un *Panzerschütze* anonyme : « Outre les pièces de 7,5cm ou même de 5cm, dans le bocage, le meilleur matériel pour chasser les *Sherman* fut le *StuG* ! Sur un tel terrain, il était supérieur à n'importe lequel de nos *Panzer*, y compris lourds. » En action, s'ils sont effectivement désavantagés dans l'attaque pure, les canons d'assaut tirent leur épingle du jeu au moment de défendre un secteur. Dans le bocage, les *StuGe III* et les *Jagdpanzer IV* excellent lors des embuscades. En revanche, les autres *Panzerjäger*, à l'exemple des *Marder*, souffrent de leur pièce mal intégrée et sont difficiles à masquer aux regards adverses.

▼ Ce cliché d'un *Sturmgeschütz III*, capturé par les troupes américaines, pourrait presque se passer de commentaires... Seule l'infanterie peut évoluer « facilement » dans le bocage. Les engins chenillés ont effectivement toutes les difficultés du monde à se frayer un passage dans les chemins creux. Et encore, le canon automoteur est plus étroit qu'un Panther, qui n'aurait même pas pu envisager de s'y glisser.





L'arme principale sur ce terrain est la mitrailleuse. Tous les *Panzer* recevront en conséquence au moins 5 500 coups pour les mitrailleuses et également 20 grenades à main pour la lutte contre l'infanterie ennemie. ».

Ces instructions sont pour le moins explicites : les *Panzer* jouent le rôle de *Sturmgeschütze* ! Outre le fait qu'ils ne sont pas conçus pour cela, ils gaspillent la quasi-totalité de leur potentiel offensif. Techniquement, un Panther est bien moins à l'aise dans cette mission qu'un *StuG III*. Si sa tourelle lui confère une souplesse d'emploi certaine, il est trop haut, trop lourd et manque de fiabilité pour être déployé sur des chemins creux dans lesquels les pilotes vont solliciter des mécaniques bien plus fragiles que le 12 cylindres Maybach HL120TRM, éprouvé depuis les années 1930, monté sur les canons automoteurs ayant pour châssis le *Panzer III*. En effet, les transmissions sont soumises à rude épreuve et cette conduite heurtée accentue leur manque de fiabilité. Au demeurant, Guderian ne manque pas de souligner cet état de fait dans des rapports datés de la fin du mois de juin 1944. « Les *Panzer IV*, *V* et *VI* se sont montrés bons au combat. Néanmoins, le Panther brûle étonnamment vite. L'usure de son moteur (1 400 à 1 500 kilomètres) est aussi considérablement plus rapide que durant les essais finaux. » Cette constatation démontre que si les chars allemands donnent

du fil à retordre aux engins alliés, les plus puissants ne sont pas les plus à l'aise dans de tels engagements, car leur poids, conjugué à un paysage torturé, tend à augmenter l'usure des blocs motopropulseurs. De son côté, s'il n'est crédité que de 300 chevaux, le Maybach HL120TRM du *Panzer IV* assure une vitesse suffisante, en particulier sur des chemins étroits et tortueux, de 38 km/h en pointe. Et surtout, cette performance est atteinte sans le mettre en défaut, chose qui n'est pas forcément vraie pour le HL230P30 de 700 chevaux du *Panzer V*. Indéniablement, le bocage est un égalisateur de forces, même au sein de l'arsenal germanique. Compte tenu de la profondeur du champ de bataille, la puissance de feu des Panther et des Tiger ne se révèle pas plus importante que celle d'un « simple » *Panzer IV*. Au surplus, les Sherman et autres Cromwell retrouvent une « deuxième jeunesse », car leur 75 mm s'avère suffisant à courte portée pour neutraliser un *Panzer V*, notamment s'ils parviennent à lui porter un coup sur les flancs.

■ CONCLUSION

Le but de cette analyse n'est pas de démontrer que la dernière génération de *Panzer* était mauvaise, mais qu'elle n'était pas réellement à sa place sur une zone d'opérations

► Sans conteste, le *Panzer V Ausf. A*, ici un modèle de fin de production, possède une longueur d'avance sur tous les tanks alliés. Sa cuirasse est mieux pensée que celle de ses « concurrents », ses performances dynamiques sont au-dessus du lot pour une machine de 45 tonnes et sa pièce de 7,5cm est un « bijou » technologique. Au grand dam des équipages allemands, le bocage normand se révèle être un égalisateur de forces, dans lequel les *Panzer-Divisionen* vont s'user jusqu'à la défaite. AMC # E021102

pour laquelle elle n'a pas été développée. Par conséquent, son avance technologique n'a pas joué comme elle aurait dû le faire, si bien que confrontés aux mêmes difficultés, les tanks anglo-saxons sont parvenus à contrer les *Panzer* en dépit de leur infériorité qualitative. La définition du *General der Panzertruppen* Nikolaus von Vormann du rôle d'une *Panzer-Division* complète cette étude. Bien que cette citation soit à replacer dans le contexte du front de l'Est, elle peut aussi bien s'appliquer à la Normandie : « Pensées comme des armes purement offensives, les *Panzer-Divisionen* étaient structurées dans cet unique but. Leur puissance n'apparaissait que dans l'attaque, dans le mouvement, pas en défense. » Sans doute les Panther auraient pu être mieux employés dans des secteurs plus ouverts, mais la *Wehrmacht* faisait avec ce qu'elle avait, tiraillée entre les ordres d'un *Führer*, bien éloigné de la réalité du terrain, et un manque criant de matériel. ■

TIGER EN NORMANDIE

LA FIN D'UN MYTHE

Le fait d'armes du *SS-Hauptsturmführer* Michael Wittmann du 13 juin 1944, à Villers-Bocage, démontre toute la puissance des *Panzer VI Ausf. E* Tiger. Effectivement, l'officier allemand profite d'une grossière erreur des équipages du *A Squadron du 4th Country of London Yeomanry* (CLY) de la *22nd Brigade*, appartenant à la *7th Armored Division*. Leurs véhicules stationnés sans flanc-garde le long de la nationale 175, les Britanniques se font surprendre par la charge du *Panzer VI* de Wittmann. Le « lourd » n'usurpe alors pas sa terrible réputation, comme le souligne le récit d'un commandant du *4th CLY* : « Soudain, les blindés du *A Squadron* prennent feu et leurs équipages les évacuent [...] Pat Dyas, l'officier-adjoint, tourne son char à côté du mien. Son front saigne. À ce moment-là, tous les blindés se trouvant en avant sont en train de brûler. À travers la fumée se dessinent les contours gigantesques d'un Tiger. Je ne suis pas à plus de 25 Yards de lui. Maintenant, nous tirons contre lui des obus de 75 mm, mais ils ripent sur le blindage massif du blindé allemand. Je tire avec le mortier de 58 mm, mais à cause de la fumée, il le manque. Celui-ci tourne son canon de 88 mm. Woumm ! Nous sommes touchés. ». Par la suite, Wittmann, profitant au maximum de l'effet de surprise, s'engouffre dans le village de Villers-Bocage : « Je pénètre dans la localité de Villers, j'arrive environ jusqu'au centre-ville ; là, je reçois durement un obus antichar. Mon *Panzer* est immobilisé. Je tire ensuite sur tout ce qui est atteignable à proximité, je n'ai plus de liaison radio avec quiconque. Mon char est hors de portée. Je me décide alors à évacuer. Nous prenons nos armes avec nous, dans la mesure où nous pouvons les emporter. » Le bilan est sans appel pour les « Rats du Désert », avec plus d'une quarantaine d'engins perdus. Par ailleurs, cette manœuvre pour le moins osée a complètement bloqué l'avance de la *7th Armoured Division* qui s'apprêtait à prendre de court la *Panzer-Lehr-Division*. Les Alliés n'ayant pu s'emparer de Villers-Bocage, ils ratent l'occasion de se créer une extraordinaire opportunité en enfonçant un coin dans les lignes ennemies de manière à prendre à revers les positions allemandes établies autour de Caen. Pour la *Wehrmacht*, cette précieuse victoire défensive est obtenue moyennant la perte de seulement quatre *Panzer* ! Il va sans dire que l'initiative de Wittmann n'aurait pu aboutir avec un autre engin que le Tiger, car seule sa

carapace est capable d'encaisser, à bout portant, des obus de 75 mm sans broncher. Pour autant, ce coup d'éclat ne doit pas occulter la réalité de l'action des *schwere Panzer-Abteilungen*. Si les Alliés les craignent avec raison, ces machines pesantes demeurent un calvaire logistique. Leur consommation (plus de 800 l/100 km d'essence en hors piste) et leur fragilité mécanique réduisent leur disponibilité comme peau de chagrin. Dans les plaines russes, lorsque le pilote conserve une allure constante et s'abstient de trop « jouer » avec la boîte de vitesses, le Tiger affiche une fiabilité « correcte », en dépit de la nécessité de lui apporter un entretien rigoureux. En Normandie, les conducteurs progressent par bonds sur de petits chemins étroits, négocient des virages en épingle à cheveux, changent de rapports fréquemment et finissent par user prématurément le char le plus puissant de la bataille de France. En outre, les « lourds » ne sont assez nombreux pour espérer infléchir le cours des événements, avec 126 *Panzer VI Ausf. E* Tiger I et 12 *Panzer VI Ausf. B* Tiger II. Et encore, tous ne sont pas opérationnels en même temps... Transformés en canons antichars mobiles, les fauves font échouer plus d'une offensive, mais à quel prix ! Traquée par l'aviation, pilonnée par l'artillerie, une bonne partie passe son temps aux mains des mécaniciens et son potentiel est « gaspillé » sur un terrain qui n'est pas le sien. Du reste, les Allemands engagent leurs trois formations de Tiger, la *schwere Panzer-Abteilung 503*, la *SS-schwere Panzer-Abteilung 101* et la *SS-schwere Panzer-Abteilung 102*, dans la zone anglaise, qui est la moins défavorable, et non pas dans le bocage même, où elles n'auraient pas eu la place de manœuvrer. Les villages et hameaux constituent également de véritables pièges pour ces engins peu maniables, notamment sans infanterie d'accompagnement. Ainsi, les *Anti-Tank Guns* anglais vont avoir la peau des chars de Wittmann dans Villers-Bocage, comme l'affirme le sergent Bobby Bramwell du *4th CLY* : « Lorsque nous pénétrons dans la ville, tout est empli du feu des combats, principalement concentré sur la place située près de la rue principale. Bientôt, trois chars allemands descendent cette dernière. Je suis certain que le char de pointe est un *Panzer IV*, plusieurs pensent que c'est un Tiger. Mais je tire sur lui et je suis sûr que ce n'en est pas un. Mais je ne l'atteins pas. La distance est trop restreinte pour pointer le

canon avec précision. Par bonheur, un canon antichar de 6 livres des *Queen's* a été mis en position et il peut le détruire. » En définitive, sauf à prendre des risques inconsidérés, bien des points du front sont inaccessibles aux *Panzer VI*. Quant aux Alliés, ils traitent la menace avec des bombardiers lourds ! Le jeudi 15 juin 1944, à Évrecy, la *3. Kompanie* de la *SS-schwere Panzer-Abteilung 101* est mise hors de combat sans avoir pu tirer un seul coup de canon : « Au crépuscule du 14 juin, quelques avions ennemis sont dans les airs, survolant en permanence le secteur d'Évrecy. Les équipages de quatre Tiger et les camarades des véhicules de ravitaillement dorment pour la plupart en plein air, sous les véhicules. Je prends ma garde vers 1 heure du matin. C'est très calme. On n'entend seulement parfois que le lointain grondement des pièces d'artillerie et le vrombissement des moteurs d'avions. Les arbres, l'herbe entre les *Panzer*, les maisons et l'église d'Évrecy brûlent d'un seul coup. Les avions larguent des bombes, tout d'abord des bombes au phosphore. Je réveille les équipages qui dorment sous les engins. Nous sautons tous dans nos machines. On entend le commandant de la compagnie crier :

- Lancez les moteurs, sortez les *Panzer* !

Notre conducteur essaye de lancer le moteur. Le démarreur est en panne. Nous devons laisser le blindé sur place. Par les épiscopes, nous voyons tout brûler, autour et devant nous. Le conducteur voit le char du *SS-Untersturmführer* Günther en train de brûler. Ce sont des bombardiers bimoteurs qui ont largué leurs bombes sur nous et sur Évrecy. Vingt à trente minutes s'écoulent jusqu'à ce tout soit fini. Il nous faut toutes nos forces unies pour ouvrir les trappes du *Panzer*. Il est recouvert d'une couche de terre de vingt centimètres d'épaisseur. Les maisons d'Évrecy brûlent encore. On n'entend plus nos camarades et on ne les voit plus. Nous roulons jusqu'au monument aux morts ; le démarreur a été réparé. Au bout de quelques centaines de mètres, le moteur se met à chauffer ; les grilles de ventilation avaient été bouchées par la couche de terre. Près de l'endroit où nous nous trouvons, il y a des cratères de bombes si vastes qu'on pourrait y mettre un Tiger. [...] Les trois autres Tiger sont détruits. Le char du *SS-Untersturmführer* Günther a été percuté par une bombe et a complètement brûlé. De l'équipage, nous ne trouvons que quelques bouts d'uniformes calcinés,

► Entre deux déplacements sur le front normand en juillet 1944, ces Tiger II équipés d'une tourelle Porsche, de la 1. Kompanie de la *schwere Panzer-Abteilung* 503, ont trouvé refuge sous les arbres du parc du château de Canteloup, dans le Calvados. Il est vrai que les redoutés *Jabos* rôdent continuellement dans le ciel ! Bundesarchiv - Bild 101I-721-0359-35 (Vennemann, Wolfgang)



des boutons et des restes d'ossements, rien de plus. Le *Panzer* du commandant de compagnie a reçu un coup sur le tube du canon. La tourelle a été arrachée et gît à côté de l'engin. Les trois hommes dans la tourelle ont été projetés avec elle et ils ont tous des brûlures. Le conducteur et le radio sont morts. Le troisième *Tiger* roula en plein champ et, au bout d'environ trois cents mètres, il tomba dans un profond chemin creux, à six ou sept mètres plus bas. L'équipage a aussi été tué. » À cette occasion, les Alliés n'ont pas fait dans la demi-mesure. En sus, les chasseurs-bombardiers sont la plaie des *Panzerschützen*, car si un coup au but direct est plutôt rare, les éclats de bombes ou de roquettes endommagent facilement le train de roulement ou les systèmes de visée. Sans compter que

les camions chargés du ravitaillement sont plus vulnérables. Au final, un *Tiger* en panne d'essence ou en attente de pièces détachées n'a plus guère d'utilité... Les autres actions de la *schwere Panzer-Abteilung* 503 avec le *Leutnant* von Rosen ou de la *SS-schwere Panzer-Abteilung* 102 avec l'*Unterscharführer* Will Fey contribuent à forger la légende du *Tiger* durant l'été 1944. En réalité, la parcellisation du paysage rend leur déploiement problématique, attendu que ces engins ont besoin d'espace pour se mouvoir. De plus, ils ne peuvent pas profiter de l'allonge fournie par leur canon de 8,8cm long de 56 ou de 71 calibres. Enfin, leur cuirasse et leur puissance de feu les transforment régulièrement en « pompiers du front » afin de colmater les brèches ou de stopper les incursions des tanks alliés. Les *Panzer VI* se retrouvent alors

confrontés, à courte distance, à des chars susceptibles de leur damer le pion, comme les *Sherman Firefly* ou les *Tank Destroyers* *Achille* dotés de pièces de 17-Pdr (76,2 mm) à haute vitesse initiale. En définitive, et en dépit de quelques coups d'éclat spectaculaires, la Normandie n'est pas le terrain de chasse de prédilection des *Tiger*. S'ils demeurent un « gros morceau », ils ne représentent que 6 % des 2 250 blindés germaniques présents du 6 juin au 12 août 1944. Chiffre purement théorique, car du fait d'une disponibilité médiocre, le total des *Panzer VI* opérationnels est systématiquement plus bas. Ainsi, début août 1944, les trois *schwere Panzer-Abteilungen* totalisent moins de trente « lourds » en service ! Même si, à la fin de la campagne, les vétérans alliés verront ces fauves mythiques partout ! ■

BIBLIOGRAPHIE

- Bernage (G.), *Opération Cobra*, Éditions Heimdal, 2011
- Bernage (G.), *Les Panzers dans la bataille de Normandie*, Éditions Heimdal, 1999
- Bernage (G.) Leterreux (F.), Wirton (P.), *Le couloir de la mort, falaise, Argentan 1944*, Éditions Heimdal, 2007
- Pascal (A.), *Le débarquement en chiffres : 150 chiffres pour tout savoir*, Éditions Ouest-France 2011
- Lodieu (D.), *Mourir pour Saint-Lo, juillet 1944, la bataille des haies*, Histoire & Collections, 2007
- Lodieu (D.), *D'Argentan à la Seine*, Collection Normandie 44, Éditions Ysec, 2003
- Kadari (Y.), *Dans l'enfer du Boccage*, Batailles & Blindés N° 36, Éditions Caractère, 2010
- Guderian, *prophète de la guerre moderne ?*, Batailles & Blindés hors-série N° 15, 2011
- *Normandie 1944 - La bataille vue par le « patron » de la 2. Panzer*, Batailles & Blindés N° 13, 2006
- Gary (S.), *The life story of Panzer Commander Michael Wittmann*, Éditions Schiffer Military History, 1994

CHAPITRE

8

LA CONTRE-ATTAQUE DE MORTAIN

CIMETIÈRE DES PANZER

En perçant à Avranches en juillet 1944 (opération « Cobra »), Patton est le premier à pouvoir quitter le bocage normand et la sanglante bataille des haies pour enfin tirer profit de ses unités blindées et motorisées. Mais pour rétablir un front continu sur le Cotentin, les Allemands montent une ambitieuse attaque partant de Mortain pour atteindre la mer. En première ligne et contre toute préconisation : les *Panzer*, qui ont déjà payé un lourd tribut...

■ UN COBRA DANS LE BOGAGE

Depuis qu'ils ont débarqué en juin sur les côtes normandes, les Alliés cherchent à rompre le front défensif allemand. Ils y parviennent le 25 juillet : après deux jours de bombardements aériens intensifs, la phase terrestre de l'opération « Cobra » débute par la rupture des lignes allemandes dans le Cotentin. La percée s'effectue entre Tribehou et Saint-Lô : la *Panzer-Lehr-Division* et la *275. Infanterie-Division* sont enfoncées par les troupes du *VIIIth Corps*. Coutances est prise au soir du 28 juillet. Les restes de plusieurs unités, dont la *2. SS-Panzer-Division* « Das Reich » et la *17. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Götz von Berlichingen », se retrouvent pris au piège dans ce qu'on appellera la poche de Roncey. Le 28 juin, le *SS-Obergruppenführer* Hausser reçoit le commandement de la *7. Armee* et ordonne à Baum, qui commande l'ensemble des troupes coincées dans la poche, de faire sa jonction avec le *XXXXVII. Panzerkorps* dans le secteur de Percy. Von Kluge, le chef de l'*Oberbefehlshaber West* et supérieur de Hausser, est ulcéré lorsqu'il apprend la décision de ce dernier d'abandonner le littoral du Cotentin. Bien que certaines unités réussissent à se sortir de la poche de Roncey, l'aviation américaine s'en donne à cœur joie et détruit une centaine de blindés et près de 300 autres véhicules ! Patton pousse alors le *VIIIth Corps* dans la brèche : en attendant de pouvoir engager sa *3rd Army*, il fonce avec

ses deux divisions blindées. La *6th Armored Division* (*6th AD*) doit prendre Granville tandis que la *4th AD*, qui avance plus vite, reçoit Avranches comme objectif. Cette dernière est retardée par la destruction des ponts sur la Sienne mais, passant sur ceux intacts de la Sée, elle entre dans la ville le 30 juillet au soir. Dans son rapport téléphonique du soir, von Kluge ne peut cacher au *Führer* la gravité de la situation. Hitler comprend enfin que le

débarquement de Normandie n'est pas une simple opération de diversion, et autorise l'envoi urgent de renforts vers ce point du front.

■ UN PONT TROP PRÈS

Il ne reste plus au *Generalfeldmarschall* von Kluge que les débris de la *77. Infanterie-Division* (*77. ID*) de l'*Oberst* Bacherer pour





Par Pierre-Édouard Cote

tenter de reprendre la ville à Patton. Le 31 juillet au matin, exécutant les ordres qu'il a reçus, Bacherer lance une contre-attaque avec les restes de sa division, quelques pièces d'artillerie, 14 *Sturmgeschütze* et des éléments de la 5. *Fallschirmjäger-Division*. La *Kampfgruppe* progresse d'abord sur Pontaubault, s'en empare ainsi que du pont. Profitant du plafond bas qui empêche l'intervention de l'aviation alliée, elle poursuit sur Avranches et atteint ses faubourgs Sud. Elle y refoule les Américains, grâce notamment aux *StuGe*, qui détruisent plusieurs Sherman, et à l'appui de son artillerie depuis Saint-Martin et

Saint-Quentin. Mais à midi le ciel se dégage et le ballet des chasseurs-bombardiers peut commencer : en l'espace d'une heure, les 14 canons d'assaut sont tous détruits ! Les Sherman n'ont plus qu'à disperser l'infanterie. À Pontaubault, le pont sur la Sélune est capturé intact par la 4th AD.

De leur côté, von Kluge et Hausser conviennent qu'une opération de grande envergure pour reprendre Avranches est indispensable à la stabilisation du front de Normandie. Le 2 août, le *General* Warlimont les rejoint avec les ordres détaillés du *Führer* pour l'opération « Lüttich » (nom allemand de la ville de Liège).

■ COLMATER LA BRÈCHE AVEC UN BOUCHON DE LIÈGE

Hitler a personnellement mis au point ce plan d'opération. Il s'agit ni plus ni moins d'une contre-offensive qui doit atteindre Avranches depuis le secteur de Mortain, sur le modèle de celle de Kharkov de février-mars 1943. 8 des 9 *Panzer-Divisionen* présentes en Normandie sont affectées à « Lüttich » ainsi que 1 000 avions de chasse. Ces derniers n'existent par contre que dans son esprit, la *Luftwaffe* ne pouvant en aligner que 300 tout au plus !

► Un Sherman M4 progresse à pleine vitesse vers la Bretagne en juillet 1944. Patton a refusé de flanc-garder ses unités de pointe pour ne pas perdre de temps malgré les injonctions de ses subordonnés. Son pari repose, avec raison, sur la couverture efficace de l'aviation tactique.

Sauf mentions contraires, toutes photos US Nara

◄ L'aviation tactique est un soutien psychologique non négligeable pour les unités américaines aux prises avec les blindés et grenadiers allemands dans la région de Mortain : ils ne sont pas oubliés par leur état-major.



La date du déclenchement est prévue pour la première quinzaine d'août, car Hitler pose comme préalable que « chaque char, chaque canon et chaque avion » aient été rassemblés.

Or, le 2 août, *Ultra* permet l'interception d'un ordre de retrait de la 2. *Panzer-Division* et le maintien au sud de Caen de la 1. *SS-Panzer-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler » (« LSSAH »). Si ce message alerte les Alliés sur le fait que von Kluge prépare quelque chose, ils ne savent pas quoi précisément. Au soir du 3 août, la 116. *Panzer-Division*, la 2. *SS-Panzer-Division* « Das Reich » et la « LSSAH » quittent le front pour rejoindre leur base de départ. Le général von Funck est chargé de la contre-attaque, mais il ne pourra finalement disposer que de quatre *Panzer-Divisionen* au lieu des huit prévues. Et encore n'alignent-elles en tout que 190 chars ! Le plan d'attaque prend la forme d'un trident : la « 116 » doit avancer en direction de Chérencé-le-Roussel depuis le mont Furgon et couvrir le flanc Nord ; la 2. *Panzer-Division*, placée au centre du dispositif, va fournir la poussée principale, avec pour objectif Juvigny-le-Tertre. Une fois celui-ci atteint, la « LSSAH » la remplacera en pointe jusqu'à Avranches et la mer. De son côté, la « Das Reich » a reçu l'ordre de prendre Mortain et de couvrir le flanc Sud. En accord avec Hausser, le *Generalfeldmarschall* décide de lancer « Lüttich » le 6 au soir.

Le 4 août, les *GI's* de la 1st *ID* (*General* Huebner), la célèbre « Big Red One », s'emparent de Mortain et ne manquent pas de s'installer sur la côte 314 qui la surplombe. La *Luftwaffe* bombarde la ville le 5 vers 23 heures, lâchant une centaine de bombes qui allument de nombreux incendies. Le lendemain, *Ultra* permet aux Alliés d'assembler les dernières pièces du puzzle : Churchill, Eisenhower, Bradley et plusieurs autres généraux alliés sont informés du fait que les Allemands vont lancer le soir même une puissante contre-attaque dans ce secteur... Aussi incroyable

▲ Deux chars légers M5 Stuart sur un chemin normand pendant l'été 1944. La faible puissance de feu de ces engins est compensée par leur agilité, ici augmentée par le coupe-haie bricolé dans les ateliers de campagne.

que cela puisse paraître, les troupes américaines de la zone menacée ne sont pas averties d'une attaque imminente. Pire encore, à Mortain, la 30th *ID* du *General* Hobbs est en train de relever la « Big Red One » sur ses positions ! Bradley a bien demandé à Hobbs de renforcer la colline 314, cependant lorsque l'ordre arrive enfin, il est déjà trop tard...

Côté allemand, la confusion n'est pas moins grande : l'acheminement des *Panzer-Divisionen* ne s'est pas fait aussi rapidement que prévu. On ne quitte pas en effet le front en plein combat sans difficulté, et la menace de l'aviation alliée, les embouteillages et le manque d'essence ont retardé la concentration des troupes. Pour la « LSSAH » qui doit parcourir la plus grande distance pour gagner sa base de départ, tous ces facteurs se conjuguent pour ralentir sa progression, tant et si bien que ses éléments de pointe ne sont alors qu'à 17 km de leur base de départ... Prévenu du retard, von Kluge reporte l'heure H de 18 heures à minuit.

■ LE FAUX DÉPART DU LÉVRIER

Le *Generalleutnant* von Schwerin commande la 116. *Panzer-Division* « Windhund ». Il ne s'entend pas avec von Funck, son supérieur, qui lui reproche de ne pas avoir engagé sa division à fond lors de la contre-attaque à l'ouest de Vire. Dans la nuit du 5 au 6 août, l'unité est relevée dans le secteur de Saint-Pois par la 84. *ID* à qui elle laisse son artillerie. Au moment de gagner sa base de départ au pied du mont Furgon, elle envoie aussi la 1./*Panzer-Regiment* 24 équipée de Panther à la 2. *Panzer-Division* (la « LSSAH » devant faire de même). Bien que cette *Abteilung* rejoigne son affectation dans les temps, von Funck accuse von Schwerin de ne pas avoir transmis son ordre et demande qu'il soit relevé de son commandement. L'heure fatidique de l'attaque approchant à grands pas, Hausser refuse.

▼ Un *Sd.Kfz 250/1 neu art* abandonné par son équipage brûle en plein bocage. Apparemment, un obus ou une roquette a percé le haut du blindage latéral droit. L'explosion qui s'en est suivie a littéralement dessoudé la partie arrière du semi-chenillé.



OPÉRATION « LÜTTICH » - AOÛT 1944





◀ Détruit par un canon antichar ou un blindé allié ? Impossible de le dire pour ce *Panzer IV*, qui aurait très bien pu être détruit par un *Jabo*. La campagne de Normandie est un désastre pour une industrie allemande dépassée.

► Un Sherman dans un chemin creux du bocage normand. L'espace de manoeuvre est bien étroit autour de l'engin qui n'est pas muni de dispositif coupe-haie. Il ne pourra donc pas quitter la route si une unité antichar allemande monte une embuscade...

▲ Des *SS-Panzer* profitent d'un moment d'accalmie entre les combats pour discuter. Eux aussi paieront un lourd tribut lors de la campagne de Normandie.

La division doit aussi soutenir de son mieux la 84. ID qui, couvrant son flanc droit, est victime d'attaques répétées des Américains qui ouvrent une brèche près de Gathemo. Le *Panzergranadier-Regiment 156* et la 228. *Panzerjäger-Abteilung* sont envoyés dans le secteur pour contenir la poussée ennemie. Dans la soirée du 6 août, les Américains s'emparent de la cote 241 à l'ouest de Perriers-en-Beauficel où stationne le *Panzergranadier-Regiment 60*. Ce dernier lance une attaque contre la cote 241, s'en empare et rétablit la ligne de front.

Lorsque l'opération « Lüttich » est enfin déclenchée le 6 août dans la nuit, elle n'est précédée par aucune préparation d'artillerie, afin de ne pas alerter l'ennemi. Sous le couvert de la nuit, la II./*Panzergranadier-Regiment 156*, formant l'aile gauche du dispositif, parvient à atteindre la vallée de la Sée au sud de Perriers-en-Beauficel. L'aile droite, le *Panzergranadier-Regiment 60*, se heurte immédiatement aux troupes américaines alertées par la reprise de la cote 241. Alors que le jour se lève sur l'aile gauche allemande noyée dans un brouillard matinal, la 7. *Kompanie* s'avance en tête, le long d'une vallée étroite que parcourt une voie de chemin de fer intacte. Hardiment, elle poursuit en direction de Chérencé-le-Roussel. Ses 35 hommes surprennent totalement les avant-postes ennemis qui s'égaillent dans la nature, et l'unité parvient à se retrancher dans les premières maisons du village, avant que les Américains ne se reprennent et l'accablent du tir de leurs armes d'infanterie, mortiers et « tanks ». À cet instant, les *Panzer-Grenadiere* ignorent encore que les 300 chasseurs qui devaient les appuyer ont à peine pu décoller des terrains de la région

parisienne, avant d'être interceptés par la chasse alliée. Heureusement pour eux, leur artillerie déclenche un tir qui arrive juste à point pour calmer les velléités des GI's du 39th *Infantry Regiment* de la 9th ID pour la journée. Inexplicablement, l'état-major divisionnaire allemand n'apprendra la nouvelle de l'avance de cette compagnie qu'avec beaucoup de retard. Dans l'après-midi du 7 août, Hitler renouvelle son ordre d'attaquer avec la plus extrême vigueur. À 16 heures, Hausser relève von Schwerin de son commandement et le remplace par l'*Oberst* Reinhard. Sous les ordres de ce nouveau chef, une attaque est montée : le *Panzergranadier-Regiment 60* s'élance depuis le sud de Perriers-en-Beauficel en direction de Chérencé-le-Roussel. Bien qu'il dispose de l'appui de quelques blindés et de l'artillerie, il ne progresse guère, excepté son 1^{er} bataillon, dont les 1. et 3. *Kompanien* réussissent à s'emparer de Le Fougeray. Cependant, coupées du reste de l'unité, sans soutien et sous les tirs de l'artillerie et des chasseurs-bombardiers adverses, elles doivent finalement se rendre. Côté américain, la 3rd AD envoie son *Combat Command B* (CCB) prêter main-forte à la 9th ID.

Dans les deux camps, la nuit est l'occasion de consolider les positions. Au matin du 8 août, suivant les ordres du *Führer*, une nouvelle attaque est lancée sur l'ensemble du front de Mortain, mais aucune unité ne parvient à percer. Le soir du 9, Eberbach remplace von Funck à la tête de l'opération. Il ne peut toutefois rien changer à la situation, et la 116. *Panzer-Division*, qui a participé au maintien de la ligne de front par ses attaques locales, se voit retirée des combats pour être engagée dans le secteur d'Alençon – Argentan, avec pour objectif la ville de Sées.

■ LA 2. PANZER-DIVISION ENFONCE UN COIN

La 2. *Panzer-Division* (commandée par le *Generalleutnant* von Lüttwitz), est concentrée dans les fermes, chemins creux et haies au nord-est de Bellefontaine et Saint-Barthélemy, et doit avancer sur deux colonnes. Si la colonne de droite démarre bien peu après minuit le 7 août selon les ordres de von Kluge, celle de gauche en est encore à attendre l'arrivée du gros de la « LSSAH » : les chars de cette dernière s'étaient engagés dans un chemin creux lorsqu'un avion allié s'est écrasé sur l'engin de tête, bloquant toute la file... Il a fallu des heures aux blindés pour parvenir à quitter l'endroit en marche arrière ! La colonne de droite s'élance et franchit la route Sourdeval – Mortain pour frapper à la charnière entre la 9th ID et la 30th ID. Elle progresse vers Le Mesnil-Tôve quand soudain les chars de tête se retrouvent dans un champ de mines... Le *Major* Schneider-Kostalsky (commandant de la I./*Panzer-Regiment 3*) saute sur l'une d'elles alors qu'il tente de dégager ses blindés. Il faut attendre que des pionniers arrivent et nettoient un couloir pour que la progression continue. La colonne débouche sur Le Mesnil-Tôve. Un unique canon posté près de l'église entre en action et stoppe temporairement la colonne, jusqu'à ce qu'un char lui règle son compte. L'avance reprend en direction de Le Mesnil-Adelée, qui est occupé à 6 heures du matin. Toutefois, sous l'action de l'aviation et de l'artillerie anglo-américaines, les unités engagées doivent se replier en fin d'après-midi.

La colonne de gauche ne s'élance que vers 5 heures au matin du 7 août. Elle jaillit du



brouillard devant Saint-Barthélemy défendu par le 1^{er} bataillon du 117th Infantry Regiment. Surpris, les avant-postes cèdent, mais la résistance s'organise en retrait sur une position dotée de moyens antichars : deux Panther sont détruits. Les Allemands répliquent en lançant de plusieurs directions à la fois des chars appuyés par des grenadiers. Huit Panther entrent dans Saint-Barthélemy, ce qui précipite le repli de l'état-major adverse. Le *Panzer Grenadier-Regiment 2* fait une centaine

de prisonniers, mais la résistance américaine a permis aux renforts d'arriver (en particulier le 12th IR) et lorsque les *Panzer* reprennent leur route, ils sont la cible des attaques de *Jabos* alliés. Constatant que la colonne de droite n'avance plus, von Funck décide d'engager la « LSSAH » sur Juvigny-le-Tertre. Les *Waffen SS* progressent de 3 km avant d'être stoppés net par l'artillerie et l'aviation. À midi, von Funck leur ordonne de s'enterrer. Le 9, sous le couvert de la brume matinale,

les *SS-Panzer Grenadiere*, dont certains sont revêtus de tenues américaines, lancent une attaque sur les positions du 12th IR au sud de Saint-Barthélemy. Après avoir résisté toute la journée, les Allemands abandonnent Le Mesnil-Tôve et les chars de la 3rd Armored Division y entrent à 15 heures.

■ LE FEU DU CIEL

D'où vient cette force aérienne qui a asséné un coup aussi terrible aux colonnes de *Panzer* ? Elle a pour origines la décision des généraux Bradley et Hodges d'employer l'aviation pour arrêter la ruée allemande vers la mer. Ils font donc appel à la 9th US Air Force du General Quesada. Ce dernier propose à l'*Air Marshal* Coningham, commandant la 2nd Tactical Air Force (2nd TAF) de la RAF, de participer avec ses Typhoon à l'opération dans le secteur de Mortain. En effet, ces appareils jouissent d'une excellente réputation de « casseurs de chars » grâce à leurs 8 roquettes d'une charge explosive de 30 kg chacune placées sous les ailes.

Les rôles sont vite répartis : aux Typhoon les blindés, aux Thunderbolt les véhicules de transport et aux chasseurs américains la couverture aérienne contre la *Luftwaffe*. Dès le 7 août en fin de matinée, des Thunderbolt repèrent les formations allemandes signalées dans la région de Mortain. Le 83rd Group de la 2nd TAF (18 escadrilles) reçoit la mission d'intervenir.





Ses pilotes connaissent les consignes : bien repérer sa cible, immobiliser d'abord les véhicules de tête puis ceux de queue pour détruire aisément toute une colonne. Afin d'entretenir une présence permanente au-dessus du secteur, les Typhoon voleront en binôme. À 12h15, le *Wing Commander Green*, qui dirige le *Wing n°121*, décolle à la tête de 6 appareils. Après 15 minutes de vol, il atteint le secteur de Mortain où flotte un voile nuageux. Suivi de son ailier, il descend, perce les nuages et repère une colonne de la « LSSAH » de 8 km de long ! Les deux Typhoon l'attaquent chacun à une extrémité. Les véhicules sont rapidement bloqués et Green ordonne aux autres pilotes de se relayer pendant qu'il va se réapprovisionner et faire son rapport. Après avoir détruit les engins de la colonne SS sur la route qui va de Saint-Barthélemy à Juvigny-le-Tertre, les Typhoon étendent leur champ d'action pour s'en prendre aux engins de la colonne de droite, ceux de la *2. Panzer-Division* à Le Mesnil-Adelée et ceux de la « Das Reich » à Mortain. Le 7 en fin d'après-midi, de nombreuses volutes de fumées montent du champ de bataille, gênant fortement l'évolution des appareils. L'activité des avions ne cesse pourtant qu'à la tombée de la nuit. Le *83rd Group* revendique la destruction totale de 81 chars, 56 véhicules chenillés et 47 autres véhicules motorisés, ainsi que la mise hors service de 54 chars et 81 véhicules. Ces chiffres sont sujets à caution, puisqu'un même engin peut avoir été touché à plusieurs reprises par des pilotes différents. Des résultats de deux enquêtes menées sur place par l'armée et la *RAF* cinq mois après les événements, il résulte qu'une

part très faible (10 à 15 %) des engins détruits semble l'avoir été par des frappes aériennes. La vitesse élevée du Typhoon au moment de l'attaque, l'instabilité de la trajectoire de la roquette et la présence de la *Flak* expliquent le faible pourcentage de coups au but. La grande majorité des engins détruits l'ont été par l'artillerie. Les descriptions allemandes de raids aériens dignes de l'enfer montrent que la violence des tirs annihilait toute résistance psychologique. À l'apparition des Typhoon, le fantassin ou le tankiste gagné par une peur-panique abandonne son char, son semi-chenillé ou son camion pour aller se mettre à l'abri, facilitant sa destruction par l'artillerie. Il n'en reste pas moins que l'intervention de l'*USAF* et de la *RAF* a été capitale pour stopper l'avancée allemande.

■ OBJECTIF MORTAIN !

La « Das Reich », la « Götz von Berlichingen » et la *Panzer-Aufklärungs-Abteilung* de la division au lévrier sont rassemblées dans la forêt au sud-est de Mortain, pour cacher les véhicules à la vue de l'ennemi et ainsi éviter que les unités se fassent étriller par l'aviation alliée avant leur engagement. L'attaque sur Mortain doit s'effectuer sur trois colonnes manœuvrant en tenailles : au centre la « Götz von Berlichingen » doit s'emparer de la côte 314, à sa droite le *Panzergranadier-Regiment* « Der Führer » de la « Das Reich » doit prendre la côte 285 après avoir traversé l'Abbaye Blanche. À sa gauche, le *Panzergranadier-Regiment* « Deutschland » et le *Panzer-Regiment 2* ont l'ordre de s'emparer

de Romagny. Ces deux dernières unités sont couvertes au sud par un détachement composé d'éléments de la *Panzer-Lehr-Division* qui assure le lien avec les 266. et 275. ID. Côté américain, c'est le *120th Infantry Regiment* du colonel Birks qui assure la défense de Mortain. Son premier bataillon est implanté en arc de cercle à l'ouest de la ville, depuis la colline du Pilon (côte 285) jusqu'au carrefour du Point-du-jour, où se trouve le PC du régiment. Le deuxième bataillon (lieutenant-colonel Hardaway) tient Mortain même qu'avec une seule compagnie, les trois autres étant en position sur la côte 314, un excellent observatoire sur tout le secteur. Le 3^e bataillon a quant à lui pris place près de Barenton. À minuit, sortant du bois, les trois colonnes s'élancent à travers le brouillard. Le groupement de droite se rue alors sur Le Neufbourg, défendu par 300 soldats américains avec plusieurs canons. Dès qu'un véhicule de la « Das Reich » apparaît, il est rudement traité à l'obus antichar et son équipage décimé par les mitrailleuses. Les *Waffen-SS* parviennent à occuper la gare, mais ne peuvent aller plus loin. Ils tentent alors de contourner la position par le nord, perdent deux chars et préfèrent en rester là. La colonne de gauche ne rencontre que peu d'opposition, les chars et les automitrailleuses ayant tôt fait de bousculer les postes avancés ennemis. L'avance se poursuit encore un peu ; les avant-gardes atteignent Milly et Fontenay, parvenant à 5 kilomètres des premières maisons de Saint-Hilaire-du-Harcouët. Au carrefour d'Alance, un violent combat oppose les SS aux GI's qui laissent une trentaine de morts sur le terrain.



À Romagny, les SS attaquent sur trois côtés la *F Company* du *II/117th IR* envoyée sur place avec l'appui de 4 *Tank Destroyers*. Sous les violents assauts des SS, cette dernière se disloque. Mais les forces allemandes sont arrêtées au carrefour du Point-du-jour

par des troupes solidement retranchées et armées de canons antichars. Malmenés durant la nuit, les Américains se reprennent et contre-attaquent à l'aube depuis Notre-Dame-du-Touchet. Le 10, le bourg de Romagny est repris par les Américains,

qui occupent le lendemain Bion et Saint-Jean-du-Coraill, grâce à l'action combinée du *CCB* de la *2nd AD* et de la *35th ID*. La *10. SS-Panzer-Division* « Frundsberg » est alors envoyée dans le secteur de Barenton pour arrêter le *CCB*.

▼ Ce Panther a été neutralisé lors des combats de Normandie. A-t-il versé dans un cratère d'obus ? C'est envisageable, car la trappe de tourelle est ouverte, montrant que l'équipage a pu s'enfuir.

► Mission urgente pour ce pilote de Hawker Typhoon. Emportant huit roquettes de 127 mm sous les ailes, cet appareil n'est pas très précis dans ses attaques au sol, mais l'effet psychologique sur les colonnes allemandes est dévastateur. Cela amenuise considérablement la puissance des unités allemandes déjà bien éprouvées. IWM

► Des GIs inspectent les dégâts causés par leur aviation sur une colonne allemande dans le secteur de Mortain. Les véhicules légers n'ont alors aucune chance en plein jour.



Les deux clichés
de cette page

La situation est identique
aux alentours de Mortain :
lorsque l'offensive allemande
est repoussée, les G/s
ne peuvent que constater
les effets dévastateurs
de l'aviation et de
l'artillerie alliées sur les
colonnes allemandes.



■ UN ROCHER DANS LA TEMPÊTE

La colonne centrale se compose de deux *Kampfgruppen* formées avec divers éléments de la « Götz von Berlichingen ». Au sud, la *Kampfgruppe* du *SS-Hauptsturmführer* Grams doit prendre les côtes 314 (la colline Montjoie) et 323 (la colline Saint-Michel avec sa chapelle). Elle rassemble pour cela les débris du bataillon de reconnaissance (*SS-Aufklärungs-Abteilung 17*), soit une compagnie, et ceux

du bataillon de génie (*SS-Pionier-Bataillon 17*), soit une section. Au nord, la *Kampfgruppe* du *SS-Hauptsturmführer* Ullrich doit se porter sur Mortain par la route de Rancoudray et en occuper le centre. Pour ce faire, il dispose de 300 hommes des 37. et 38. *Grenadier-Regimenter*. Juste après minuit le 7 août, la *Kampfgruppe* « Ullrich » s'élance. L'attaque sur Mortain se transforme alors en une multitude de corps à corps et de combats, maison par maison. Ullrich et Grams décident d'attendre le jour et la levée du brouillard pour demander l'appui des quatre canons d'infanterie encore disponibles. Or, Erichson a



► Non loin d'Avranches (comme l'indique le panneau posé sur la défilante Opel d'une unité blindée SS), une colonne motorisée américaine conduite par un M8 Greyhound s'engage dans un bourg normand. La vitesse de ces véhicules légers sera d'une grande utilité pour passer en Bretagne avant une éventuelle réaction allemande.



un atout dans son jeu : il compte dans ses rangs un observateur avancé d'artillerie, le *Lieutenant Weiss*. Ce dernier dispose de vues plongeantes sur l'ennemi et d'un poste radio avec lequel il indique les objectifs repérés aux batteries du secteur. Les Allemands tentent de faire de même depuis la côte 323, mais les messages radios de leurs trois observateurs les font repérer par goniométrie et la colline reçoit un déluge d'obus qui la rend intenable. Un autre problème se pose rapidement aux défenseurs de la côte 314 : ils n'ont en tout et pour tout qu'un bazooka et neuf boîtes de munitions ! Les dépôts de munitions et de vivres se trouvent à Mortain, et font maintenant la joie de leurs nouveaux propriétaires allemands... Le 8 août à 6 heures, la *Kampfgruppe* « Ullrich » attaque la côte 285, appuyée par huit chars, dont un Sherman capturé la veille. Les mines et l'artillerie stoppent les blindés et, sans leur soutien, les *Grenadiere* doivent se

replier en accusant de lourdes pertes. Dans la soirée, un détachement monte un coup de main sur la côte 278 et capture au cours de sa marche d'approche une trentaine d'Américains. Ullrich rejoint la patrouille et détruit lui-même un Sherman avec un *Panzerfaust* avant de se replier.

Le 10 août, la *Kampfgruppe* « Grams » encercle toujours la côte 314 et tient Mortain, mais est attaquée dans l'après-midi depuis le sud-ouest par un détachement blindé ; la *Kampfgruppe* « Ullrich » occupe la côte 278. Le 11, pour récupérer Mortain, les Américains lancent un assaut en tenaille précédé d'un barrage d'artillerie. Les SS décrochent après avoir résisté jusqu'à la limite de leurs forces. L'ordre de repli leur a été donné, car un encerclement géant se dessine : pour échapper à la capture, les unités allemandes doivent foncer plein est et sans tarder ! Quant aux défenseurs de la côte 314, ils ont mérité le surnom de « bataillon perdu » et recevront la *Presidential*

Distinguished Unit Citation. Sur 950 hommes au début des combats, seuls 376 sont encore valides le 12 août...

Le temps a travaillé pour les Alliés : chaque jour écoulé depuis la prise d'Avranches a éloigné les Allemands de cette ville stratégique, accroissant du même coup la distance à parcourir pour sa reconquête et le rétablissement d'un front continu jusqu'à la mer. La supériorité aérienne des Alliés est aussi primordiale : sans elle, la *Luftwaffe* aurait pu effectuer les reconnaissances qui ont cruellement manqué selon les dires des officiers allemands. Il aurait aussi fallu attaquer le 5 août au soir pour profiter de la confusion créée par le bombardement de Mortain, du mauvais temps gênant l'aviation alliée le 6 et du fait que la « Big Red One » aurait été surprise en pleine relève. Mais les chefs allemands ne disposaient évidemment pas de toutes ces informations et ils se sont heurtés à Hitler qui a préféré retarder « Lüttich ». Après la tentative d'assassinat du 20 juillet, le *Führer* n'a plus confiance dans son état-major et passe outre l'avis de ses généraux : ainsi ses réticences initiales à expédier des renforts massifs en Normandie font que la contre-attaque a manqué de puissance. Certains officiers pensent aussi qu'une offensive plus au sud et évitant Mortain aurait eu d'avantage de chances de percer, quitte à infléchir ensuite sa course vers le nord. L'emploi des *Panzer-Divisionen* sans soutien efficace de la *Luftwaffe* a signé leur perte. Pire : le *XLVII. Panzerkorps* est maintenant menacé d'encerclement... ■

BIBLIOGRAPHIE

- Beevor (A.), *D-DAY et la bataille de Normandie*, éditions Calmann-Lévy, Paris, 2009.
- Buisson (Dr J. et G.), *Mortain et sa bataille*, imprimerie Maurice Simon, Rennes, 1947.
- Carell (P.), *Ils arrivent*, éditions Robert Laffont, Paris, 1961.
- Cave Brown (A.), *La guerre secrète*, 2 volumes, éditions Pygmalion, Paris, 1981.
- Florentin (E.), *Stalingrad en Normandie*, Presses de la cité, Paris, 1974.
- Guderian (H. G.), *From Normandy to the Ruhr, with the 116th Panzer Division in World War II*, The Aberjona Press, Bedford, USA, 2001.
- Thomas (C. H.), *Mortain, août 1944, les Typhoon écrasent von Kluge*, *Aérojournal* n° 38, Aéro-éditions International, Agen, août-septembre 2004.

ABONNEMENTS* :	France	UE, Suisse	Autres*	Quantité	TOTAL
Abonnement d'un an à Batailles & Blindés , soit 6 numéros, à partir du n°99 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x _____ =	€
Abonnement de deux ans à Batailles & Blindés , soit 12 numéros, à partir du n°99 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x _____ =	€
ABONNEMENT INTÉGRAL d'un an à Batailles & Blindés , + 3 numéros HORS-SÉRIE à partir du n°45 inclus	75.00 €	90.00 €	100.00 €	x _____ =	€
** DOM-TOM ET RESTE DU MONDE Sous-total abonnements : _____					

LIVRES					
		France métro. + U.E.		DOM-TOM + Reste du monde	
Le guide du <i>Landser</i> ⁽⁶⁰¹⁵⁾	☐	44,90 €		☐	49,90 €
L'artillerie de campagne de la Wehrmacht ⁽⁶⁰¹⁰⁾	☐	39,90 €		☐	44,90 €
Les commandos du <i>Reich</i> ⁽⁶⁰¹³⁾	☐	44,90 €		☐	49,90 €
<i>Achtung Tiger</i> Tome 1 ⁽⁶⁰¹⁶⁾	☐	44,90 €		☐	49,90 €
<i>Achtung Tiger</i> Tome 2 ⁽⁶⁰¹⁷⁾	☐	44,90 €		☐	49,90 €
TOTAL LIVRES =					€

HORS-SÉRIE (Tarif france : 14,90€ // Tarif UE et Suisse :18,90€ // Tarif DOM-TOM et Monde : 22,90€)	
☐ HS n°3 : L'épopée du 6 ^e GRDI (réf.75)	☐ HS n°30 : La <i>Panzerwaffe</i> : de Koursk à Berlin (réf.290)
☐ HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	☐ HS n°31 : Régiments blindés de la <i>SS-Panzerwaffe</i> (réf.291)
☐ HS n°15 : Guderian (réf.185)	☐ HS n°32 : Les divisions blindées (réf.292)
☐ HS n°16 : <i>Tiger-Abteilungen</i> / Tome II (réf.276)	☐ HS n°33 : La bataille de Kharkov (réf.22033)
☐ HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	☐ HS n°34 : Koursk 43 - Le grand baptême du feu (réf.22034)
☐ HS n°20 : Les as de la <i>Panzerwaffe</i> à Koursk (réf.280)	☐ HS n°35 : Régiments blindés de la <i>SS-Panzerwaffe</i> - T2 (réf.22035)
☐ HS n°21 : <i>Panzerknacker</i> : combat antichar allemand (réf.281)	☐ HS n°36 : Stalingrad - La mort de la 6. Armee (réf.22036)
☐ HS n°22 : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	☐ HS n°37 : As de la <i>Panzerwaffe</i> & Sturmartillerie 1 (réf.22037)
☐ HS n°23 : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	☐ HS n°38 : As de la <i>Panzerwaffe</i> & Sturmartillerie 2 (réf.22038)
☐ HS n°24 : La Cavalerie au combat (réf.284)	☐ HS n°39 : Les 10 derniers jours du <i>Reich</i> (réf.22039)
☐ HS n°25 : L'été des occasions manquées (réf.285)	☐ HS n°40 : Lorraine 1944 (réf.22040)
☐ HS n°26 : Afrika Korps - Les unités de l'Axe (réf.286)	☐ HS n°41 : <i>Panzerwaffe</i> versus Armée Rouge (réf.22041)
☐ HS n°27 : L'effondrement du <i>Reich</i> (réf.287)	☐ HS n°42 : Finir la guerre à l'ouest (réf.22042)
☐ HS n°29 : Histoire de la <i>Panzerwaffe</i> (réf.289)	☐ HS n°43 : Afrika-korps - La campagne de Tunisie (réf.22043)
Nombre de numéros sélectionnés X tarif zone : _____ x _____ = _____ €	

ANCIENS NUMÉROS (8 € pièce, toute destination) :	
☐ N°8 : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)	☐ N°65 : Les <i>Sturmgeschütz-Abteilungen</i> (réf.265)
☐ N°16 : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)	☐ N°66 : Combattre dans un Tigre (réf.266)
☐ N°17 : Destins croisés en Normandie (ref. 17)	☐ N°67 : Commander une <i>Panzer-Division</i> (réf.267)
☐ N°22 : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)	☐ N°68 : La bataille de Ponyri (réf.268)
☐ N°36 : Dans l'enfer du bocage (réf.145)	☐ N°69 : Ruhr 1945 - La fin de la <i>Wehrmacht</i> à l'ouest (réf.269)
☐ N°37 : Le <i>SS-Panzer-Korps</i> à Kharkov (réf.153)	☐ N°70 : « Reco », en pointe toujours ! (réf.270)
☐ N°38 : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)	☐ N°71 : 1945 - L'agonie de la <i>Panzerwaffe</i> à l'Est (réf.271)
☐ N°39 : <i>Panzerschreck</i> (réf.162)	☐ N°72 : Chars & débarquements - Succès et échecs (réf.272)
☐ N°40 : <i>Skjäger</i> (réf.172)	☐ N°73 : Bataille de Normandie : le rapport Guderian (réf.273)
☐ N°41 : Wittmann à Koursk (réf.181)	☐ N°74 : Combattre à bord du Panther (réf.274)
☐ N°42 : Nashorn au combat (réf.182)	☐ N°75 : Debrecen, dernier choc blindé à l'est (réf.275)
☐ N°43 : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)	☐ N°76 : Opération « Market Garden » (réf.21076)
☐ N°44 : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)	☐ N°77 : Les directives Tychsen (réf.21077)
☐ N°45 : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)	☐ N°78 : Combats de chars dans Berlin (réf.21078)
☐ N°46 : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)	☐ N°79 : Les fauves du Dr. Bäke (réf.21079)
☐ N°47 : M4 Sherman (réf.247)	☐ N°80 : El-Alamein : Rommel pouvait-il l'emporter ? (réf.21080)
☐ N°48 : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)	☐ N°81 : Combattre dans un <i>Stug</i> ! (réf.21081)
☐ N°49 : Pourquoi les <i>Tank Destroyers</i> ? (réf.249)	☐ N°82 : 1944/1945 Bataille pour Budapest (réf.21082)
☐ N°50 : Piégé à Stalingrad (réf.250)	☐ N°83 : La <i>Wehrmacht</i> et la course au gigantisme (réf.21083)
☐ N°51 : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)	☐ N°84 : Caen la Martyre - Le calvaire de la « capitale normande » (réf.21084)
☐ N°52 : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)	☐ N°85 : Ardennes 44 / Krinkelt-Rocherath (réf.21085)
☐ N°53 : Baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)	☐ N°86 : Le Noël sanglant des <i>Windhunde</i> (réf.21086)
☐ N°54 : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)	☐ N°87 : Guderian - Imposteur ou Génie ? 1 ^{ère} partie (réf.21087)
☐ N°55 : Campagne d'Allemagne de la 5 ^e DB (réf.255)	☐ N°88 : Koursk 1943 : Kempf vs Vatoutine (réf.21088)
☐ N°56 : Échec à la « Das Reich » (réf.256)	☐ N°89 : Opération « Sonnenwende » (réf.21089)
☐ N°57 : <i>Panzer-Division 45</i> (réf.257)	☐ N°90 : France 1941 (réf.21090)
☐ N°58 : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)	☐ N°91 : La Division « Totenkopf » - Du zénith au crépuscule (réf.21091)
☐ N°59 : <i>Qui a tué wittman ?</i> (réf.259)	☐ N°92 : L'heure de gloire de Wittmann (réf.21092)
☐ N°60 : KOVEL, la « Wiking » au combat (réf.260)	☐ N°93 : Le pont de Remagen (réf.21093)
☐ N°61 : La motorisation de l'US army (réf.261)	☐ N°94 : Les Panther de la nuit (réf.21094)
☐ N°62 : Les <i>Sturmtiger</i> au combat ! (réf.262)	☐ N°95 : Comment devient-on <i>Panzermann</i> ? (réf.21095)
☐ N°63 : La <i>s.Pz.Jg-Abt. 521</i> sur la route de Stalingrad (réf.263)	☐ N°96 : Voir Moscou et mourir (réf.21096)
☐ N°64 : <i>Panzer-Grenadier</i> - 1939/1945 (réf.264)	☐ N°97 : Jagdtiger et Sturmtiger (réf.21097)
Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ = _____ €	

TOTAL GLOBAL : abonnements + hors-séries + anciens numéros		€
---	--	---

Bon de commande

BATAILLES & BLINDÉS

www.caraktere.com

ATTENTION :

Les stocks variant très vite, nous vous conseillons de visiter notre site internet afin de prendre connaissance des produits disponibles.

Bon de commande à retourner à :
CARAKTÈRE
Service abonnements
Résidence Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____

Ville : _____

Pays : _____

E-mail : _____

Tél. _____

Merci de nous fournir un numéro de téléphone ou un email afin de pouvoir vous contacter en cas de rupture de stock.

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère

☐ Virement Swift

☐ Mandat postal

☐ Carte Bancaire :

Numéro : _____

Date d'expiration : _____

Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés. Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

En raison de frais bancaires importants, nous acceptons uniquement les chèques d'agences bancaires domiciliées en France.

Due to high bank charges we shall accept checks only from french bank accounts

NOUVELLE ÉDITION

caraktère
presse & éditions



EN FRANÇAIS

PANZER

L'encyclopédie des chars allemands de la Seconde Guerre mondiale

Dans un luxueux livre (plus de 240 pages !) à la couverture cartonnée, les Éditions Caraktère vous proposent un guide des chars de combat développés par l'Armée allemande durant la Seconde Guerre mondiale. Grâce à cet ouvrage exhaustif, ces blindés qui ont marqué de leurs chenilles tous les champs de bataille de 1939 à 1945 n'auront plus de secrets pour vous. Pour la première fois en langue française, ce recueil regorge de photos inédites en provenance de collections privées ou officielles, de profils précis et d'informations techniques en tous genres. Du *Neubaufahrzeug* aux *Panzer VI Tiger I et II* et même le *Panzer VIII Maus*, toutes les versions de ces engins mythiques sont abordées dans cette véritable encyclopédie de

référence. Chaque véhicule fait l'objet d'une description minutieuse illustrée de planches quatre vues, une fiche technique et un texte synthétique mettant en lumière les principales différences entre deux variantes d'un même *Panzer*. De longues introductions pour chaque catégorie (chars légers, moyens, lourds et super-lourds) remettent ces machines dans leur contexte historique afin de mieux comprendre le pourquoi de leur conception et de courtes analyses font le point sur leurs performances. Ainsi vous seront expliquées les raisons de la mise en service des redoutables Panther et Tiger ou encore les contingences tactiques qui ont conduit à l'élaboration de *Panzer* de près de 190 tonnes armés d'un canon de 12,8cm.



DISPONIBLE EN OCTOBRE 2020

49,90 €

TARIF FRANCE MÉTROPOLITAINE ET UNION EUROPÉENNE
FRAIS DE PORT INCLUS
POUR LES DOM-TOM ET LE RESTE DU MONDE : 54,90 €

POUR PASSER VOTRE COMMANDE :

Par téléphone au +33 (0)4 42 21 06 76

Par email : contact@caraktere.com

Sur notre site internet : www.caraktere.com

LE BEST-SELLER DES ÉDITIONS CARAKTÈRE ENFIN RÉÉDITÉ !

PAANZER

EN NORMANDIE

Le 6 juin 1944, alors que les premiers *Gl*s foulent les plages normandes, précédés par les parachutistes plus tôt dans la nuit, les deux camps se trouvent face à une des opérations les plus ambitieuses du second conflit mondial. Personne n'a jamais fait débarquer autant d'hommes sur un territoire aussi étiré, et la question du soutien (aérien et naval) est au centre des préoccupations... à juste titre. Il est le seul paramètre capable d'orienter l'opération vers le succès ou l'échec. Un temps leurrés par l'obstination de Hitler, les Allemands tentent de réagir pour repousser l'ennemi à la mer en jetant leurs divisions sur la tête de pont. Mais la campagne de Normandie est bien plus qu'un simple affrontement ou qu'une opération d'envergure : c'est aussi la confrontation

de deux expressions de la guerre industrielle, dont les chars forment le fer de lance. *Panzer IV*, Panther et Tiger d'un côté contre Sherman, Cromwell ou Churchill de l'autre : la chevauchée à travers le bocage normand va mettre à mal la conception jusqu'à là établie de l'emploi du blindé. Les Allemands vont prendre conscience de l'inadéquation de leurs matériels pour un combat à l'Ouest, tandis que les Alliés vont développer des contre-mesures pour pallier à la relative faiblesse de leurs chars. Les techniques d'emploi vont évoluer, les Allemands devant faire face à une aviation adverse omniprésente ; les deux mois de la campagne de Normandie vont donc être décisifs dans la modification profonde du comportement des unités blindées.



L 18285 - 44 H - F: 14,90 € - RD



Batailles & Blindés Hors-série n°44

FRANCE : 14,90 €

BELUX : 15,90€ - ESP/IT/PORT.CONT : 15,90€

CH : 23,80 CHF - CAN : 24,50 \$CAD